

ŒUVRES CHOISIES

DE

HOUDART DE LAMOTTE.

TOME SECOND.

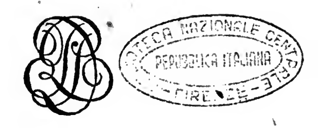
ŒUVRES CHOISIES

DE

HOUDART DE LAMOTTE.

TOME SECOND.

EDITION STEREOTYPE
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M.DCCCXI.

ODES.

ODES.

I.

ASTRÉE.

DESCENDS du ciel, divine Astrée;
Ramene-nous ces jours heureux
Où, des mortels seule adorée,
Seule tu comblois tous leurs vœux.
Mais sous tes saintes lois croirai-je
Que l'homme ait eu le privilége
De fixer jadis les plaisirs?
Ou ce regne si favorable
N'est-il qu'un fantôme agréable,
Né de nos impuissants desirs?

La Terre, féconde et parée,
Marioit l'Automne au Printemps;
L'ardent Phébus, le froid Borée
Respectoient l'honneur de ses champs:
Par-tout les dons brillants de Flore,
Sous ses pas, s'empressoient d'éclore
Au gré du Zéphyr amoureux:
Les moissons, inondant les plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais pour le bonheur de la vie
C'étoit peu que tant de faveurs;

Trésors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitoient les cœurs :
Peres, enfants, époux sensibles,
Nos devoirs, depuis si pénibles,
Faisoient nos plaisirs les plus doux;
Et l'Egalité naturelle,
Mere de l'Amitié fidelle,
Sous ses lois nous unissoit tous.

Pourquoi fuis-tu, chere Innocence?
Quel destin t'enleve aux mortels?
Avec la Paix et l'Abondance
Disparoissent tes saints autels:
Déja Phébus brûle la terre;
Borée à son tour la resserre:
Son sein épuise nos travaux:
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le soc la contraigne
De livrer ses biens à la faux.

Chacun du commun héritage,
Avide, sépara ses champs;
Et ce fut ce premier partage
Qui fit les premiers mécontents.
Contre l'air variant sans cesse,
Le Besoin, pere de l'Adresse,
Eleva les murs et les toits;
Et pour tout reste de justice,
L'homme contre son propre vice
Forma le frein honteux des lois.

Aux cris de l'Audace rebelle,
Accourt la guerre au front d'airain;
La rage en ses yeux étincelle,
Et le fer brille dans sa main;
Par le faux honneur qui la guide,

Bientôt dans son art parricide
S'instruisent les peuples entiers ;
Dans le sang on cherche la gloire,
Et sous le beau nom de victoire
Le meurtre usurpe les lauriers.

Que vois-je? en une frêle barque
Quels insensés fendent les eaux?
A ce spectacle, en vain la Parque
S'arme de ses mortels ciseaux ;
En vain se souleve Neptune,
Et par une ligue commune
Tous les vents ont troublé les airs,
Malgré la foudre qui l'effraie,
L'avarice obstinée essaie
De domter les vents et les mers.

C'est toi, furie insatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux;
Par toi, l'Espoir infatigable
Embrasse les plus durs travaux.
Du sein de la terre entr'ouverte,
Chers instruments de notre perte,
L'argent et l'or sont arrachés :
On les tire de ces abîmes,
Où, sage et prévoyant nos crimes,
La Nature les a cachés.

Fureur, Trahison mercenaire,
L'Or vous enfante, j'en frémis!
Le frere meurt des coups du frere,
Le pere de la main du fils!
L'Honneur fuit, l'Intérêt l'immole;
Des lois que par-tout on viole
Il vend le silence, ou l'appui :
Et le crime seroit paisible

Sans le remords incorruptible
Qui s'éleve encor contre lui.

Viens calmer ce désordre extrême,
Astrée, exauce mes souhaits;
Je cherche l'homme en l'homme même:
Il a perdu ses plus beaux traits;
Qu'à son retour tout se répare,
Des cœurs que l'intérêt sépare
Viens resserrer les doux liens;
Et sans la premiere abondance,
Rends-nous seulement l'innocence;
Elle tient lieu de tous les biens.

II.

L'HOMME

Mon cœur d'une guerre fatale
Soutiendra-t-il toujours l'effort?
Remplira-t-elle l'intervalle
De ma naissance et de ma mort?
Pour trouver ce calme agréable,
Des Dieux partage inaltérable,
Tous mes empressements sont vains.
En ont-ils seuls la jouissance?
Et le desir et l'espérance
Sont-ils tous les biens des humains?

Oui, d'une vie infortunée
Subissons le joug rigoureux:

C'est l'arrêt de la destinée,
Qu'ici l'homme soit malheureux.
L'espoir imposteur qui l'enflamme
Ne sert qu'à mieux fermer son ame
A l'heureuse tranquillité.
C'est pour souffrir qu'il sent, qu'il pense;
Jamais le ciel ne lui dispense
Ni lumiere, ni volupté.

Impatient de tout connoître,
Et se flattant d'y parvenir,
L'esprit veut pénétrer son être,
Son principe et son avenir;
Sans cesse il s'efforce, il s'anime;
Pour sonder ce profond abîme,
Il épuise tout son pouvoir :
C'est vainement qu'il s'inquiette;
Il sent qu'une force secrette
Lui défend de se concevoir.

Mais cet obstacle, qui nous trouble,
Lui-même ne peut nous guérir:
Plus la nuit jalouse redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une ignorance curieuse
Notre ame esclave ambitieuse
Cherche encore à se pénétrer.
Vaincue, elle ne peut se rendre
Et ne sauroit ni se comprendre,
Ni consentir à s'ignorer.

Volupté, douce enchanteresse,
Fais enfin cesser ce tourment :
Qu'une délicieuse ivresse
Répare notre aveuglement.
A nos vœux ne sois plus rebelle;

Et du cœur humain qui t'appelle
Daigne pour jamais te saisir.
Eloigne-s-en tout autre maître;
Que l'ambition de connoître
Cede à la douceur du plaisir!

Mais tu fuis, la voûte azurée
Pour jamais t'enferme en son sein.
Parmi nous ne t'es-tu montrée
Que pour t'y faire aimer en vain?
Il n'est point de vœux qui t'attirent;
Tu souffres que nos cœurs expirent,
Lentes victimes de l'ennui:
Ou sous ton masque délectable,
Le crime caché nous accable
Du remords qu'il traîne après lui.

Tel qu'au séjour des Euménides
On nous peint ce fatal tonneau,
Des sanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau:
En vain ces sœurs veulent sans cesse
Remplir la tonne vengeresse,
Mégere rit de leurs travaux;
Rien n'en peut combler la mesure;
Et par l'une et l'autre ouverture
L'onde entre et fuit à flots égaux.

Tel est en cherchant ce qu'il aime
Le cœur des mortels impuissants;
Supplice assidu de lui-même,
Par ses vœux toujours renaissants.
Ce cœur qu'un vain espoir captive
Poursuit une paix fugitive,
Dont jamais nous ne jouissons;
Et, de nouveaux plaisirs avide,

A chaque moment il se vide
De ceux dont nous le remplissons.

III.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE.

OU

L'ACADÉMIE DES MÉDAILLES.

AU COMTE DE PONTCHARTRAIN.

DOCTE Fureur, divine Ivresse,
En quels lieux m'as-tu transporté?
C'est ici qu'avec la sagesse
Préside l'immortalité.
De l'édifice que je chante,
Une moitié paroît brillante
Des plus superbes ornements;
Tandis que l'autre encore nue,
Pour s'embellir à notre vue,
N'attend que les événements.

Le temps qu'en un long esclavage
Minerve retient en ce lieu;
Ce vieillard au double visage,
Du temple occupe le milieu:
Il voit sur la pierre immortelle
Mille exploits qu'un ciseau fidele
A sauvé de ses attentats;
Et là, sur le marbre et le cuivre
Les Arts à ses yeux font revivre
Des Dieux dont il vit le trépas.

Nouvel ordre! chaque colonne
Ouvrage des mains d'Apollon,
Au lieu d'acante, se couronne
Des rameaux du sacré vallon :
Sur la frise, autour des portiques,
Par-tout, cent médailles antiques
Frappent les regards empressés ;
Mais ici, quels faits mémorables
Cachent ces débris vénérables
Mutilés, et presque effacés?

Pénétrons dans ce sanctuaire
Consacré par un noble orgueil;
Que d'énigmes pour le vulgaire,
Et pour les savants quel écueil!
Ambiguité des paroles,
Langue inconnue, obscurs symboles,
Indices incertains d'un nom :
Combien l'abus de ces mysteres
Eternise-t-il de chimeres,
Que dément en vain la raison!

O vous, que l'univers contemple,
Qui par les soins de Pontchartrain,
Exercez dans ce vaste temple
Le ministere souverain :
Vous, devant qui vont fuir les ombres,
Et qui des siecles les plus sombres
Percez la ténébreuse horreur,
Sages confidents de l'Histoire,
Venez défendre la Mémoire
Des entreprises de l'Erreur.

Sur ces mystérieux ouvrages
C'est à vous d'éclairer nos yeux;
Dites-nous de quelles images

Les vertus ont orné ces lieux :
Mais c'est peu que de l'édifice
Par vous chaque objet s'éclaircisse;
De nouveaux doivent l'embellir :
Dispensateurs des places vides,
La Gloire à vos travaux solides
Commet le soin de les remplir.
. . . .

IV.

LA SAGESSE DU ROI,

SUPÉRIEURE À TOUS LES ÉVÈNEMENTS.

Vérité, qui jamais ne changes,
Et dont les traits toujours chéris
Seuls aux plus pompeuses louanges
Donnent leur véritable prix;
C'est toi qu'aujourd'hui j'interroge;
Louis ne souffre point d'éloge
Que tu ne puisses garantir.
Dicte-moi des vers qu'il approuve,
Où son cœur modeste ne trouve
Rien dont il m'ose démentir.

On a vu, dès son premier âge,
Ses états chaque jour accrus,
Et ses voisins par son courage
Humiliés ou secourus;
A sa voix l'Erreur fugitive,
Le progrès des arts qu'il cultive,

Ses vaisseaux souverains des flots;
Mais, malgré ces hautes images,
Tout cet éclat n'est pour les sages
Que l'apparence du héros.
. . . .

Les champs de Pharsale et d'Arbelles
Ont vu triompher deux vainqueurs;
L'un et l'autre dignes modeles
Que se proposent les grands cœurs.
Mais le succès a fait leur gloire;
Et si le sceau de la Victoire
N'eût consacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'auroit été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

Louis, ce douteux avantage
Sur mon esprit n'a point de droits;
Et pour t'admirer j'envisage
Tes vertus plus que tes exploits.
Quelque pompe qui t'environne,
Du vif éclat de ta couronne
Ma raison tempere l'excès;
Je ne te cherche qu'en toi-même :
C'est là qu'est ta gloire suprême,
Indépendante de succès.

Tu sus vaincre et braver l'envie;
Mais de tes ennemis vaincus
Quand l'audace fut asservie,
Tu sus, grand roi, ne vaincre plus :
Laissant des palmes toutes prêtes,
Tu résistas à tes conquêtes,
Triomphe ignoré des guerriers;
Vainqueur, toi-même tu te domptes,

Et de ce seul instant tu comptes
Avoir mérité tes lauriers.

Ainsi respectant les limites
Que te prescrivoit l'Equité,
Cent fois à ces bornes prescrites
Ton courage s'est arrêté :
Mais le Dieu que ton cœur adore
En toi vouloit donner encore
Un autre exemple à l'univers;
Et pour t'ouvrir une carriere
Où s'exerçât ton ame entiere,
Le ciel te devoit des revers.

Il semble que la Providence,
Toujours jalouse de ses droits,
Ait voulu tromper ta prudence,
Qu'elle seconda tant de fois.
Tout paroissoit à nos armées,
Par cent triomphes animées,
Assurer des honneurs nouveaux:
Prodige! fatale méprise!
Je vois la Victoire surprise
S'égarer (1) sous d'autres drapeaux.

. . . .

Toi, qui des vertus immortelles
Fais voir en Louis tous les traits,
Grand Dieu, que tes faveurs nouvelles
Couronnent tes propres bienfaits!
Par toi, son cœur inébranlable,
Du sort contraire ou favorable

(1) Hochstet, Ramillies, Turin.

Sut éviter le double écueil;
Soutiens toujours cette sagesse
Qui voit les revers sans foiblesse,
Et la victoire sans orgueil.

V.

AU DUC D'AUMONT.

Exaucez ma reconnoissance,
Muses, pour l'illustre d'Aumont;
Dans mon sein versez l'abondance
Des richesses du sacré Mont.
Mon zele ne peut plus attendre;
Venez; c'est trop long-temps suspendre
Les hommages que je lui dois :
Mon ami, qu'accusoit le Crime,
Sentit son secours magnanime;
Et j'ai pris le bienfait sur moi.

Souveraines de l'harmonie,
J'implore moins votre faveur,
Pour faire briller mon génie,
Que pour faire parler mon cœur.
Quand ma gloire vous sollicite,
Taisez-vous : quand mon cœur s'acquitte,
Prodiguez-moi vos plus beaux traits :
Meurent tous les fruits de ma lyre;
N'en sauvez que ce que m'inspire
Le ressentiment des bienfaits.

Il est un séjour où préside
L'insatiable Vanité;
D'où la Politesse perfide
A banni la Sincérité;
Où, par la crainte mercenaire,
La justice est comme étrangere,
Immolée aux moindres égards;
Où le grand art de se séduire,
L'art de se flatter pour se nuire,
Tient lieu lui seul de tous les arts.

Éloge plus vrai que croyable!
C'est dans ce séjour dangereux
Que d'Aumont est simple, équitable,
Sincere, tendre et généreux:
C'est là qu'au devoir attentive
Sa bouche, prudemment naïve,
Ne sait ni nuire, ni flatter.
Du moins, à sa candeur discrette,
Applaudit l'estime secrette
De qui n'ose pas l'imiter.

Ambitieux, d'ame héroïque
Dépouillez le nom fastueux;
De mon autorité stoïque
Je le décerne au vertueux:
A l'homme, qui libre et sans crainte
Au séjour même de la feinte,
Ose se montrer ce qu'il est;
Qui n'a, modele presque unique,
Que le devoir pour politique,
Et que l'honneur pour intérêt.

Je rappelle ce jour funeste
Où d'étonnement abattu,

Nouveau Pilade, pour Oreste,
D'Aumont, j'implorai ta vertu!
Contre l'innocence attaquée,
La haine en justice masquée
Avoit répandu son poison;
Et je tremblois que sur toi-même
Son hypocrite stratagême
N'eût pris les droits de la raison.

Mais quelle ardeur, quelle éloquence
Me prêtoit alors l'Amitié!
Soudain je gagne à l'Innocence
Ton zele ensemble et ta pitié.
Je te vois conjurer l'orage;
Tu parles; déja ton suffrage
Nous rend une foule d'amis;
Déja ton infaillible zele,
A la prévention rebelle,
Prédit l'oracle de Thémis.

Elle a prononcé : le Mensonge,
Artisan de son propre affront,
Dans le Tartare se replonge,
La rage au sein, la honte au front.
Mais que ne peut du noir (1) ouvrage
Dont il avoit armé sa rage
S'anéantir le souvenir!
Ainsi que le nom d'Erostrate,
Ce libelle proscrit se flatte
De percer encor l'avenir.

Vers imposteurs, qu'à la Vengeance
Dicta l'Imprudence sa sœur,

(1) Vers diffamatoires imputés à M. Saurin.

Que forgerent d'intelligence
L'Effronterie et la Noirceur;
Qui pour sel et pour harmonie
Ne prêtez à la Calomnie
Qu'un choix brutal de mots pervers,
J'apprends que la presse batave,
Au mépris des mœurs qu'elle brave,
Va vous montrer à l'Univers.

L'auteur qui de l'eau du Cocyte
Vous écrivit dans sa fureur,
Rit sans doute et se félicite
D'en voir multiplier l'horreur.
Il croit qu'ainsi dans tous les âges
Vont se répandre les outrages
Dont il a voulu nous flétrir;
Que de ses mensonges cyniques
Vont naître ces soupçons iniques
Que la malice aime à nourrir.

Oui, ce perfide espoir le flatte;
Mais il le flatte vainement;
En vous trop d'impudence éclate,
Votre propre excès vous dément.
Dès qu'à l'Innocence la Rime
Veut que vous imputiez un crime,
Le crime est d'abord imputé;
Et votre imprudente imposture
Ne donne pas même à l'injure
Un faux air de la Vérité.

D'autres siecles pourront nous croire...
Non, non, pour les en garantir
Mes vers, plus sûrs de la Mémoire,
Iront par-tout vous démentir.
Mais qui vous lira? quel courage

Pourra d'une si noire image
Suivre le tissu rebutant?
Ce n'est que gibet, roue et flamme,
Objets qu'à votre pere infame
Peint son remords impénitent.

Votre pere... non, je m'abuse,
Et vous n'êtes qu'un avorton
Né de la lyre d'une muse
Surprise un jour par Alecton.
La muse s'étoit endormie;
Alecton des enfers vomie
Profite du moment fatal;
Elle ose manier la lyre;
C'est vous, sons menteurs, qu'elle en tire;
Digne essai du monstre infernal.

Soudain le serpent, la couleuvre,
De sa tête affreux ornements,
Applaudissent à ce chef-d'œuvre
Par leurs horribles sifflements.
Mais l'Echo n'osa rien redire;
Le Faune fuit, et le Satyre
Saisi d'horreur l'interrompit.
A ce bruit la muse éveillée
Ne reprit sa lyre souillée
Que pour la briser de dépit.

. . . .

VI.[1]

LE SOUVERAIN.

ÉGALITÉ tant regrettée,
Peux-tu régner chez les mortels?
Chimérique autant que vantée,
Non, tu n'as jamais eu d'autels:
Ou, si l'univers t'a bannie,
C'est qu'au lieu d'ordre et d'harmonie,
Tu nous amenois tous les maux:
Digne race de nos ancêtres,
Bientôt nous nous ferions des maîtres,
Si nous étions encore égaux.

Chacun sous ton regne sauvage
Seroit à soi-même son roi;
Entre nous le moindre partage
Devient impossible avec toi.
Je veux le bien qui charme un autre;
Eh! quelle paix seroit la nôtre,
Si nos desirs étoient des droits?
Toujours injustes, téméraires,
Toujours l'une à l'autre contraires,
Nos passions veulent des lois.

Ainsi de sa propre licence

(1) Cette ode fut récitée par l'auteur à M. le Dauphin, au commencement de janvier 1712.

Redoutant le cours effréné,
L'homme établit une puissance,
Et lui-même s'est enchaîné
Contre la révolte ennemie.
Dieu puissant, tu l'as affermie
Sur les fondements les plus saints.
Je vois l'autorité suprême,
Oui, l'autorité de Dieu même,
Gravée au front des souverains.

Mais, savez-vous, maîtres du monde,
A quel prix vous régnez sur nous?
Ce Dieu veut qu'un seul lui réponde
De la félicité de tous.
Il veut que vos sujets tranquilles,
Pour vous enfants toujours dociles,
Vous trouvent des peres pour eux:
En vain portez-vous le tonnerre;
Vous n'êtes les dieux de la terre
Qu'autant que nous sommes heureux.

Que sur votre trône placée,
La vertu commande avec vous;
Pour la voir de tous embrassée,
L'exemple est l'ordre le plus doux.
C'est peu de proscrire le vice;
Aimez vous-même la justice,
Vous allez lui gagner les cœurs:
De la place auguste où vous êtes,
Vous commandez ce que vous faites;
Les lois ne sont rien sans vos mœurs.

. . . .

Mais, hélas! de combien de piéges
Vois-je les rois environnés!
Cruel flatteur, tu les assiéges

De tes conseils empoisonnés :
Par des illusions grossieres
Tu viens obscurcir leurs lumieres ;
A ton gré tout change de nom :
Et ton ambition servile
De prudence loue un Achille,
De justice un Agamemnon.

A l'imposteur qui vous conseille,
Au faux charme de ses discours,
Ouvrez-vous un moment l'oreille ;
Vous voilà séduits pour toujours.
L'austere Vérité, que blesse
Votre impérieuse foiblesse,
De vos yeux s'enfuit en courroux ;
Et pour se venger de l'outrage,
Ne percera point le nuage
Que vous souffrez entre elle et vous.

Qu'un prompt mépris, qu'un œil sévere
Des flatteurs étouffe la voix ;
Chassez ce peuple téméraire,
L'idolâtre tyran des rois.
Qu'à jamais la candeur vengée
Habite votre cour purgée
De ses coupables ennemis ;
Et croyez que cette victoire
Va mieux assurer votre gloire
Que le monde même soumis.

. . . .

Sous mes pas s'étend ma carriere ;
Quel espace m'en reste encor ?
Faut-il retourner en arriere ?
Non, prenons un nouvel essor.
Soutiens-moi, sage enthousiasme ;

Ecarte l'oisif pléonasme ;
Rien n'est long que le superflu.
Dicte-moi ce que je dois dire,
Et ne me laisse rien écrire
Qui ne soit digne d'être lu.

Loin l'ardente et guerriere flamme,
Qu'allume la soif d'un grand nom,
Aux yeux de l'erreur grandeur d'ame,
Foiblesse aux yeux de la raison :
En vain le vainqueur de l'Euphrate
Par d'injustes exploits se flatte
De subjuguer tous les esprits;
Malgré les éloges d'Athenes,
Il est encor des Diogenes
Dont il subira le mépris.

Ce torrent tombe : la montagne
Gémit sous ses horribles bonds;
Il menace au loin la campagne,
Du cours de ses flots vagabonds :
Il renverse l'orme et le chêne,
Tout ce qui l'arrête, il l'entraîne,
Et noie à grand bruit les guérets;
Avec lui marche le ravage,
Et par-tout son affreux passage
Est le désespoir de Cérès.

Mais ce fleuve, grand dès sa source,
S'ouvre un lit entre les roseaux,
Et, s'agrandissant dans sa course,
Roule paisiblement ses eaux :
Egal, jamais il ne repose;
Dans les campagnes qu'il arrose
Il va multiplier les biens;
Heureux les pays qu'il traverse!

C'est là que fleurit le commerce,
Et ses flots en sont les liens.

Tel, d'un conquérant tyrannique
S'assouvit l'orgueil indomté;
Telle, d'un prince pacifique,
S'exerce l'active bonté.
L'un né pour désoler la terre,
De tous les maux que fait la guerre,
Achete un inutile bruit;
L'autre, sans combats, sans victoire,
Goûte une plus solide gloire,
Dont le bien public est le fruit.

Il veille: de son héritage
Chaque paisible possesseur
Ne craint point qu'il soit le partage
De l'insatiable oppresseur:
Notre bonheur seul l'intéresse;
L'ordre qu'établit sa sagesse,
Son pouvoir sait le maintenir;
Et, toujours exempt de tempête,
Son regne est une longue fête
Qu'on ne craint que de voir finir.

De ses états, d'où fuit la guerre,
Si je parcours les vastes champs,
J'y vois de tous côtés la terre
S'ouvrir sous les coutres tranchants:
Point de plaine inculte et déserte;
Par-tout la campagne est couverte
D'un peuple au travail excité;
Et l'opiniâtre culture
Y sait hâter de la nature
La tardive fécondité.

De ses présents Bacchus couronne,
Enrichit les riants côteaux:
Sous le poids de ses dons, Pomone
Aime à voir plier les rameaux.
La moisson tombe, et va renaître;
Par-tout l'abondance champêtre
Enfante l'innocent plaisir:
Et j'entends Tityre qui chante
Sur sa flûte reconnoissante
Le Dieu qui lui fait son loisir.
. . . .

VII.

PINDARE AUX ENFERS. (1)

Épouse du sombre monarque,
Enfin l'impitoyable Parque
A ton empire m'a soumis:
J'ai passé les bords du Cocyte:
Il faut que mon ombre s'acquitte
Du tribut que je t'ai promis.

(1) Pindare avoit fait des hymnes pour tous les dieux; et il n'avoit oublié que Proserpine. Cette déesse, à ce que raconte Pausanias, lui apparut un jour, et lui reprocha son oubli. Il s'engagea, comme le souhaitoit la déesse, a réparer cette faute dès qu'il seroit arrivé dans son empire. En effet, étant mort quelque temps après, une de ses amies le vit en songe, qui lui chantoit l'hymne qu'il venoit de composer aux enfers en faveur de Proserpine. Cette hymne prétendue de Pindare est

Ecoute; jamais tes oreilles
Par de si puissantes merveilles
Ne se sentirent enchanter;
Même, quand le Chantre (1) de Thrace,
Guidé d'une amoureuse audace,
Vint te forcer de l'écouter.

Mes chants passent ces chants perfides,
Piéges qu'aux Nautonniers avides
Tendent les Muses (2) de la mer;
La douceur en est plus charmante
Que le nectar qu'on te présente
A la table de Jupiter.

Typhée, enchaîné dans ce gouffre,
D'où partent la flamme et le soufre
Que vomit l'effroyable Etna,
Jadis de sa prison profonde,
Donna des secousses au monde,
Dont le dieu des morts s'étonna.

Il craignit qu'au triste rivage
La terre n'ouvrît un passage
A l'astre par qui le jour luit;
Et qu'usurpateur des lieux sombres
Il n'y vînt effrayer les ombres,
Eternels sujets de la Nuit.

---

le sujet de mon ode. Je le fais parler lui-même, et je tâche d'autant plus de m'élever à son ton et à ses idées. J'y affecte même quelque désordre; et j'y fais entrer une digression sur Corine, qui avoit remporté cinq fois sur Pindare le prix de la poesie lyrique, en partie, à ce que croit Pausanias, parcequ'elle écrivoit en langue éolique, qui étoit celle du peuple; au lieu que Pindare se servoit de la langue dorique, qui étoit moins vulgaire,

(1) Orphée.— (2) Les Sirenes.

Il vint aux champs de Syracuse,
Et là, sur les bords du Péguse,
L'Amour à tes lois l'asservit.
Effet digne de ta présence!
En un instant le Dieu s'avance,
Te voit, t'adore, et te ravit.

O mes compagnes! ô ma mere!
O vous, maître des dieux, mon pere!
Cris impuissants et vains regrets.
Au char la terre ouvre une voie,
Et déja le Styx voit la proie
Que Pluton enleve à Cérès.

Mais ciel! quel désespoir la presse!
Je vois la flamme vengeresse
Qu'elle allume aux brasiers d'Etna.
Sicile, terres désolées,
Vous vîtes vos moissons brûlées,
Par la main qui vous les donna.

Loin une raison trop timide!
Les froids poëtes qu'elle guide
Languissent et tombent souvent.
Venez, Ivresse téméraire,
Transports ignorés du vulgaire,
Tels que vous m'agitiez vivant.

Je ne veux point que mes ouvrages
Ressemblent, trop fleuris, trop sages,
A ces jardins enfants de l'art:
On y vante en vain l'industrie;
Leur ennuyeuse symmétrie
Me plaît moins qu'un heureux hasard.

J'aime mieux ces forêts altieres,
Où les routes moins régulieres

M'offrent plus de diversité :
La Nature y tient son empire,
Et par-tout l'œil surpris admire
Un désordre plein de beauté.

Déesse, ni par artifice,
Ni par vœux, ni par sacrifice,
Nul de nous ne peut t'échapper :
Thétis même, en trempant Achille,
Laisse à la trame qu'on lui file
Encore un endroit à couper.

Quelles légions de fantômes,
Nouveaux hôtes de ces royaumes,
S'y rassemblent de toutes parts !
Combien chaque instant en amene!
Leur apparition soudaine
Est plus prompte que les regards.

La Parque ne fait point de grace;
Tout meurt : c'est pour l'humaine race
L'inviolable arrêt du sort.
Le rang, le savoir, le courage,
Rien de tes lois ne nous dégage;
Tout meurt, puisque Pindare est mort.

Triomphe, déesse inflexible :
Fiere de ton sceptre terrible,
Ne cede pas même à Junon :
Tout est sous ton obéissance :
Et rien ne vaincra ta puissance,
Que mes ouvrages et mon nom.

Ciel! de sa lyre éolienne
Corine, interrompant la mienne
Se présente à mes yeux surpris!

Quel orgueil jaloux la dévore?
Sur mon ombre veut-elle encore
Remporter un injuste prix?

Approche, impuissante rivale:
Chante, et que la troupe infernale
Juge aujourd'hui de nos chansons.
Tu ne me causes plus d'alarmes;
Et tes yeux ont perdu les charmes
Qui briguoient le prix pour tes sons.

Reconnois déja ta foiblesse:
Eh! qui pour t'entendre s'empresse,
Qu'un peuple ignorant et sans nom?
Tandis qu'autour de moi j'attire
Les héros, les dieux de la lyre,
Orphée, Homere, Anacréon.

A mes pieds j'abaisse Cerbere;
J'ai calmé sa rage ordinaire;
Ses regards ne menacent plus:
Ses oreilles sont attentives;
Et de ses trois gueules oisives
Les hurlements sont suspendus.

Quels prodiges ma lyre cause!
Sisiphe étonné se repose,
Son rocher vient de s'arrêter:
Et je vois chaque Danaïde
Demeurer sur leur tonne vide
Immobile pour m'écouter.

Jusqu'au petit-fils de Saturne,
Minos, perd le soin de son urne,
Occupé de mes sons vainqueurs.

Je vois les Parques attendries :
De leurs mains même les Furies
Laissent tomber les feux vengeurs.

VIII.

LA MORT DE LOUIS LE GRAND.

Muse, jusques aux derniers âges
Porte et fais sentir mes douleurs;
Et que ma lyre, pour suffrages,
En obtienne un tribut de pleurs.
Je peins un Roi de qui la vie
Respectable, même à l'envie,
Etonna l'un et l'autre sort;
Mais je le peins quand il expire;
Le nouveau trône où je l'admire
Est le lit affreux de la mort.

. . . .

C'est là souvent que des grands hommes
La fierté trouve son écueil :
Là, se sentant ce que nous sommes
Leur terreur dément leur orgueil.
L'univers qui les envisage
Rétracte bientôt son hommage,
Par de fausses vertus surpris ;
Du héros l'homme désabuse,
Et l'admiration confuse
S'enfuit, et fait place au mépris.

Mais, attentive, elle s'arrête
Auprès de Louis expirant,

Dans sa plus brillante conquête
Le héros lui parut moins grand ;
Elle voit dans cette ame sage
La source de ce haut courage
Que le malheur même augmentoit :
Tout Louis à ses yeux s'étale ;
Ce qu'il est à l'heure fatale
Prouve assez tout ce qu'il étoit.

Voyez ce front toujours paisible,
Cette héroïque majesté,
Cette ame au trouble inaccessible ;
Cependant l'arrêt est porté :
La douleur croît et lui découvre
Le tombeau menaçant qui s'ouvre,
De sa dépouille impatient ;
Cet aspect n'a rien qui le touche,
Et c'est un soleil qui se couche,
Plus serein qu'à son orient.

Courtisan, timide ministre,
Dont l'intérêt conduit la voix,
La mort te semble un mot sinistre
Trop fort pour l'oreille des rois ;
Tu craignois que dans ton langage
Louis n'entrevît quelque image
De la douleur et du trépas :
En voyant comme il les surmonte,
Avoue, à sa gloire, à ta honte,
Que tu ne le connoissois pas.

Sur ce lit, théâtre funebre
Où se vont éteindre ses jours,
Où du regne le plus célebre
La mort va terminer le cours,
Sous sa faux, je le vois le même

Que, quand orné du diadême
Et de la pourpre revêtu,
Il justifioit ces hommages
Que des plus reculés rivages
Les rois rendoient à sa vertu.

Quels monuments assez durables
Instruiront à jamais les temps
De ces oracles mémorables
Que rendent ses derniers instants?
Discours précis, mais d'un sens vaste,
Nobles, majestueux sans faste,
Et magnanimes sans effort;
Fruits naïfs d'une ame sublime
Dont la constance se ranime
Dans le sein même de la mort.

Serrant de ses mains défaillantes
Ce Roi qui va croître pour nous,
De quelles leçons pénétrantes
Il l'anime au bonheur de tous!
Il voudroit par des traits de flamme
Répandre à jamais dans son ame
Toutes les vertus des bons rois:
Il sent qu'on ne sauroit l'entendre,
Et pleure sur cet âge tendre
Qui n'est frappé que de sa voix.

Cher prince, pour qui notre zele
Chaque jour va se redoubler,
On vous peindra ce grand modele
A qui vous devez ressembler;
C'est le flambeau qui doit vous luire;
La vertu n'a, pour vous instruire,
Que sa vie à vous raconter:
Passez vos premieres années

A méditer ses destinées,
Les autres à les imiter.

. . . .

Que toujours votre œil le contemple
Sincère et prompt à se juger,
Lui-même de son propre exemple
Vous faisant craindre le danger.
Que sous le faux nom de grand homme,
Aucune bouche ne vous nomme
Achille, Alexandre ou César,
Et sous le masque de la Gloire,
Croyez que souvent la Victoire
N'a que la Fureur sur son char.

La Paix si long-temps attendue,
Récompense de tant de vœux,
Du ciel est enfin descendue;
Et Louis en meurt plus heureux:
Mais hélas! il regrette encore
De ne pouvoir hâter d'éclore
Ses fruits trop lents à se montrer:
Il meurt comme un autre Moïse;
Il a vu la terre promise;
Josué seul y doit entrer.

. . . .

IX.

L'ÉMULATION.

Dépouillons ces respects serviles
Que l'on rend aux siecles passés;
Les Homeres et les Virgiles

Peuvent encore être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du fils de Climene (1),
Ou de l'amoureux Ixion!
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

Jadis l'Italie et la Grece
Ont produit de rares esprits:
De ses premiers traits, la Sagesse
Nous éclaire dans leurs écrits.
Mais le jour doit suivre l'Aurore;
De l'honneur de les vaincre encore
Conservons l'espoir généreux.
Malgré l'intervalle des âges,
Osons, en lisant leurs ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

Eh! pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus dieux dont je sors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes ressorts.
Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs et les Romains?
De nos aînés mere idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains?

Non, n'outrageons point la nature
Par des reproches indiscrets;
Elle qui, pour nous moins obscure,

(1) Phaéton.

Nous a confié ses secrets.
L'ame en proie à l'incertitude,
Autrefois malgré son étude,
Vivoit dans un corps ignoré;
Mais le sang qu'enferment nos veines
N'a plus de routes incertaines,
Et cet énigme est pénétré.

Combien, en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre nos droits,
Avons-nous au vaste Neptune
Imposé de nouvelles lois?
Jusqu'en quels climats la boussole,
Cette aiguille amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaisseaux?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Etonné des peuples nouveaux?

Jusqu'aux régions azurées
Nous conduisent d'heureux secours:
Et des étoiles mesurées
Nous allons épier le cours:
A l'aide d'un verre fidele
Tout le firmament se décele
A nos regards ambitieux:
Et mieux que l'art des Zoroastres (1),
Nous semblons contraindre les astres
A venir jusque sous nos yeux.

N'est-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avoûrons des vainqueurs?
N'osons-nous disputer l'empire

(1) Zoroastre fut l'inventeur de la magie.

Que cet art donne sur les cœurs?]
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte, en soient les maîtres?
Vain respect qu'il faut étouffer!
Il est encor de nouveaux charmes;
C'est même par leurs propres arme
Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir;
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui restent à cueillir.
Disciple assidu sur leurs traces,
De leurs défauts et de leurs graces
Je tire le même secours.
Leur chûte me rend plus sévere;
Et l'assoupissement d'Homere,
M'avertit de veiller toujours.

Vous qu'une aveugle estime abuse,
Et qu'elle engage trop avant,
N'espérez pas contre ma muse
Soulever le peuple savant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proscrire un poëme fertile,
Par les Muses même dicté:
Je viens seulement, comme Horace,
Rallumer l'espoir et l'audace
De surpasser l'antiquité.

Si ce noble espoir ne nous tente,
L'Art disparoît de l'univers:
L'Emulation seule enfante
Les grands exploits et les beaux vers.
Moi-même, qui loin du Permesse
Avouai cent fois ma foiblesse,

L'orgueil m'enivre en ce moment;
Et je cede à l'instinct superbe
Qui me flatte qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.

X.

LA RÉPUTATION.

Loin cet harmonieux langage,
Né jadis de l'oisiveté!
Que la Raison hors d'esclavage
Brille de sa seule beauté.
Pourquoi s'imposer la torture
D'une scrupuleuse mesure,
Et du retour des mêmes sons?
C'est trop suivre un art tyrannique,
Dans l'espoir du prix chimérique
Qu'on a promis à nos chansons.

On nous a flattés que la Gloire
Doit, avec des traits éclatants,
Graver au temple de mémoire,
Nos noms, vainqueurs de tous les temps;
Que nous devons dans nos ouvrages,
Célébrés par de longs suffrages,
Survivre à l'arrêt d'Atropos;
Et que l'avenir équitable
Honore d'un culte semblable
Les poëtes et les héros.

Mais, dût ma gloire être semée
En tous lieux après mon trépas,

Je méprise une renommée
Dont je ne m'apercevrai pas.
Quand la mort, sourde à la priere,
Nous a de sa faux meurtriere
Porté d'inévitables coups,
De quoi nous sert un nom stérile ?
Ce n'est plus qu'un bruit inutile,
Qui n'est pas même un bruit pour nous.

. . . .

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux;
Mais, hélas! elle est aussi vaine
Que celle qui vit après nous.
Capricieuse, téméraire,
Des faux jugements du vulgaire
Elle suit les bizarres lois :
Ce juge aveugle la dispense;
Dans son inégale balance
La raison est presque sans poids.

Enfantez des écrits sublimes,
Dont tout soit utile et charmant,
Réconciliez dans vos rimes
La justesse avec l'agrément;
Vous en avez pour récompense
Des éloges sans connoissance,
Que la raison n'ose avouer;
Tandis que contre leur mérite
La basse jalousie irrite
Les seuls qui sauroient les louer.

En vain les Muses favorables
Nous placeroient aux premiers rangs;
Toujours de gloire insatiables,
Nous ressemblons aux conquérants :

Qu'un seul peuple manque à leur chaîne,
L'ambition qui les entraîne
Leur cache ce qu'ils ont conquis.
Ainsi le refus d'un suffrage,
Seul, nous occupe davantage
Que mille suffrages acquis.

Loin donc, poursuites insensées
Du frivole laurier d'auteur !
N'allons point livrer nos pensées
Au goût incertain d'un lecteur.
Contents que notre esprit s'amuse,
De ce qu'a produit notre muse
Ne cherchons point un autre prix.
Quoi que l'orgueil nous fasse croire,
C'est moins renoncer à la gloire,
Qu'affranchir son nom du mépris.

Mais, hélas! ô misere extrême!
O honte de l'esprit humain!
Sans cesse il se dément lui-même;
La Vérité l'instruit en vain.
J'ai beau d'inutile fumée
Traiter ici la Renommée;
Mon cœur la défend contre moi.
Malgré la Raison qui m'éclaire,
J'aime encore cette chimere,
Toute vaine que je la voi.

XI.

L'OMBRE DU MARQUIS DE ROQUELAURE.

Toi (1), qui d'une ardeur empressée
Sers le maître de l'univers,
Prends tes ailes, ton caducée,
Vole, et va t'ouvrir les enfers.
Cherche l'ombre de Roquelaure;
D'un ami qui le pleure encore
C'étoit la plus chere moitié;
Va, ce seul espoir me soulage,
Va lui porter le tendre hommage
Que lui rend ma triste amitié.

Pénetre à ces heureux rivages
Que du Léthé lavent les flots;
C'est là, sous d'éternels ombrages
Qu'il erre parmi les héros.
Né pour suivre les pas d'Alcide;
A l'aspect du fer homicide
Jamais son sang ne s'est glacé;
Brave, prudent sans artifice,
Au milieu d'Achille et d'Ulysse
Rhadamante l'aura placé.

O valeur, don des grandes ames,
Vertu digne de nos autels,

(1) Mercure.

Rarement de tes pures flammes
Tu viens embraser les mortels!
L'un s'expose pour fuir la honte,
En téméraire l'autre affronte
Un danger qu'il ne connoît pas;
Un autre, armé par la furie,
Périt sans servir sa patrie,
Et perd sa vie et son trépas.

Une valeur plus magnanime
Seule mérite un si beau nom;
Les sages n'accordent d'estime
Qu'au devoir et qu'à la raison.
J'en atteste la Grece et Rome,
Pour perdre la vie en grand homme
Il en faut connoître le prix;
Et quelquefois le vrai courage
Veut que le héros la ménage,
Sans craindre un aveugle mépris.

Ami dont je n'étois pas digne,
Et que les Dieux m'ont enlevé,
C'est ta valeur que je désigne,
Ton cœur si souvent éprouvé.
D'une ame au devoir asservie,
Sentant tout le prix de la vie,
Tu bravas mille fois la mort:
Et la recevant sans alarmes,
D'un succès qui trahit nos armes
Ta vertu fit rougir le sort.

Pourquoi donc n'est-il point au nombre
Des plus mémorables guerriers?
Mercure, sans trouver son ombre,
Tu parcours ces bois de lauriers:
Quitte-les, et change de route;

Va, tu le trouveras sans doute
Entre les amis généreux;
Oui, mon cœur me le persuade
Oreste, Thésée et Pylade,
Charmés, le retiennent entre eux.

Non, je vois quel charme l'attire.
Par les poëtes entraîné,
Il oublie au son de la lyre
Le rang qui lui fut décerné.
Exempt du faste militaire,
Il aime mieux entendre Homere,
Et ses sublimes fictions,
Que d'aller en ombre plus fiere
Enchanter la troupe guerriere
Du récit de ses actions.

Laisse le chantre de la Grece,
Ami, pour m'entendre un moment;
Ces vers que t'offre ma tendresse
Sont mon plus doux soulagement.
Je réjouis le triste empire
Par cet éloge que m'inspire
Le seul plaisir de le donner;
Et pour toi d'autant plus utile
Que d'aucun intérêt servile
On ne pourra le soupçonner.

XII.

IMITATION D'HORACE.

Nos bois reprennent leurs feuillages;
Après les noirs frimas le printemps a son tour;
Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie
Le berger laisse errer ses troupeaux bondissants;
Et du son de sa flûte, Écho même attendrie,
En imite les doux accents.

Cythérée avec ses compagnes,
Le soir, d'un pas léger danse au bord des ruisseaux,
Tandis que son époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ses marteaux.

Couronnons-nous des fleurs nouvelles;
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir:
Profitons du printemps, qui passera comme elles,
L'Amour nous presse d'en jouir.

Allons dans le bois le plus sombre
Egarer la beauté qu'il attendrit pour nous;
Et des tendres larcins que nous ferons à l'ombre
Rendons Pan lui-même jaloux.

Hâtons-nous, tout nous y convie,
Saisissons le présent, sans soin de l'avenir :
Craignons de perdre un jour, un instant, d'une vie
Que la mort doit si-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ses lois;
Et de la même faux la cruelle moissonne
Les jours des bergers et des rois.

Si-tôt que, froids et vains fantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres royaumes;
Il n'est point d'Amours chez les morts.
. . . .

XIII.

A DELIUS.

Ami, puisqu'une loi fatale
Nous a tous soumis à la mort,
Songe, dans l'un et l'autre sort,
A conserver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne sois point la proie :
Heureux, crains que la folle joie
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaisirs,

Attends sans crainte et sans desir
La fin d'une vie incertaine.

Jouis sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse,
L'âge, la santé, la richesse,
Te donnent les biens à choisir.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs lassés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux riants
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui, par son paisible murmure,
Endort les soins impatients.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums et du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le soir voit disparoître.

Bientôt tu laisseras aux tiens
Tes palais, ton vaste domaine;
Et tes biens, accrus avec peine,
Bientôt ne seront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche, illustre, ou sans nom;
Chez l'impitoyable Pluton
Le temps rapide nous emporte.

Du monarque du sombre bord
Tout ce qui vit sent la puissance,
Et l'instant de notre naissance
Fut pour nous un arrêt de mort.

XIV.

LE MÉRITE PERSONNEL.

A J. B. ROUSSEAU.

On ne se choisit point son pere.
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abattu.
Oui, quoi que le vulgaire en pense,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu..

N'envions que l'humble sagesse,
Seule elle fait notre noblesse;
Le vice, nôtre indignité.
Par-là se distinguent les hommes :
Et que fait à ce que nous sommes
Ce que nos peres ont été?

Que j'aime à voir le sage Horace
Satisfait, content de sa race,
Quoique du rang des affranchis!
Mais je ne vois qu'avec colere
Ce fils tremblant au nom d'un pere
Qui n'a de tache que ce fils.

Le sang s'altere, et se répare.
Ainsi Castor, né de Tyndare,
Prit place entre les Immortels.
Ainsi le hideux Polyphème,

Fils indigne d'un dieu qui l'aime,
N'a pu partager ses autels.

Connois-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouse où préside
La Calomnie au ris malin;
Ce cœur dont la timide audace
En secret sur ceux qu'il embrasse
Cherche à distiller son venin?

Lui dont les larcins marotiques,
Craints des lecteurs les plus cyniques,
Ont mis tant d'horreurs sous nos yeux;
Cet infâme, ce fourbe insigne,
Pour moi, n'est qu'un esclave indigne,
Fût-il sorti du sang des Dieux.

Mais nous, que d'un peu de génie
Doua le Dieu de l'harmonie,
N'avilissons point ce beau feu;
Et n'arrachons à notre muse
Rien dont le remords nous accuse,
Et nous interdise l'aveu.

Rousseau, sois fidele, sincere,
Pour toi seul critique sévere,
Ami zélé des bons écrits;
Tu vas, pour la race future
Ennoblir ta famille obscure;
Et je suis ton frère à ce prix.

XV.

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

N. B. L'auteur célebre dans cette ode tous les grands hommes qui ont illustré l'Académie depuis sa fondation; je n'en ai conservé que les deux strophes suivantes, qui ont été citées avec éloge par La Harpe.

. . . .
Les uns, à qui Clio révele (1)
Les faits obscurs et reculés,
Nous tracent l'image fidele
De tous les siecles écoulés.
Des Etats l'obscure origine,
Les progrès, l'éclat, la ruine,
Repassent encor sous nos yeux;
Et, présents à tout, nous y sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.
. . . .

Des deux souverains de la scene (2)
L'aspect a frappé mes esprits:
C'est sur leurs pas que Melpomene
Conduit ses plus chers favoris.

---

(1) Les historiens.
(2) Corneille et Racine.

L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime,
Par un mérite différent:
Tour-à-tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

ODES

ANACRÉONTIQUES.

I.

LES SOUHAITS.

Que ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climene choisit;
Qui, sur le sein de cette belle,
Passe le seul jour qu'elle vit?

Que ne suis-je le doux Zéphire
Qui flatte et rafraîchit son teint,
Et qui, pour ses charmes soupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint?

Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
Dont Climene aime tant la voix,
Que même elle oublie à l'entendre
Le danger d'être tard au bois?

Que ne suis-je cette onde claire
Qui, contre la chaleur du jour,
Dans son sein reçoit ma bergere,
Qu'elle croit la mere d'Amour?

Dieux ! si j'étois cette fontaine,
Que bientôt mes flots enflammés....
Pardonnez ; je voudrois, Climene,
Etre tout ce que vous aimez.

II.

L'USAGE DE LA VIE.

Buvons, amis ; le temps s'enfuit ;
Ménageons bien ce court espace ;
Peut-être une éternelle nuit
Eteindra le jour qui se passe.

Peut-être que Caron demain
Nous recevra tous dans sa barque :
Saisissons un moment certain ;
C'est autant de pris sur la Parque.

A l'envi laissons-nous saisir
Aux transports d'une douce ivresse :
Qu'importe, si c'est un plaisir,
Que ce soit folie ou sagesse?

III.

L'AMOUR RÉVEILLÉ.

DANS un lieu solitaire et sombre
Je me promenois l'autre jour :
Un enfant y dormoit à l'ombre ;
C'étoit le redoutable Amour.

J'approche, sa beauté me flatte ;
Mais j'aurois dû m'en défier :
J'y vois tous les traits d'une ingrate
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit sa bouche vermeille ;
Le teint aussi vif que le sien.
Un soupir m'échappe, il s'éveille ;
L'Amour se réveille de rien.

Aussi-tôt déployant ses ailes,
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses fleches cruelles
En partant il perce mon cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie
De nouveau languir et brûler :
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

IV.

PROMESSE DE L'AMOUR.

Hier l'Amour, touché du son
Que rendoit ma lyre qu'il aime,
Me promit, pour une chanson,
Deux baisers de sa mere même.

Non, lui dis-je, tu sais mes vœux,
Sers mieux le penchant qui m'entraine:
Au lieu d'une, j'en offre deux,
Pour un seul baiser de Climene.

Il m'en promit ce doux retour:
Ma lyre en eut plus de tendresse:
Mais vous, Climene, de l'Amour
Acquitterez-vous la promesse?

V.

DIALOGUE

DE L'AMOUR ET DU POETE

LE POETE.

AMOUR, je ne veux plus aimer;
J'abjure à jamais ton empire:
Mon cœur, lassé de son martyre,
A résolu de se calmer.

L'AMOUR.

Contre moi qui peut t'animer?
Iris dans ses bras te rappelle.

LE POETE.

Non, Iris est une infidelle;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'AMOUR.

Pour toi j'ai pris soin d'enflammer
Le cœur d'une beauté nouvelle;
Daphné...

LE POETE.

Non, Daphné n'est que belle:
Amour, je ne veux plus aimer.

L'AMOUR.

D'un soupir tu peux désarmer
Dircé, jusqu'ici si sauvage.

LE POETE.

Elle n'est plus dans le bel âge ;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'AMOUR.

Mais si je t'aidois à charmer
La jeune, la brillante Flore?
Tu rougis... vas-tu dire encore :
Amour, je ne veux plus aimer?

LE POETE.

Non, dieu charmant, daigne former
Pour nous une chaîne éternelle ;
Mais, pour tout ce qui n'est point elle,
Amour, je ne veux plus aimer.

VI.

REVUE D'AMOURS.

IL n'est rien, dit-on, que je n'aime ;
Vous me le reprochez toujours :
Hier, pour en juger moi-même,
Je rassemblai tous mes amours.

L'un, à la fin de sa carriere,
Le carquois vide, l'arc baissé,
Portant un flambeau sans lumiere,
De vieillesse étoit tout cassé.

L'autre, ne battant que d'une aile,
Qui le soutenoit à demi,
Comblé des faveurs d'une belle,
Etoit déja presque endormi.

L'un de dépit rompoit ses armes,
Accablé d'un malheur nouveau;
Une ingrate causoit ses larmes,
Qu'il essuyoit de son bandeau.

L'autre, rebuté des caprices
De l'objet qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ses services,
Etoit tout prêt à s'envoler.

Avec eux, charmante Climene,
Parurent encor mille Amours,
Que je reconnoissois à peine,
Pour m'avoir servi quelques jours.

Mais un autre, dont, ce me semble,
La beauté les effaçoit tous,
Sur un portrait qui vous ressemble,
Attachoit ses regards jaloux.

Aussi-tôt qu'on le vit paroître,
Toute la troupe s'envola;
Et je n'en veux plus laisser naître:
Il me suffit de celui-là.

VII.

LES VRAIS PLAISIRS.

Des favoris de la Victoire
Je sais mépriser le renom;
Je n'irai point, ivre de gloire,
Affronter la mort pour un nom.

Que d'autres encensent l'idole
Du faste et de l'autorité;
Pour l'espoir d'un honneur frivole,
Je ne vends point ma liberté.

Que de crainte toujours saisie,
L'Avarice compte son bien;
Je regarde sans jalousie
Un trésor qui ne sert de rien.

Irois-je veiller sur un livre,
Avide d'un savoir profond?
Le temps que nous avons à vivre
Est si court, et l'art est si long!

Je ne sais qu'aimer et que boire,
Et nuit et jour j'aime et je bois;
C'est là ma science, ma gloire,
Mes richesses et mes emplois.

Les plaisirs qui sont notre ouvrage,
Coûtent trop, sont trop imparfaits;
Je crois la nature plus sage;
Je me tiens à ceux qu'elle a faits.

VIII.

LA SOLITUDE.

Dans ce lieu riant et tranquille,
Sylvie, employons ce beau jour;
La Nature a fait cet asile
Pour les favoris de l'Amour.

Dans ces solitaires bocages
Habitent les plaisirs secrets;
Et l'on n'est vu sous leurs ombrages
Que des oiseaux, témoins discrets.

Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruisseau cherche à s'arrêter,
Et fait cent tours dans la prairie,
Qu'il semble craindre de quitter.

Le Zéphyr y caresse Flore;
J'en ressens le souffle amoureux;
Et la Déesse y fait éclore
Mille fleurs, gages de ses feux.

L'Amour regne en ces lieux champêtres;
Ces verts gazons ne sont foulés
Que des amants dont sur ces hêtres
Tu vois les chiffres assemblés.

Aux plaisirs ici tout convie,
Les amours volent sur nos pas.
Serois-tu dans ces lieux, Silvie,
La seule qui n'aimeroit pas ?

IX.

LES AMOURS DE JUPITER.

Puissant maître de la Nature,
Qu'enflammerent tant de desirs,
Apprends-moi dans quelle aventure
Ton cœur goûta de vrais plaisirs.

Fut-ce lorsque, taureau superbe,
Sous Europe courbant ton dos,
Après avoir bondi sur l'herbe,
Tout-à-coup tu fendis les flots ?

Tu ne la dus qu'à ta puissance ;
Son cœur ne s'étoit point donné,
Et par ta propre violence,
Ton bonheur fut empoisonné.

Tu charmas la chaste Thébaine
Sous la forme de son époux[*]:
Mais tu devois, au lit d'Alcmene,
De son erreur être jaloux.

Dans cette tour inaccessible
Où tu sus t'introduire en or,

Si tu vis Danaé sensible,
Tu ne fus pas heureux encor.

De ses appas l'or te rend maître;
Mais toute charmante qu'elle est,
De quel prix son cœur peut-il être?
Tu ne le dois qu'à l'intérêt.

Comme souverain de la foudre,
T'aima la fille de Cadmus,
Qui, malgré toi réduite en poudre,
A peine te laissa Bacchus.

Mais quel plaisir pouvoit te faire
Son orgueilleuse passion?
Dans cette amante téméraire
L'amour n'étoit qu'ambition.

Dieu puissant, je viens de t'entendre;
Tu jouis d'un amour flatteur,
Quand Mnémosyne vraiment tendre,
Ne te crut qu'un simple pasteur.

La trahison, la violence,
L'ambition, ni l'intérêt,
Ne la mirent sous ta puissance:
Et c'est ce seul amour qui plaît.

Aussi te rendit-il fidele;
C'est de là qu'est venue au jour
Des neuf Sœurs la troupe immortelle,
Digne fruit d'un si pur amour.

X.

MALICE DE L'AMOUR.

Dans des vers de mon premier âge,
Je chantai l'enfant de Cypris ;
Ce dieu, sensible à mon hommage,
Vint un jour m'en offrir le prix.

Content d'un tribut volontaire,
Je viens pour t'en récompenser ;
Choisis donc d'aimer ou de plaire,
Dit-il, et je vais t'exaucer.

Fais plus ; rends mon bonheur extrême,
Dis-je à ce dieu reconnoissant ;
Que par toi je plaise, et que j'aime.
Soit, dit-il en disparoissant.

L'Amour a tenu sa promesse ;
Depuis ce jour j'aime et je plais.
Cependant je souffre sans cesse.
Amour, ce sont là de vos traits.

Les beautés qui touchent mon ame ;
Sont insensibles à mes feux :
Celles que sans dessein j'enflamme
Ne me rendent point amoureux.

De cruelles et d'importunes
Je suis toujours persécuté ;

Ingrat malgré moi pour les unes,
Et par les autres maltraité.

Ainsi, Dieux, vos bienfaits frivoles
Nous coûtent de nouveaux soupirs;
Vous n'exaucez que nos paroles,
Au lieu d'exaucer nos desirs.

XI.

LA RAISON ET L'AMOUR.

AIME la charmante Charite,
Me disoit un jour la Raison :
Tu le sais, son moindre mérite
Est d'être en sa belle saison.

D'une rose qui vient d'éclore
Son teint a la vivacité;
Et les Graces donnent encore
Un nouveau lustre à sa beauté.

Quel goût, quelle délicatesse !
Qui mieux qu'elle connoît mon prix?
Par-tout sa naïve finesse
Sait m'allier avec les Ris.

Son ame est encore plus belle;
Le ciel y versa tous ses dons.
Qu'elle aime, elle sera fidelle;
Je connois son cœur, j'en réponds.

Après la peinture engageante
Dont la Raison tentoit ma foi,
L'Amour me dit, aime Amarante.
Je l'aimai sans savoir pourquoi.

XII.

LE VASE.

Graveur, ton adresse est connue,
Prends ce vase, et grave alentour
Deux objets dont la seule vue
Inspire la joie et l'amour.

De ce côté grave une treille;
Rassemble au-dessous des buveurs,
Et que de la liqueur vermeille
Ils sentent déja les vapeurs.

Que la liberté s'y déploie,
Et que par tes traits séduisants
On y sente régner la joie,
Les bons contes, les mots plaisants.

Ici, grave un riant bocage
Où deux amants se sont rendus;
Fais voir quel amour les engage;
Fais qu'on en devine encor plus.

Que dans le feu qui les embrase
Ils soient si transportés.... mais quoi!
Tu n'es point ému? Rends ce vase;
Tu n'en sais pas assez pour moi.

XIII.

L'OR.

Maudit soit le mortel avare
Qui de la terre tira l'or,
Et le jour où le sort barbare
Lui montra ce fatal trésor !

Avant ce jour, la plus sévere
Cédoit à de tendres langueurs ;
Il ne falloit qu'aimer pour plaire ;
Les cœurs étoient le prix des cœurs.

Soupirs, transports, ardeurs fidelles,
C'en est fait, n'espérez plus rien ;
L'or est le seul maître des Belles ;
Il vous a volé votre bien.

Depuis un an près de Glycere
Je perds le plus ardent amour ;
Ce qu'un an d'amour n'a pu faire,
L'or vient de le faire en un jour.

Fatalité trop importune !
Faut-il donc, pour me faire aimer,
Me résoudre à faire fortune ?
J'aime autant ne plus m'enflammer.

FIN DES ODES.

ÉGLOGUES.

I.

PHILIS ET DAPHNÉ.

DAPHNÉ.

Suis-moi, Philis; marchons à la grotte prochaine;
Le soleil trop brûlant nous chasse de la plaine;
Vois les fleurs dans ces prés sécher sous ses ardeurs;
Notre teint s'en altere encor plus que ces fleurs.

PHILIS.

D'où te viennent, Daphné, ces nouvelles alarmes?
Tu n'as pas eu toujours tant de soin de tes charmes.
Pourquoi ce changement?

DAPHNÉ.

Je ne sais: mais je croi
Que ce nouveau souci t'est venu comme à moi.
Je trouve depuis peu plus d'art dans ta parure;
Jamais de tant de fleurs n'a brillé ta coiffure.
Prenons garde, Philis, à ce soin inquiet;
On dit que de l'amour c'est le premier effet.

PHILIS.

Hélas! j'ignore à quoi l'amour se fait connoître:
Mais on dit qu'à notre âge il commence de naître.
Nous avons toutes deux nos trois lustres remplis
Qu'éprouves-tu, Daphné?

DAPHNÉ.

Qu'éprouves-tu, Philis

PHILIS.

Que sais-je! mes brebis me deviennent moins cheres;

Je hais les petits jeux de nos jeunes bergeres;
Je crains moins les amants; et dans leur entretien
J'aime jusqu'aux discours que je n'entends pas bien,
Je me forme, en dormant, mille aimables mensonges;
Mais un berger sur-tout entre dans tous mes songes.

DAPHNÉ.

Il en est un aussi dont l'image me suit.

PHILIS.

Hé bien! Daphné, quel songe as-tu fait cette nuit?

DAPHNÉ.

Ecoute : Je songeois qu'une guêpe cruelle
M'avoit fait ressentir une douleur mortelle;
Mes yeux même, en dormant, en répandoient des pleurs,
Quand j'ai cru voir Tircis sensible à mes douleurs.
J'ai cessé de pleurer dès que j'ai vu ses larmes;
Dans un mal qu'il plaignoit je trouvois trop de charmes.
D'un transport inconnu je me sentois saisir,
Et sa pitié changeoit mon tourment en plaisir.
Enfin, en m'éveillant au retour de l'aurore,
J'aurois voulu souffrir, et m'en voir plaindre encore.

PHILIS.

Moi, j'ai songé qu'Hilas par un tendre larcin,
En sentant mon bouquet, avoit baisé ma main.
Je l'accable d'abord d'une feinte colere;
La pudeur m'en faisoit une loi nécessaire:
Mais lui tombe à mes pieds, et mêle à ses regrets
Un horrible serment de ne l'oser jamais.
Jamais! ce mot me cause un courroux véritable;
Hilas par son remords me sembloit plus coupable;
Et je te l'avoûrai, mon cœur en ce moment
Pardonnoit le baiser, mais non pas le serment.
J'aurois presque voulu qu'une nouvelle audace
Violât son serment pour mériter sa grace.

DAPHNÉ.

Entre nous, je crains bien que tu n'aimes Hilas.

PHILIS.

Je le soupçonne aussi, mais je ne le crains pas.
Pour toi c'est déja fait, et Tircis t'a charmée.

DAPHNÉ.

Si je ne l'aime, au moins, j'en voudrois être aimée.
Entrons ; voici la grotte : asseyons-nous, Philis,
Et parlons à loisir d'Hilas et de Tircis.

PHILIS.

Attends. Je vois des vers gravés sur cette roche.
Ce sera de l'amour. Il faut les lire : approche.
(Elle lit.)
« Tircis chantoit ici les beautés de Daphné;
« Et s'il n'en put convaincre un berger obstiné
« Qui chantoit une autre bergere,
« Il sut du moins le réduire à se taire. »
Que dis-tu de ces vers? les trouves-tu bien faits?

DAPHNÉ.

On dit que bien souvent les vers ne sont pas vrais.

PHILIS.

De cet autre côté j'en vois encor paroître.
Seront-ils aussi bons?

DAPHNÉ.

Ils sont plus vrais peut-être.
(Elle lit.)
« Hilas chantoit contre Tircis,
« Une beauté, Vénus, presque égale à la vôtre;
« Cependant il cessa de célébrer Philis,
« Pour n'en plus voir louer une autre ».
Je pense que ceux-ci te semblent les plus doux.

PHILIS.

On nous aime, Daphné. Que de plaisirs pour nous!

DAPHNÉ.

Ah! nous aimons aussi; c'est trop nous en défendre;

Du moins à nos bergers gardons-nous de l'apprendre.

PHILIS.

Sur ma timidité je puis m'en reposer;
Je le voudrai long-temps avant que de l'oser.

II.

LYCAS ET ATIS.

LYCAS que le desir de connoître la ville
Eloigna quelque temps d'un séjour plus tranquille
Y revenoit enfin plus fier d'avoir appris
A mêler dans ses airs des tours fins et fleuris
Aux simples sentiments, aux graces naturelles
Dont les bergers du lieu savoient peindre leurs belles.
On y vantoit Atis, on y vantoit ses chants:
Mais Lycas crut les siens plus vifs et plus touchants,
Il l'osa défier au combat de la flûte;
Florise qu'ils aimoient jugeoit de leur dispute;
Et rivaux à-la-fois et de gloire et d'amour,
Les deux bergers ainsi chanterent tour-à-tour.

LYCAS.

Au moment fortuné que j'aperçus ma belle,
L'Amour, tendant son arc, voltigeoit autour d'elle;
Elle jeta sur moi des regards pleins d'attraits:
Le Dieu prit ce temps sûr pour me lancer ses traits.

ATIS.

On célébroit ici la reine de Cythere:
Mon cœur de cent beautés distingua ma bergere,
D'un desir inconnu je me sentis presser;
Et je baissai les yeux de peur de l'offenser.

LYCAS.

Tous les cœurs à l'envi s'empressent sur ses traces,
Quand, dans ses blonds cheveux arrangés par les Graces,
Elle a mis avec art les plus brillantes fleurs
Dont l'éclat de son teint fait pâlir les couleurs.

ATIS.

De tous ces ornements je ne m'aperçois guere;
Parée ou négligée, elle sait toujours plaire.
Hélas! en quelque état qu'elle s'offre à mes yeux,
C'est toujours comme elle est qu'elle me plaît le mieux.

LYCAS.

Avides courtisans, adorez la fortune;
Allez faire à nos rois une cour importune;
De la seule beauté je reconnois les lois,
Et ses esclaves sont plus heureux que nos rois.

ATIS.

Je ne songe jamais qu'à celle que j'adore.
Que m'importent les soins de celle que j'ignore?
Mon seul amour m'occupe, et je m'en entretiens
Sans songer si quelque autre aspire à d'autres biens.

LYCAS.

Dans le bocage épais où va rêver ma belle,
Parlez-lui de mes feux, plaintive Philomele;
Dans les antres secrets quand elle fuit le jour,
Echos qui le savez, dites-lui mon amour.

ATIS.

Assidu sur les pas de celle qui m'attache,
Il n'est point de détour, de bois qui me la cache;
Dans les antres en vain elle iroit se cacher,
L'Amour me le révele; et je cours l'y chercher.

LYCAS.

Par-tout à son aspect les campagnes fleurissent,
L'air en devient plus pur, et les bois reverdissent.

ATIS.

Je n'aime que les jours, les lieux où je la voi,
Quand je ne la vois plus, tout est égal pour moi.

LYCAS.

Si quelque jour mes soins pouvoient toucher son
ame,
Que ce triomphe, Amour, redoubleroit ma flamme!

ATIS.

Si l'Amour m'accordoit ce destin glorieux,
Je serois plus content, et n'aimerois pas mieux.

LYCAS.

J'ai fait des vers pour elle, et je veux les lui dire;
L'Amour les a lui-même applaudis d'un sourire.

ATIS.

J'en ai fait que je trouve encor trop languissants;
Je n'ai pas à mon gré dit tout ce que je sens.

LYCAS.

Ecoute, écoute, Atis, la chanson que j'ai faite,
Et tu pourras juger si ma flamme est parfaite.
« C'est Iris désormais qui borne mes desirs.
« Je ne puis dans mes tendres chaînes
« Être heureux que par ses plaisirs,
« Ni malheureux que par ses peines. »

ATIS.

Ecoute donc, Lycas, ma chanson à ton tour:
Mais ne va point par là juger de mon amour.
« Quand j'ai dit pour Iris tout ce qu'Amour inspire,
« J'y voudrois encore ajouter.
« Je sens plus que je ne puis dire.
« Hélas! je sais bien mieux l'aimer que la chanter. »

LYCAS.

Florine, il en est temps, vous devez prononcer.

ATIS.

Je crains trop cet arrêt, pour vouloir le presser.

Tel de ces deux bergers fut le combat champêtre,

L'un suivoit la nature ; il n'eut point d'autre maître ;
L'autre vouloit de l'art y joindre le secours,
Qui, loin de l'embellir, la déguise toujours.
Dans le cœur de Florine Atis eut la victoire ;
Elle voulut pourtant lui cacher cette gloire ;
Et dans un embarras qu'Atis aperçut bien,
Le regarda, rougit, et ne prononça rien.

III.

TIRCIS ET LYSIS.

LYSIS.

Tircis, heureux pasteur que la muse champêtre
Dans l'art de bien chanter a rendu notre maître,
Toi par qui sont fameux nos bois et nos vergers,
Forme-moi dans cet art si chéri des bergers.
Si tu consens d'instruire un disciple fidele,
Choisis dans mes troupeaux la brebis la plus belle.
Un jour, formé par toi, je chanterai ton nom,
Et tu me tiendras lieu de Pan et d'Apollon.

TIRCIS.

Ces honneurs sont trop grands, Lysis. Sans y prétendre,
Ce qu'Apollon m'apprit, je veux bien te l'apprendre
Nés sous nos humbles toits, et nourris dans les champs,
Nous ne sommes pas faits pour les sublimes chants
Apollon nous donna la flûte et la musette :
Mais il nous défendit d'entonner la trompette ;
De chanter sur des tons parmi nous inouis,
Les dieux ou les héros, Jupiter ou Louis.

Ne chante que nos bois d'une voix moins altiere;
Qu'un langage naïf réponde à la matiere;
Chante nos jours sereins, et nos paisibles nuits,
Le printemps et les fleurs, l'espérance des fruits;
Trace de nos amours la touchante peinture;
Qu'à chaque trait le cœur y sente la nature.
Loin ces faux sentiments et ces subtils détours,
Langage étudié des villes et des cours:
Mais pourquoi sur cet art un discours inutile?
Il est pour t'en instruire un moyen plus facile.

LYSIS.

Eh! quel est ce moyen d'imiter tes chansons?

TIRCIS.

Aime. L'amour lui seul vaut toutes les leçons.

LYSIS.

Ah! s'il ne faut qu'aimer, quel autre est plus capable?

TIRCIS.

Quoi! ton cœur aimeroit?

LYSIS.

L'objet le plus aimable;
Et l'espoir de lui plaire, enchantant mes amours,
M'a fait seul de ton art implorer le secours:
Car ne crois pas mon cœur avide de la gloire
D'obtenir dans nos jeux une vaine victoire,
De défier au chant les plus tendres oiseaux;
D'être enfin, comme toi, l'honneur de nos hameaux.
Non, je ne veux chanter que pour plaire à ma belle;
Dans l'univers entier je ne regarde qu'elle;
Tout le reste me semble indigne de mes vœux,
Et le cœur d'Amarille est le prix que je veux.

TIRCIS.

Que ne chantes-tu donc ce que ce nom t'inspire?

LYSIS.

Je l'ai tenté, Tircis; mais je n'ose le dire.

TIRCIS.

Parle; tu n'as que moi pour témoin dans ces lieux.

LYSIS.

Ecoute ; et daigne après m'apprendre à faire mieux

O jour cent fois heureux où naquit ma tendresse!
Amarille en ce jour tu devins ma déesse.
Comme on offre à Cérès les premieres moissons,
Je voue à ta beauté mes premieres chansons.
Dieux, qu'elle va coûter de soupirs à nos belles!
Restera-t-il encor quelques amants pour elles?
Non. Mon cœur, malgré moi présageant tous ces maux
Sent que tous les bergers vont être mes rivaux.
Qui d'entre eux doit te plaire? Est-ce au jeune Titire
Qu'Amour réserveroit cet amour où j'aspire?
Ménalque qui se croit issu du sang des Dieux
Ne tenteroit-il point ton cœur ambitieux?
Alcippe dont les airs ont un charme invincible
Pourroit-il... ah! plutôt ne sois jamais sensible;
A mille autres beautés ils ont donné leur foi,
Amarille; et mon cœur n'a rien aimé que toi.
Non, jamais tant d'ardeur n'a régné dans une ame,
Le seul son de ta voix me pénetre et m'enflamme;
L'Amour fixe sur toi mes regards assidus:
Je crois te voir encor, quand je ne te vois plus.
La nuit, jusqu'où s'égare une ardeur insensée!
Tes moindres actions remplissent ma pensée,
Je te suis, je t'entends, et te parlant tout haut,
J'écarte le sommeil qui vient toujours trop tôt,
Mais il ne peut encore éloigner ton image.
Hier un songe affreux, que j'en crains le présage!
Me fit voir près de toi Licas, le beau Licas;
De l'aveu de ses feux tu ne t'offensois pas;
Tu daignois lui sourire. O mortelles alarmes!
Le dépit m'éveilla tout baigné de mes larmes.

TIRCIS.

Ah, Lysis! désormais je te cede le prix.
Je te le disois bien, l'Amour t'a tout appris.

Pour moi, qui de l'amour ne sens plus les atteintes,
Je ne puis plus former de si touchantes plaintes ;
Et si dans mes chansons je fais encor l'amant,
Je le fais de mémoire, et non de sentiment :
Feinte trop languissante, et qu'Apollon rejette.
Tiens, Lysis : en tes mains je remets ma musette ;
C'est toi qui vas des cœurs à ton tour triompher ;
J'en sens quelque dépit ; mais je veux l'étouffer.

IV.

DAPHNÉ ET LICIDAS.

DAPHNÉ.

De la fête d'hier que pense Licidas?
Jusques ici nos jeux avoient eu moins d'appas.
Un jour serein suivit une brillante aurore :
Nos champs s'étoient parés de tous les dons de Flore :
Les Zéphyrs régnoient seuls; et sur les verts rameaux
Les oiseaux s'accordoient avec nos chalumeaux ;
Nos bergers plus galants, nos bergeres plus belles ;
Tout enfin à mes yeux eut des graces nouvelles.
La fête, Licidas, te charma-t-elle autant?

LICIDAS.

J'y vis ce que j'adore ; et je fus trop content.

DAPHNÉ.

Qu'entends-je! Licidas est devenu sensible!
Ton cœur s'est donc lassé d'un destin trop paisible?
S'il est vrai, je te laisse, et je romps l'entretien.
On doit fuir les amants, quand on veut n'aimer rien.

LICIDAS.

Que t'importe, Daphné? si je voulois te plaire,

Tu pourrois me punir d'un dessein téméraire :
Mais dois-tu t'offenser qu'à de moindres appas
L'amour soumette un cœur que tu ne voudrois pas?

DAPHNÉ.

Eh! de qui donc, berger, ton ame est-elle éprise?
T'es-tu laissé séduire à l'adroite Florise?
Ou bien Amarillis par sa feinte langueur...

LICIDAS.

Crois-tu la jeune Oenone indigne de mon cœur?

DAPHNÉ.

Non: mais son choix est fait; et, s'il faut te le dire,
Mirtil est le berger pour qui son cœur soupire.

LICIDAS.

Qui te l'a dit? sur quoi fondes-tu ces soupçons?

DAPHNÉ.

Tu n'en douteras plus; écoute mes raisons.
Oenone, plus parée hier qu'à l'ordinaire,
Me parut dans nos jeux avoir dessein de plaire;
Nos bergers à l'envi louerent ses appas;
Tout ce concours flatteur ne l'embarrassa pas.
Et dans chaque réponse et vive et naturelle
Eclata son esprit, qui la rendoit plus belle.
Enfin Mirtil approche, et la loue encor mieux;
Elle ne put répondre, et détourna les yeux.
Je voulus par la suite éclaircir ce mystere :
Lorsque Mirtil dansoit avec quelque bergere,
Oenone la suivoit d'un regard curieux,
Triste dans le moment qu'elle dansoit le mieux,
Lui trouvoit des défauts assez vrais : mais Oenone
Jusques dans ce moment n'en trouvoit à personne.
Avec tous nos bergers elle-même dansa;
Il le faut avouer, elle nous effaça :
Mais quand Mirtil la prit, je trouvai dans sa danse
Et plus d'attention et moins de confiance;
Et, s'il faut te donner des signes plus constants,

Elle dansa moins bien, et dansa plus long-temps.

LICIDAS.

Non; je ne doute plus que la bergere n'aime :
Mais je doute encor moins que tu n'aimes toi-même.
Des effets de l'amour il ne t'échappe rien;
Crois-moi, pour n'aimer pas, tu t'y connois trop bien.

DAPHNÉ.

Je veux de mon secret payer ta confidence :
Mon cœur de jour en jour a moins d'indifférence;
Et plus je vois Lysis, plus mon cœur est changé.

LICIDAS.

Tu t'y prendrois trop tard, Lysis est engagé.

DAPHNÉ.

Quoi Lysis aimeroit! ce berger si sauvage
Qui toujours des amants dédaigna l'esclavage...

LICIDAS.

On le dédaigne en vain, on y vient à son tour.
Ecoute, et vois aussi si je connois l'amour.
Lysis a fait des vers, je le sais de lui-même;
C'en est assez déja pour te prouver qu'il aime :
Mais il me les a lus; et dès le premier trait,
De la jeune Dircé j'ai connu le portrait.
En vain de fiction il traite cet ouvrage;
L'amour seul a fourni l'idée et le langage.
La passion, le cœur à chaque mot est peint;
Et je suis sûr qu'il sent ce qu'il dit qu'il a feint.
Il y bénit l'instant où s'attendrit son ame;
Il n'ose encor nommer la beauté qui l'enflamme;
Et mon cœur, comme lui, chargé de ses liens
Dans tous ses sentiments reconnoissoit les miens.

DAPHNÉ.

Dans l'amour de Lysis tu connois ta tendresse :
Mais il n'ose nommer la beauté qui le blesse.
De ce même respect peux-tu donc te vanter?
Et me nommer Oenone, étoit-ce l'imiter?

LICIDAS.

Mais toi-même as-tu cru que ce choix fût sincere?
Je cachois sous ce nom un feu plus téméraire.
Il est pour Licidas un nom plus précieux.
N'as-tu pas dû cent fois le lire dans mes yeux,
Quand, tout prêt de le dire à l'objet qui me touche,
Le timide respect l'arrêtoit dans ma bouche?
Dans ce moment encore il me vient alarmer;
Je tremble d'en trop dire, et crains de te nommer:
Excuse le transport où mon cœur s'abandonne.

DAPHNÉ.

J'apprends avec plaisir quelle étoit ton Oenone:
Mais tu vois trop aussi ma secrette langueur,
Et quel est ce Lysis que redoutoit mon cœur.

V.

THÉMIRE, CLORIS, ET TIRCIS.

Thémire n'aimoit rien; son cœur étoit paisible.
Tircis avoit tenté de la rendre sensible:
Mais enfin, las de perdre et ses soins et ses vœux,
Il conçut pour Cloris un amour plus heureux;
Et Thémire, ignorant leur douce intelligence,
S'applaudissoit en paix de son indifférence.
Un soir sortant des bois déja trop obscurcis,
Aux pieds de sa Bergere elle aperçut Tircis.
Avertis par la nuit, ils ne pouvoient encore
Finir un entretien commencé dès l'aurore.
Curieuse, elle approche; et cachée à leurs yeux,
A couvert d'un buisson, elle entend ces adieux.

CLORIS.

Il faut nous séparer, Tircis, la nuit nous chasse.

TIRCIS.

Hélas! pourquoi les jours ont-ils si peu d'espace?
Que celui-ci, Cloris, a coulé promptement!
Je crois t'avoir à peine entendue un moment;
Que je t'ai peu parlé de mon amour extrême!
Qu'est-ce qu'un jour entier pour se dire qu'on s'aime?

CLORIS.

Adieu, Tircis, adieu. Que ne puis-je écarter
Cette nuit qui trop tôt nous force à nous quitter?
Mais vains discours! Demain, au retour de l'aurore,
Sous ces mêmes ormeaux nous nous verrons encore,
Heureuse si, rempli de nos tendres amours,
Tu me charmes encor par les mêmes discours!

TIRCIS.

Hélas! que cette nuit va me paroître lente!
Puisse un songe tromper mon ame impatiente,
Et d'avance m'offrir par une douce erreur
Le nouvel entretien dont tu flattes mon cœur!

CLORIS.

Moi, je n'implore point le vain secours des songes;
Ils m'abusent toujours par de cruels mensonges.
En vain de ton ardeur je jouis chaque jour,
Chaque nuit à mes yeux tu trahis cet amour;
Hier, Doris brilloit d'une grace nouvelle;
Je t'ai vu cette nuit aux pieds de cette Belle;
Ainsi, toujours timide, à mon esprit séduit,
Ce que je crains le jour se retrace la nuit;
Et, malgré les doux nœuds dont notre amour nous lie,
Je passe dans les pleurs la moitié de ma vie.

TIRCIS.

Cruelle, jusque-là pouvez-vous m'outrager?
Pourquoi me croire un cœur capable de changer?
Oui, vos songes me font une injure mortelle;
C'est vous qui les forcez à me peindre infidelle.

Vous doutez de ma foi. Sur quoi donc en douter?
Je ne cherche que vous; je ne puis vous quitter;
Je n'ai point de repos que je ne vous revoie;
Au seul nom de Cloris je tressaille de joie.
Ah! faut-il qu'à mes yeux vous ayez tant d'appas?
Que sert tout cet amour pour qui ne le croit pas?

CLORIS.

Non, je ne doute point que ton cœur ne m'adore.
Viens, Tircis, viens demain me le jurer encore.
Adieu; trop de plaisir nous arrête en ce lieu.

TIRCIS.

Quel mot pour des amants que ce funeste adieu!
Je sens à te le dire une douleur extrême.
Je crois, en te quittant, m'arracher à moi-même.
Adieu. Si le sommeil m'offre encore à tes yeux,
Fais des songes plus vrais, et qui me peignent mieux:
Souviens-toi que mon cœur pour toi seule soupire.

CLORIS.

Que ne puis-je oublier qu'il brûla pour Thémire.

TIRCIS.

Ne me reproche point qu'elle ait su me charmer;
Tu n'étois point ici lorsque je crus l'aimer;
Et les jeunes attraits dont Thémire est pourvue
Pouvoient plaire à des yeux qui ne t'avoient point vue.
Mais que fais-je? son nom refroidit nos discours.

CLORIS.

Songeons plutôt qu'il faut en terminer le cours.
Nous l'oublions tous deux. Adieu, la nuit nous presse.

TIRCIS.

Encore un mot, Cloris; un mot, et je te laisse.

Tircis alloit poursuivre, et Cloris l'écoutoit.
Tout prêts à se quitter, l'Amour les arrêtoit.
Il renaissoit toujours quelque chose à se dire.

Mais Thémire parut; l'importune Thémire,
Sans bien connoître encor ses mouvements jaloux,
Se pressa d'interrompre un entretien si doux.
Injustice ordinaire. Une beauté cruelle
Ne voit qu'avec dépit qu'on s'est consolé d'elle.

VI.

L'OISEAU.

TIRCIS ET CLIMENE.

TIRCIS.

Climene, arrêtons-nous; laissons dans la prairie
Nos troupeaux confondus paître l'herbe fleurie.
Daigne sur ce gazon m'écouter un moment.

CLIMENE.

Je le veux bien, Tircis, mais ne fais point l'amant.
Tu me jures toujours la flamme la plus tendre.
Si tu m'en veux parler, je ne veux point t'entendre.

TIRCIS.

Eh bien, Climene, eh bien, je contiendrai mes feux.
Le plaisir de te voir me rend assez heureux.
Je ne te dirai point tout ce que ton absence
Fit sentir à mon cœur d'ennui, d'impatience:
Je te laisse penser combien à ton retour
De plaisirs inconnus éprouva mon amour,
Je te tais de mes feux....

CLIMENE.

Ah! Berger, je te laisse.
Tu veux n'en point parler, et m'en parles sans cesse.

TIRCIS.

Demeure; c'en est fait.

CLIMENE.

Berger, songez-y bien
Au moindre mot je fuis.

TIRCIS.

Je ne t'en dis plus rien.
Vois-tu sur ce côteau Silvandre et Célimene?
L'amour les a liés de sa plus douce chaine.
Regarde le berger dont le tendre hautbois
De son aimable amante accompagne la voix.
Les oiseaux attentifs suspendent leurs ramages;
Ils inspirent l'amour aux cœurs les plus sauvages:
Ils sont toujours aimés et toujours amoureux,
Le bonheur véritable est d'être unis comme eux.

CLIMENE.

Depuis quand cet amour? car avant mon absence,
Je n'ai point remarqué la même intelligence.
Avec soin Célimene évitoit le berger.

TIRCIS.

Apprends par quelle adresse il a su l'engager.
Depuis deux ans Silvandre adoroit Célimene,
Et depuis tout ce temps elle ignoroit sa peine;
Du moins elle feignoit de ne la pas savoir,
Quoique par mille soins Silvandre l'eût fait voir.
Dans nos danses jamais il ne choisissoit qu'elle;
Il se paroit de fleurs qui plaisoient à la belle;
Il mêloit Célimene à tous ses entretiens,
Et conduisoit toujours ses troupeaux près des siens.
Que faire? que tenter pour apprendre qu'il aime?
Un jour il s'avisa d'un nouveau stratagême.
Il sait que la bergere, en gardant ses troupeaux,
Tendoit, pour s'amuser, des piéges aux oiseaux.
Silvandre en choisit un qu'il instruit avec peine
A redire après lui, *J'adore Célimene.*
Et quand enfin l'oiseau sut assez prononcer
Ces mots dont le berger ne pouvoit se lasser,
En l'instruisant encore, il le porte à la cage

Où la belle attendoit un oiseau plus sauvage.
On ne l'apperçut point : le soir arrive enfin.
Célimene contente emportoit son butin,
Et, caressant l'oiseau, lui tenoit ce langage :
Tu ne te plaindras point d'un trop dur esclavage,
Cher oiseau ; de tes chants amuse-moi toujours ;
Tu seras, s'il se peut, mes uniques amours.
Je veux fuir des amants les trompeuses promesses ;
Sauve-moi de leurs feux ; jouis de mes caresses.
Hélas ! un jeune cœur peut t'aimer sans danger ;
Il n'en est pas ainsi quand on aime un berger.
A ces discours naïfs qu'elle achevoit à peine,
L'oiseau captif répond ; *j'adore Célimene.*
Quelle surprise, ô ciel ! quel ramage nouveau !
Elle connoît Silvandre au discours de l'oiseau :
Mais, quoiqu'elle craignît des chansons si nouvelles,
Elle ne laissa pas de lui couper les ailes.
Combien de fois depuis elle entendit ces mots !
Au milieu de la nuit ils troubloient son repos ;
Ils l'éveilloient avant le retour de l'aurore.
Quoi ! seroit-il donc vrai que Silvandre m'adore ?
Disoit-elle ; j'ai craint long-temps de m'en flatter :
Mais je me sens réduite à n'en pouvoir douter.
Hélas ! il ne pouvoit choisir un cœur plus tendre ;
Je m'en défends en vain ; je n'aime que Silvandre.
A le cacher pourtant elle mit tout son soin ;
L'oiseau de son amour étoit le seul témoin.
Aux yeux de son berger lasse de se contraindre,
Devant l'oiseau cent fois elle oublioit de feindre.
Je n'aime que Silvandre étoit son seul discours.
Elle vouloit le taire, et le disoit toujours.
Un jour qu'on célébroit la fête de Cythere,
Silvandre en vient lui-même avertir la bergere,
Lui présente un bouquet : il sera trop heureux
Si la belle veut bien s'en parer dans les jeux.

Mais quel bonheur plus grand vint alors le surprendre.
L'oiseau redit vingt fois; *je n'aime que Silvandre.*
Discours qu'il entendoit et le jour et la nuit,
Et dont, sans le vouloir, on l'avoit trop instruit.
Célimene rougit, et Silvandre soupire.
Quoi! dit-il, votre cœur voudroit-il l'en dédire?
Elle ne répond rien; mais son tendre embarras
N'en exprima que mieux ce qu'elle ne dit pas.
Depuis ces heureux jours ils s'aiment sans contrainte.
On ne voit point entre eux de soupçons ni de plainte;
Ils passent à s'aimer les jours et les moments,
Et sont, comme tu vois, l'exemple des amants.

CLIMENE.

L'aventure est plaisante, et l'adresse est nouvelle;
Elle méritoit bien de vaincre une cruelle.

TIRCIS.

Je dois bientôt t'offrir un oiseau que j'instrui.

CLIMENE.

Je me garderai bien de parler devant lui.

Sans parler de ses feux, Tircis avoit su plaire,
Et par d'autres amours attendrir sa bergere.
Le premier mouvement, croissant de jour en jour,
Devint en peu de temps un véritable amour.
Le succès fut parfait; et Tircis et Climene
Egalerent bientôt Silvandre et Célimene.

VII.

LYCAS ET SILVANIRE.

Sur la fin d'un beau jour, rassemblés sous des hêtres,
Des bergers s'amusoient à des discours champêtres :
Quelques belles entre eux se mêlant à leur tour,
L'entretien fut plus vif et tourna sur l'amour.
On vanta ses plaisirs, on parla de ses peines,
Des fideles amants, des belles inhumaines :
Tous les autres sujets et les plus étrangers,
Conduisent-là bientôt, et sur-tout des bergers.
Que je plains, dit Arcas, la jeune Silvanire !
Dieux ! que lui va coûter l'absence de Titire !
Depuis trois jours, ainsi l'ont voulu les destins,
Le berger est allé secourir nos voisins ;
Il expose sa vie aux armes étrangeres.
Que la guerre, dit Lise, est fatale aux bergeres !
A peine d'un amant nous laissons-nous toucher,
Que ses cruelles lois viennent nous l'arracher.
Reviens, heureuse paix.... Ciel, interrompt Lucelle,
Que fera Silvanire? et comment vivra-t-elle?
Un seul jour loin d'Atis me fait mourir d'ennui,
Même quand je n'ai rien à redouter pour lui.
Nous la perdrons sans doute, ajoute encor Florine.
Ainsi chacun la plaint des maux qu'il imagine,
Quand Tircis, auprès d'eux, accourant à grands pas,
Vient leur dire : J'ai vu Silvanire et Lycas ;
Dans un antre prochain je viens de les surprendre.
Venez tous, comme moi vous pourrez les entendre.

On n'oseroit le croire, et pourtant on le suit.
De l'antre qu'il leur montre, ils s'approchent sans bruit.
Ils y virent Lycas aux pieds de Silvanire.
Voici comme tous deux ils regrettoient Titire.

LYCAS.

Non : Titire jamais n'a su vous mériter;
C'est un crime pour lui d'avoir pu vous quitter.
Quel devoir l'y forçoit? Ah! le devoir suprême
Est de passer ses jours près de celle qu'on aime;
Et qui peut se soumettre à quelque autre devoir
Mérite le malheur de ne la plus revoir.

SILVANIRE.

Lycas, ne parlons plus d'un amant que j'oublie;
Je consens qu'à jamais un tendre amour nous lie :
Mais laissez-moi du moins cacher aux yeux de tous
Un crime dont mon cœur s'applaudit près de vous
Que n'avez-vous toujours vécu sous mon empire?
Mon cœur s'étoit mépris en choisissant Titire.

LYCAS.

Eh bien! réparez donc votre erreur aujourd'hui :
Vengez-moi de Titire en m'aimant plus que lui :
Que mes vœux empressés soient l'exemple des vôtres :
Vous êtes plus aimée, aimez plus que les autres.
Mais de quelque retour que vous payiez ma foi,
Vous n'aimerez jamais si tendrement que moi.

SILVANIRE.

Je vous rends des soupirs pour ce tendre langage;
Si je vous en dis moins, j'en ressens davantage;
Mais vous, malgré l'ardeur qu'ici vous me vantez,
Ne m'en dites-vous pas plus que vous n'en sentez?
Ce cœur est-il sincere? Et s'il est vrai qu'il m'aime,
Croirai-je que ce cœur sera toujours le même?

LYCAS.

Que par les enchanteurs mes troupeaux soient détruits!

Puissent les aquilons moissonner tous mes fruits !
Puissiez-vous m'accabler d'une haine éternelle,
Si vous trouvez jamais un amant plus fidele !

SILVANIRE.

Ah ! promettez-moi mieux de m'aimer constamment:
Lycas, j'en croirai plus un soupir qu'un serment;
Je pourrois vous jurer une flamme éternelle ;
Mais ce regard en est un garant plus fidele.

C'en fut trop ; et déja les bergers éperdus,
Frémissoient des discours qu'ils avoient entendus;
Tout fuit ; et chacun d'eux que ce parjure afflige,
Craint que les feux du ciel ne suivent ce prodige :
Mais quelques jours après un incident nouveau
Remit de ses frayeurs le timide hameau.
On vint redemander Silvanire à Damette.
On la croyoit sa fille. Une raison secrette
La lui fit confier dès ses plus jeunes ans :
Mais la belle à la ville avoit ses vrais parents.
De son parjure affreux le sang fut seul coupable.
Dans un cœur pastoral il n'étoit pas croyable.

VIII.

ISMENE ET LICIDAS.

La nymphe Ismene aimoit le berger Licidas :
Le berger de la nymphe adoroit les appas.
L'un et l'autre, contraint dans son ardeur extrême,
Sent qu'il s'accroît encor par la contrainte même.
Le respect empêchoit le berger d'en parler :
Et la fierté forçoit la nymphe à le celer.

D'un devoir opposé l'un et l'autre soupire.
Que de maux différents dans l'amoureux empire !
Loin des témoins fâcheux Ismene alloit un jour
Dans un bocage épais rêver à son amour.
Dans le même dessein Licidas va s'y rendre.
Mille amours avant eux y vinrent les attendre.
Troublés, en se voyant, ils se turent tous deux,
Mais la nymphe rompit ce silence amoureux.

ISMENE.

Je sais ce que vos chants vous ont acquis de gloire;
Berger, tous vos rivaux vous cedent la victoire :
On dit même qu'amour ne doit qu'à votre voix
Cet empire si doux qu'il exerce en ces bois ;
Qu'elle peut à son gré toucher une cruelle,
Ou d'un cœur déja tendre en faire un infidele :
Mais, malgré tout l'honneur qu'on décerne à vos chants,
Peut-être qu'il en est encor de plus touchants.
Dès long-temps je médite un défi téméraire ;
Pardonnez mon caprice, il faut le satisfaire.
Voyons ici, berger, quels chants sont les plus doux ;
C'est moi qui veux tenter de l'emporter sur vous.

LICIDAS.

Moi, combattre avec vous! L'importune cigale
Jamais au rossignol s'est-elle crue égale?
D'une muse un berger doit adorer les sons.
Je n'ai plus devant vous ni hautbois ni chansons.

ISMENE.

Licidas, point d'égard, point de frivole excuse.
Il faut que quelque temps ce combat nous amuse;
Mais je veux que, pour mieux exciter notre ardeur,
Le secret du vaincu soit le prix du vainqueur.
De juge, il n'en faut point. Nous nous ferons justice.
Commencez donc ; j'écoute.

LICIDAS.

... Il faut que j'obéisse.

Jadis de téméraires vœux
Firent d'Endymion un amant de Diane;
A se taire toujours le respect le condamne.
N'importe : il aime; il est heureux.

Quelle autre auroit pu l'engager?
Son cœur n'étoit pas fait pour un choix ordinaire;
Il eût cru s'avilir d'aimer une bergere,
Quoique lui-même il fût berger.

Il fuit le jour et les témoins;
Et la nuit, plein d'amour, il cherche sa déesse.
Mais il n'osa jamais avouer sa tendresse;
Il n'en parla que par ses soins.

Cependant on reçut sa foi.
Heureux Endymion, Diane te fit grace :
Mais, hélas! tel pasteur imite ton audace,
Qui sera moins heureux que toi.

ISMENE chante.

Vénus descend du ciel : la plus vive tendresse
La rappelle auprès d'Adonis :
Elle le voit, soupire, et du trait qui la blesse
Elle rend graces à son fils.

Tout l'encens des mortels, les fêtes de Cythere,
N'ont rien pour elle de charmant.
A tous ces vains honneurs cette amante préfere
Un seul regard de son amant.

Elle voit dans ces bois l'objet de sa tendresse.
Le ciel lui plaît moins que ce lieu;
Elle-même, oubliant qu'elle est une déesse,
Dans le berger croit voir un dieu.

Et qu'est-ce que ce choix peut avoir de blâmable,
Quel autre eut jamais tant d'appas.

Tout lui cède; et s'il aime autant qu'il est aimable,
Tous les Dieux ne le valent pas.

D'égaler vos chansons, me flattois-je à bon titre ?
Qui de nous a vaincu ? Je vous en fais l'arbitre.

LICIDAS.

Vos chants sont les plus doux. C'est à moi de parler.
Mais quel secret ? hélas! puis-je le révéler ?

ISMENE.

Non : nous ne l'avons point emporté l'un sur l'autre.
Vous saurez mon secret, apprenez-moi le vôtre.

LICIDAS.

J'aime depuis un an, pour ne jamais changer.
C'est le plus grand secret qu'ait à dire un berger.

ISMENE.

Depuis ce temps l'amour me tient sous son empire.
Voilà ce qu'une nymphe a plus de peine à dire.

LICIDAS.

Quel est l'heureux pasteur que vous daignez aimer ?

ISMENE.

Quelle assez belle nymphe a pu vous enflammer ?

LICIDAS.

Ces timides soupirs doivent trop vous l'apprendre.

ISMENE.

En ne vous disant rien je me fais trop entendre.

LICIDAS.

Oserois-je expliquer un silence si doux ?

ISMENE.

Nous nous entendons trop, berger, séparons-nous.

C'est ainsi qu'en ce lieu leurs cœurs se découvrirent;
Et dès le jour suivant tous deux ils s'y rendirent.
D'un entretien plus doux l'espoir guida leurs pas;
L'amour le leur promit, et ne les trompa pas.

IX.

LYCAS ET MIRTIL.

L'AURORE vigilante effaçoit les étoiles;
Pour la laisser régner la nuit plioit ses voiles;
Le doux sommeil cessoit de verser ses pavots,
Et déja Philomele éveilloit les échos;
Lycas, ayant choisi sa plus tendre musette,
Sort avec le troupeau soumis à sa houlette,
Et lui cherche des yeux, jusqu'au pied des côteaux,
Le meilleur pâturage et les plus saines eaux.
Son chemin le conduit près d'un temple sauvage
Où du fils de Vénus on révéroit l'image;
Au même instant Mirtil, près d'y porter ses pas,
Rougit, en rencontrant les regards de Lycas.
Quoi, dit Lycas surpris, quel est ce nouveau zele
Qui, même avant le jour, en ce lieu vous appelle?
Vous aimez, vos yeux seuls me l'apprennent assez.
C'en est donc fait, Mirtil, vos beaux jours sont passés.
Eh pourquoi, cher Lycas, troubler mon espérance?
Je sens, loin de finir, que mon bonheur commence.
Jusqu'ici languissant, sans crainte et sans desir,
J'ignorois à la fois la peine et le plaisir;
En des travaux oisifs mon ame trop tranquille
Perdoit, sans la goûter, une vie inutile;
Tel partant le matin, tel revenant le soir,
Je vivois presque, hélas! sans m'en apercevoir.
Mais depuis que l'amour par un trait favorable
M'assujettit aux lois d'une bergere aimable,
Je vis; et les desirs dont je suis agité
Réparent bien l'ennui de mon oisiveté:

Tous mes moments sont pleins, quoique ma seule
affaire
Soit le plaisir d'aimer et le dessein de plaire;
Mon cœur avec transport jouit de ses liens,
Et mes plus vains desirs eux-mêmes sont des biens.
D'une félicité trop long-temps ignorée
Je venois à l'amour demander la durée.
Le serpent, dit Lycas, est caché sous les fleurs,
Et de ces courts plaisirs naissent de longs malheurs.
Moi-même j'en ai fait la triste expérience,
Tout te rit maintenant; bientôt la défiance
Des soins de tes rivaux nourrissant son poison,
Les froideurs de ta belle, enfin sa trahison,
Vont instruire ton ame, à la douleur ouverte,
Du prix de cette paix dont tu bénis la perte;
Viens, connois aujourd'hui le dieu qui t'a domté;
Vois comme à cet autel l'art l'a représenté.
Lorsque j'étois amant, un druide sincere
De tout cet appareil m'expliqua le mystere.
Enfant, de la raison il méconnoît la voix;
Nu, la sage pudeur lui dicte en vain ses lois;
En mille égarements, aveugle, il nous entraîne;
Ses fleches, son flambeau, l'arment pour notre peine;
Et sur son dos enfin ce plumage mouvant
Nous dit que sa faveur se change au moindre vent.
Je verrois, dit Mirtil, ma bergere perfide!
Non, Lycas, je l'en crois plutot que ton druide.
Hier, sous ces rameaux nous passâmes le soir.
Assise au même endroit où tu viens de t'asseoir;
Elle me fit jurer d'être toujours fidele;
Et jura que ses feux ne mourroient qu'avec elle.
Regarde, j'en reçus, pour un gage certain,
Ce bracelet de soie, ouvrage de sa main.
Lycas le voit à peine, il pâlit, il soupire,
Et, l'œil au ciel, s'écrie: ah, perfide Thémire!
Qu'entends-je, dit Mirtil? ce seul mot prononcé

Commence les malheurs dont tu m'as menacé.
Quoi, Thémire perfide! O rigoureux supplice!
Quelque autre de son cœur auroit eu les prémices
Thémire, dit Lycas, en acceptant ma foi,
A reçu dès long-temps ce bracelet de moi.
Pour témoins d'une flamme éternelle et sincere,
Elle appela cent fois et l'amour et sa mere.
Mais pendant des serments, hélas trop tôt trahis!
Un loup vient enlever ma plus chere brebis.
Qu'elle confirma bien ce malheureux augure!
L'année, en finissant, vit son premier parjure.
Elle a cherché depuis, de berger en berger,
Moins le plaisir d'aimer que celui de changer.
Mais moi qui n'aime plus, vois quel caprice étrange;
Je crois être trahi chaque fois qu'elle change;
Ses parjures nouveaux me sont de nouveaux coups;
J'ai cessé d'être amant, et suis encor jaloux.

Tu me l'avois bien dit, je ne suis plus le même,
Dit Mirtil; désormais c'est en tremblant que j'aime.
Adieu. Pour la parer je vais cueillir des fleurs
Que j'appréhende bien d'arroser de mes pleurs.

X.

TIRCIS ET SILVANDRE.

IMITATION DE THÉOCRITE.

TIRCIS.

Le doux bruit qu'on entend dans ces sombres bocages,
Quand le Zéphir se joue à travers les feuillages,

N'approche point pour moi du son de ton hautbois.
Tu le disputerois au Dieu même des bois.

SILVANDRE.

Le murmure flatteur de ces claires fontaines,
Qui des tendres amants sait enchanter les peines,
N'approche point pour moi du charme de tes airs;
Tu le disputerois au Dieu même des vers.

TIRCIS.

Asseyons-nous, Silvandre, à l'ombre de ce hêtre.
La beauté de ce jour et de ce lieu champêtre
De ton hautbois oisif doit réveiller les sons.
Oiseaux, pour l'écouter, suspendez vos chansons.
Nymphes, Dieux des forêts, accourez pour l'entendre;
Que tout prête l'oreille aux accords de Silvandre.

SILVANDRE.

Il ne m'est pas permis de toucher le hautbois.
Voici l'heure que Pan repose dans ce bois.
Dès l'aurore occupé d'une chasse pénible,
Il passe ces moments dans un sommeil paisible.
Par mes sons importuns si j'allois le troubler,
Tu connois son courroux, il pourroit m'accabler.
Toi, tu n'as rien à craindre; il permet que l'on chante;
Suis-moi sur ces gazons, et que ta voix touchante
Daigne me révéler les douleurs de Daphnis:
A tes chansons, berger, je garde un digne prix.
C'est un vase qu'Eumolpe apporta de Corinthe:
L'ouvrier d'un côté grava ce labyrinthe,
Chef-d'œuvre de Dédale, et qu'un savant burin
Semble avoir à son gré transporté sur l'airain.
Ce monstre homme et taureau qu'un fol amour fit naître,
Qui du sang des humains brûloit de se repaître,
Sous le fer de Thésée y perd enfin le jour;
Le héros tient le fil qui trace son retour;
Tandis qu'un peu plus loin Ariane tremblante,
Craint que le sort cruel n'ait trompé son attente;

Les yeux au labyrinthe et les mains vers les cieux,
Au secours de Thésée elle appelle les Dieux.
L'autre moitié du vase offre une autre aventure;
De Daxe et de la Mer on y voit la peinture;
Sur le haut d'un rocher la fille de Minos
Suit des yeux un vaisseau qu'on voit fendre les flots.
Hélas! c'est le vaisseau du parjure Thésée;
Il méprise les pleurs d'Ariane abusée;
Pour prix de ses bienfaits il lui perce le cœur,
Trop ordinaire effet d'une sincere ardeur.
Ce don d'un de tes airs sera la récompense,
Sans rien diminuer de ma reconnoissance.
Mérite donc ce prix que je garde à ta voix;
Chante. Quand de la mort on a subi les lois,
Quand on est parvenu dans les sombres retraites,
Tous les chants sont finis; les ombres sont muettes.

TIRCIS.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Le malheureux Daphnis, près de perdre le jour,
Confioit aux échos ses mortelles atteintes;
Il faisoit retentir les forêts de ses plaintes;
Il détestoit l'Amour. Amour, inspire-moi
Ce que le désespoir lui dicta contre toi.
Les fureurs des amants à tes yeux ont des charmes;
Ils n'en prouvent que mieux le pouvoir de tes armes.
Tu t'applaudis du coup qui leur ravit le jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Non, tu n'es point, Amour, le fils d'une Déesse,
Dit-il; sur le Caucase une affreuse tigresse
T'enfanta dans sa rage; et pour comble d'horreur,
Tu suças à-la-fois son lait et sa fureur.
Quand tes feux pour Iris embraserent mon ame,
De quel espoir charmant animois-tu ma flamme?

Tu flattois ma tendresse; et les regards d'Iris,
Perfides comme toi, m'en promettoient le prix.
Vous me flattiez tous deux d'une fausse espérance;
Mes soins n'ont pu d'Iris vaincre l'indifférence.
Accablé de mes maux, j'en perds enfin le jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Aux plaintes de Daphnis les Nymphes s'attendrirent;
Dans le creux des rochers les échos en gémirent;
Comme aux accords d'Orphée on vit du fond des bois
Les lions attendris accourir à sa voix.
Près du triste berger les bergers accoururent;
Avec eux les Silvains, les Faunes y parurent.
Pan même y vint aussi. Berger trop malheureux,
Dit-il, pourquoi nourrir de si funestes feux?
Tu brûles pour Iris qui méprise ta flamme,
Tandis que cent beautés voudroient toucher ton ame;
Imite-moi, Berger; rends mépris pour mépris.
Je brûlois pour Diane aussi fiere qu'Iris;
Mais j'éteignis bientôt une flamme trop vaine.
Daphnis d'un long soupir exprime alors sa peine;
Ses yeux appesantis se déroboient au jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Tu vins aussi, Vénus; mais déesse cruelle,
Tu vins pour insulter à sa douleur mortelle.
Oui, berger, lui dis-tu, voilà le digne prix
Que l'Amour offensé gardoit à tes mépris.
Tu le croyois sans force; et tu traitois de fable
Son flambeau, son carquois, et son arc redoutable.
Connois enfin ton crime; il t'en coûte le jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Oui, je connois, dit-il, votre pouvoir funeste ;
Mais plus je le connois, et plus je le déteste.
J'expire sous vos coups ; mais jusqu'aux sombres bords
J'emporte contre vous ma rage et mes transports.
Que dis-je? reprit-il. Ah! vous êtes encore,
Dieux qui m'ôtez le jour, les seuls dieux que j'implore.
Amour, Vénus, mon cœur vous pardonne son sort,
Si vous faites qu'Iris plaigne du moins ma mort.
O ciel! que le trépas auroit pour moi de charmes!
Si je croyois qu'il dût lui coûter quelques larmes ;
Qu'Iris pût souhaiter de me rendre le jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.



Viens, me dit-il, témoin de mon ardeur sincere,
Je remets en tes mains cette flûte si chere ;
De ma longue amitié ce doit être le prix :
Mais ne t'en sers, berger, que pour chanter Iris ;
Que pour lui rappeler ma tendresse fidelle ;
Et que Daphnis enfin est mort d'amour pour elle.
En achevant ces mots, Daphnis perdit le jour.

Muses, pour le chanter, joignez-vous à l'Amour.

SILVANDRE.

Dieux, quelle perte! hélas! que sa plainte me touche!
Jamais rien de si doux n'est sorti de ta bouche.
Prends ce vase, berger ; que n'est-ce un vase d'or!
Au-dessous de tes chants je le croirois encor.

FIN DES ÉGLOGUES.

FABLES.

PROLOGUE GÉNÉRAL.[1]

ALTE-LÀ, lecteur, et qui vive?
Es-tu le partisan ou l'envieux du beau?
Et si par hasard il m'arrive
De t'offrir quelque trait sensé, vif et nouveau,
N'es-tu point résolu d'avance
A le trouver mauvais, et sans autre pourquoi?
S'il est ainsi, je te dispense
D'aller plus loin : je n'écris pas pour toi.
Va-t'en porter ta censure hautaine
Sur Corneille, Boileau, Racine ou La Fontaine :
Voilà des écrivains dignes de t'exercer.
Pour moi, je n'en vaux pas la peine.
Ce seroit pauvre gain que de me rabaisser.
Je veux un lecteur équitable,
Qui pour tout mépriser n'aille pas se saisir
De quelque endroit en effet méprisable;
Qui me blâme à regret, lorsque je suis blâmable;
Et lorsque je suis bon, le sente avec plaisir.
Vive ce lecteur sociable !
Mais quant à ces lecteurs malins,

(1) *Note de l'éditeur.* Dans l'édition de 1754, ce prologue est celui de la fable du *Moqueur,* que j'ai supprimée.

Qui des talents d'autrui font leur propre supplice,
Puissent naître pour eux des ouvrages divins,
Dont le mérite les punisse!
Ils n'auroient avec moi que de petits chagrins.

FABLE I.

LES AMIS TROP D'ACCORD.

Il étoit quatre amis qu'assortit la Fortune ;
Gens de goût et d'esprit divers.
L'un étoit pour la blonde, et l'autre pour la brune ;
Un autre aimoit la prose, et celui-là les vers.
L'un prenoit-il l'endroit; l'autre prenoit l'envers.
Comme toujours quelque dispute
Assaisonnoit leur entretien,
Un jour on s'échauffa si bien,
Que l'entretien devint presque une lutte.
Les poumons l'emportoient; Raison n'y faisoit rien.
Messieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il seroit doux d'avoir même goût, mêmes yeux!
Si nous sentions, si nous pensions de même,
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du problême,
Et l'on se proposa d'aller prier les Dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au temple d'Apollon
Présenter leur humble requête;
Et le Dieu sur-le-champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête:

C'est-à-dire qu'il leur donna
Sentiments tout pareils et pareilles pensées;
L'un comme l'autre raisonna.
Bon, dirent-ils, voilà les disputes chassées.
Oui, mais aussi voilà tout charme évanoui:
Plus d'entretien qui les amuse.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous oui.
C'est désormais entre eux le seul mot dont on use.
L'ennui vint: l'amitié s'en sentit altérer.
Pour être trop d'accord nos gens se désunissent.
Ils chercherent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contredissent.

C'est un grand agrément que la diversité.
Nous sommes bien comme nous sommes.
Donnez le même esprit aux hommes,
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

II.

L'ANE.

Sous quelle étoile suis-je né?
Disoit certain baudet couché dans une étable;
Que de bon cœur je donne au diable
Le maître ingrat que le ciel m'a donné!
Combien lui rends-je de services!
Et combien m'en faut-il essuyer d'injustices!
Debout long-temps avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,

Courir de porte en porte, et puis à mon retour
Rapporter le fumier qui rend son champ fertile ;
Aller chercher au bois ma charge de fagot ;
Toujours sur pied, toujours le trot.
Vient-il un dimanche, une fête ;
Je le porte à la foire, en croupe sa Margot,
Et puis en deux paniers Jaqueline et Pierrot.
Son maudit singe encor se campe sur ma tête.
Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon,
Soudain marche Martin bâton.
Tandis que son Bertrand, son baladin de singe,
Franc fainéant, maître étourdi,
Sautant, montrant le cul, gâtant habits et linge,
Vit sans soins, mange à table, est sur tout applaudi.
Peste du mauvais maître, et que Dieu le confonde !
Ami, lui dit un bœuf de cervelle profonde,
Le maître à qui le sort a voulu t'asservir
N'est pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas monde
Il vaut mieux plaire que servir.

III.

APOLLON, MERCURE, ET LE BERGER.

L'HOMME est ingrat; c'est son grand vice.
Comme une grace il sollicite un bien;
L'a-t-il reçu; ce n'est plus que justice;
On a bien fait; il n'en doit rien.
Place-t-on un nouveau ministre;
Il faut pour ses flatteurs agrandir son palais.
Des graces, des trésors n'a-t-il plus le registre;

Une solitude sinistre
Fait deserter jusques à ses valets,
La foule se presse où l'on donne ;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus personne
Je plaindrois un vendeur d'encens
Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoissants.
. . . .

L'obligeant Apollon et le malin Mercure
Firent un jour une gageure.
On m'adore pour ma bonté,
Disoit l'un : moi pour ma malice,
Disoit l'autre ; et je suis le plus accrédité.
Faisons un peu l'essai de notre autorité.
Qui de nous obtiendra le premier sacrifice
Aura le pas sur l'autre. On conclut le traité,
Apollon voit alors un berger dans la plaine,
Qui du son de sa flûte éveilloit les échos.
Il lui fait sous ses pas rencontrer une aubaine ;
C'est une pierre où sont écrits ces mots :
« Ici gît un trésor qu'Apollon te décele. »
Est-il possible ! ô cieux ! s'écria le Berger.
Il renverse la pierre et la trouve fidele.
Riche trésor. L'envisager,
Le tirer, le compter ce ne fut qu'une affaire.
Il songe en le comptant à ce qu'il en peut faire.
Il achetera tout ; terres, forêts, châteaux ;
Rien de trop cher avec si grosse somme.
Adieu donc, mes pauvres troupeaux ;
Le bon Guillot n'est plus votre homme.
Tandis qu'ainsi le pâtre, ivre de son trésor,
Laisse égarer ses yeux et sa pensée,
Le Dieu malin enleve l'or.
Il ne faut à ce Dieu qu'un instant, moins encor ;
Toute la somme est éclipsée.
L'œil de Guillot revient, Plus d'argent. Justes Dieux !

Etoit-ce un songe? Non. Je veille; j'ai des yeux;
Voilà le trou; voilà la pierre renversée.
Il y voit en effet ces autres mots écrits:
« Apollon te le donne, et Mercure l'a pris. »
Ciel! Mercure l'a pris! ô disgrace mortelle!
Voilà bon Guillot à genoux.
Prenez pitié de moi; Mercure, calmez-vous,
Je vais vous immoler ma brebis la plus belle.
Il le dit; il le fait; et les larmes aux yeux,
Allume le bûcher, y met la pauvre bête.
Mercure en rit du haut des cieux,
Et sans songer à signer sa requête,
S'écria, j'ai gagné.

Qu'il nous connoissoit bien!
Intérêt obtient tout; reconnoissance rien.

IV.

APOLLON ET MINERVE,

MÉDÉCINS.

Apollon (1) et Minerve (2) étoient bannis des cieux.
Pour quel sujet? Cela n'importe;
Passons-nous-en; le souverain des Dieux,
Quand tel est son plaisir, met les gens à la porte:
On obéit, faute de mieux.
Que faire, dirent-ils sevrés de l'ambroisie (3)?

(1) Apollon, Dieu de la médecine.
(2) Déesse de la sagesse.
(3) Nourriture des Dieux.

Il faut chez les mortels aller gagner sa vie.
Moi, dit le Dieu, je sais un bon métier.
J'ai bien aussi le mien, répondit la Déesse.
Ils firent choix d'une ville de Grece,
Et s'établirent là, chacun en son quartier.
Apollon se fit empirique;
Guérissoit tous les maux du corps;
Des organes usés rajustoit les ressorts;
Pour chaque maladie avoit un spécifique.
Quant à Minerve, elle exerçoit
Une plus haute médecine;
C'étoit l'ame qu'elle pansoit;
Elle extirpoit le mal jusques à la racine.
L'homme est ami du style charlatan:
Bien le savoit la prudente déesse.
Elle l'affecta donc, et comme orviétan,
Elle débitoit la sagesse.
Son affiche portoit en caracteres d'or
Qu'à son art souverain rien n'étoit incurable.
Que l'on m'amene un scélérat, un diable,
Quelque chose de pis encor;
Je vous le rends blanc comme neige;
Je vous le guéris net d'un seul trait d'élixir:
Au sortir de chez moi les vertus en cortége
Marcheront sur ses pas; il n'aura qu'à choisir.
Je vous redresse un esprit gauche;
Je vous nettoye un cœur gangrené de débauche;
Fievre d'ambition, au feu toujours nouveau,
Avec redoublement et transport au cerveau,
Mensonge continu, malice invétérée,
Avarice désespérée,
Tous les vices en un monceau,
Je m'en joue, et cent fois j'ai fait semblables cures.
Et n'allez pas penser que ce soient impostures:
Usez de mon remede, et je n'en veux le prix
Que de ceux que j'aurai guéris.

Apollon faisoit mieux, on le payoit d'avance;
Avant la guérison il vendoit l'espérance.
Cependant tout couroit chez le Dieu médecin;
Surchargé de pratique, il prenoit davantage;
La foule en augmentoit; on eût tout mis en gage
Plutôt que de manquer le remede divin.
Il fut riche bientôt comme un homme d'affaire,
Et Minerve n'étrenna pas.

Les maux du corps font tout notre embarras:
Ceux de l'ame n'importent guere.

V.

L'AVARE ET MINOS.

Auprès d'un immense trésor
Certain avare expira de misere;
Et dans sa demeure derniere,
N'emporta qu'un denier (1), qu'on lui plaignit encor.
Car telle est la gent héritiere;
Vous lui laissez des monceaux d'or;
Elle plaint au défunt le bûcher ou la biere.
Notre ombre arrive au Styx (2) dans le temps que Caron (3)
Recevoit son droit de passage,
Et repoussoit de l'aviron

(1) Les anciens mettoient un denier dans la bouche des morts pour payer leur passage aux Enfers.
(2) Fleuve des Enfers.
(3) Nautonnier des Enfers.

Quiconque n'avoit pas pour payer son voyage.
Mais l'avare, amoureux de son pauvre denier
Ne peut s'en dessaisir. Il fraude le péage;
A la barbe du Nautonnier,
Dans le milieu du Styx il se jette à la nage,
Fend le fleuve. On a beau crier;
L'Ombre, à force de bras, atteint l'autre rivage.
Cerbere (1), à son aspect, aboya triplement.
Bientôt, à l'affreux hurlement,
Des noires Sœurs (2) vient la cruelle bande,
Qui se saisit dans le moment
De cette ombre de contrebande.
On la mene à Minos (3); le cas étoit nouveau:
On veut par un exemple assurer le bureau.
Vous eussiez vu Minos rouler dans sa cervelle
Le crime et la punition.
L'Ombre avare mérite-t-elle
Le tourment de Tantale (4), ou celui d'Ixion (5)?
L'enverra-t-il relayer Promethée (6),
Ou bien aider Sisyphe (7) à rouler son fardeau?
Vaut-il mieux l'obliger à remplir ce tonneau
Où des brus (8) d'Egyptus la troupe détestée

---

(1) Chien à trois têtes qui gardoit les Enfers.

(2) Les trois Furies.

(3) Fils de Jupiter, qui, après sa mort, fut le juge des ombres.

(4) Il étoit au milieu d'un fleuve, et dévoré d'une soif ardente, sans pouvoir toucher aux eaux qui l'environnoient.

(5) Il étoit condamné à être éternellement tourné sur une roue, environné de serpents.

(6) Il étoit déchiré par un vautour.

(7 Il rouloit un rocher au haut d'une montagne qu'il n'y pouvoit arrêter; il falloit toujours recommencer son travail.

(8) Les Danaïdes, qui, pour avoir tué leurs maris la

Perd toujours sa peine et son eau?
Non, dit Minos. Il faut le punir davantage.
Les tourments d'ici ne sont rien.
Qu'il s'en retourne au monde : ouvrons-lui le passage.
Je le condamne à voir l'usage
Que l'on va faire de son bien.

VI.

LE BERGER ET LES ÉCHOS.

On nous croiroit gens à réflexions :
Mais nous disons beaucoup, et nous ne pensons gueres :
Bien rarement de nos décisions
Sommes-nous les propriétaires.
Nous répétons de bouche ou par écrit
Ce que d'autres ont dit et souvent après d'autres.
Pure mémoire érigée en esprit;
Jugements étrangers que nous donnons pour nôtres.
Un seul homme a jugé : bientôt mille jaseurs
Adoptent son avis comme loi souveraine;
Et ce torrent de rediseurs
Grossit si fort qu'il nous entraîne.
C'est trop s'abandonner à la pluralité,
Race imbécille que nous sommes!
Ce n'est pas là que gît la vraie autorité.
Pour garants de la vérité,
Comptons les raisons, non les hommes.

---

premiere nuit de leurs noces, étoient condamnées à remplir un tonneau percé.

Nommé par son hameau pour décider d'un prix,
Tityre, en un vallon bordé de mainte roche,
Rêvoit seul, méditoit un arrêt sans reproche.
Ciel, daigne m'instruire, et me dis
Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atis,
S'écrioit-il. L'écho, de proche en proche,
Cent fois répete, Atis, Atis chante le mieux!
Dit le Berger surpris. Les échos de redire,
Le mieux, le mieux, le mieux. C'est assez, dit Tityre;
Ce suffrage est victorieux.
Il retourne au hameau. Ça, dit-il, je puis rendre
Entre nos deux rivaux un jugement certain.
Atis chante mieux que Silvandre;
Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain.

Nous décidons ainsi, crédules que nous sommes;
Que d'échos comptés pour des hommes!

VII.

LE BOEUF ET LE CIRON.

Qu'est-ce que l'Homme? Aristote (1) répond:
C'est un animal raisonnable.
Je n'en crois rien; s'il faut le définir à fond,
C'est un animal sot, superbe et misérable
Chacun de nous sourit à son néant,
S'exagere sa propre idée:

(1) Grand philosophe grec, qui fut précepteur d'Alexandre.

Tel s'imagine être un géant
Qui n'a pas plus d'une coudée.

. . . .

Messire Bœuf, las de vivre en Province,
Partoit d'Auvergne pour Paris.
Sur l'animal épais, l'animal le plus mince
Cadet Ciron voulut voir le pays.
Il prend place sur une corne;
Mais à peine s'est-il logé,
Qu'il plaint le pauvre Bœuf, et juge à son air morne,
Qu'il se sent déja surchargé.
N'importe, il faut suivre sa course;
Eh! comment sans cette ressource,
Pouvoit-il voyager et contenter son goût?
Le Bœuf lui tiendroit lieu de tout;
D'hôtellerie ainsi que de voiture,
De lit, ainsi que de pâture :
A fatiguer le Bœuf le besoin le résout.
Ils partent donc. Déja de plaine en plaine
Ils ont franchi bien du chemin.
Lorsque le Bœuf s'arrête et prend haleine:
Il est grevé; mon Dieu! que je lui fais de peine!
Dit le voyageur clandestin.
Si, tourmenté de la saison brûlante,
De ses mugissements l'animal frappe l'air,
Par vanité compatissante
Notre atôme se fait léger.
Même, de peur d'amaigrir sa monture,
Vous l'eussiez vu sobre dans ses repas.
Faisons, se disoit-il, faisons chere qui dure;
Je l'affoiblirois trop; il n'arriveroit pas.
On arrive pourtant jusqu'à la capitale.
Cadet Ciron, sain et sauf arrivé,
Demande excuse au Bœuf qu'il croit avoir crevé.
« Qui me parle là-haut, dit d'une voix brutale

Messire Bœuf? — C'est moi. — Qui? — Me voilà.
— Eh! l'ami, qui te savoit là? »

Je laisserois la fable toute nue
Qu'ici plus d'un Ciron se reconnoîtroit bien!
Tel qui se grossit à sa vue,
Se croit quelque chose, et n'est rien.

VIII.

LA BREBIS ET LE BUISSON.

Une Brebis choisit, pour éviter l'orage,
Un buisson épineux qui lui tendoit les bras.
La Brebis ne se mouilla pas;
Mais sa laine y resta. La trouvez-vous bien sage?

Plaideur, commente ici mon sens.
Tu cours aux tribunaux pour rien, pour peu de chose.
Du temps, des frais, des soins; puis tu gagnes ta cause.
Le gain valoit-il les dépens?

IX.

LE CASTOR ET LE BOEUF.

Nos seigneurs les Castors, tenant le Canada,
Se piquent d'être un peuple libre,
Tel que le fut aux bords du Tibre (1)
Ce peuple conquérant que Romulus fonda (2).
Un de ces messieurs amphibies,
Par certain Bœuf un jour fut traité de grossier.
Grossier! mon ami, tu t'oublies,
Dit le Castor : mais sans t'injurier,
Raisonne un peu. Sur quoi fondes-tu ton reproche?
Et quelle est à ton sens notre grossièreté?
C'est, dit le Bœuf, que vous fuyez l'approche
De l'homme, vrai docteur de la civilité.
Entre vous nuls traités; aucunes alliances :
C'est pourtant l'animal favori des sciences.
Les autres animaux, les plus sages s'entend,
Chez lui vont prendre leurs licences;
Il en sait plus que nous; partant,
Vivre avec lui, c'est se polir d'autant.
Il est vrai que de vous on conte des merveilles,
Et tous les jours à mes oreilles
On en dit tant que je n'y conçois rien.
Ils disent tous que vous bâtissez bien;
Que c'est plaisir de voir votre petit ménage,

(1) Fleuve qui passe à Rome.
(2) Les Romains.

Et vos maisons à triple étage.
Par vous, digue, chaussée, ont toutes leurs façons;
Vous portez terre et bois par-tout où bon vous semble;
Vous êtes, dit-on, tout ensemble,
Les civieres et les maçons.—
Mais que sert tout cela? malgré tant d'ouvertures,
On ne peut vous civiliser;
L'homme, qui vient à bout des têtes les plus dures,
Dit qu'il perd son latin à vous apprivoiser.
La voilà donc, notre rudesse?
Dit le Castor. C'étoit mon sens,
Reprit le Bœuf. Apprends que c'est sagesse,
Dit le républicain. Comment sans cette adresse
Pourrions-nous vivre indépendants?
Si nous faisions comme vous autres,
Et qu'avec l'homme un jour nous fussions familiers,
Il nous feroit servir en valets d'ateliers,
A bâtir ses toits, non les nôtres.
Eh! qui ne connoît pas vos jougs et vos colliers?
Nous prévoyons nos malheurs par les vôtres.

Ne point s'apprivoiser avec gens trop puissants,
N'est grossièreté; c'est bon sens.

X.

LE CHASSEUR ET LES ÉLÉPHANTS.

Parmi les animaux l'Eléphant est un sage.
Il sait philosopher, penser profondément.
En doute-t-on? Voici le témoignage
De son profond raisonnement.

Jadis certain marchand d'ivoire,
Pour amasser de ces os précieux,
S'en alloit avant la nuit noire
Se mettre à l'affût dans les lieux
Où les Eléphants venoient boire.
Là, d'un arbre élevé notre chasseur lançoit
Sans relâche fleche sur fleche :
Quelqu'une entre autres faisoit breche,
Et quelque Eléphant trépassoit.
Quand le jour éloignoit la troupe éléphantine,
L'homme héritoit des dents du mort.
C'est sur ce gain que rouloit sa cuisine;
Et chaque soir il tentoit même sort.
Une fois donc qu'il attendoit sa proie,
Grand nombre d'Eléphants de loin se firent voir.
Cet objet fut d'abord sa joie;
Bientôt ce fut son désespoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple colosse accourut à l'archer,
Environne son arbre, où, saisi d'épouvante,
Il maudit mille fois ce qu'il venoit chercher.
Le chef des Eléphants, d'un seul coup de sa trompe,
Met l'arbre et le Chasseur à bas;
Prend l'homme sur son dos, le mene en grande pompe
Sur une ample colline où l'ivoire est à tas.
Tiens, lui dit-il, c'est notre cimetiere;
Voilà des dents pour toi, pour tes voisins :
Romps ta machine meurtriere,
Et va remplir tes magasins.
Tu ne cherchois qu'à nous détruire;
Au lieu de te détruire aussi,
Nous t'ôtons seulement l'intérêt de nous nuire.

Le sage doit tâcher de se venger ainsi.

XI.

LE CHAT ET LA CHAUVESOURIS.

Tout vrai ne nous plaît pas. Un vrai fade et commun
Est chose inutile à rebattre.
Que sert par un conte importun
De me prouver que deux et deux font quatre?
Nous devons tous mourir. Je le savois sans vous;
Vous n'apprenez rien à personne.
Je veux un vrai plus fin, reconnoissable à tous,
Et qui cependant nous étonne :
De ce vrai dont tous les esprits
Ont en eux-mêmes la semence :
Qu'on ne cultive point, et que l'on est surpris
De trouver vrai quand on y pense.
. . . .

Un Chat le plus gourmand qui fût,
N'ayant d'autre ami que son ventre,
Fondit sur un Serin, et sans respect du chantre,
L'étrangla net, et s'en reput.
Le Serin et le Chat vivoient sous même maître.
A peine aperçoit-on le meurtre de l'oiseau,
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut être son bourreau.
L'assassin l'entendit, et trembla pour sa peau.
Les vœux sont enfants de la crainte;
Il en fit un. S'il sort de ce danger,
De la faim la plus rude éprouvât-t-il l'atteinte,

Il renonce aux oiseaux, n'en veut jamais manger,
En atteste les Dieux en leur demandant grace;
Et, comme si c'étoit l'effet de son serment,
Le maître oublia sa menace,
Et se calma dans le moment.
Le Rominagrobis, échappé de l'orage,
Trouva deux jours après une Chauve-Souris.
Qu'en fera-t-il? son vœu l'avertit d'être sage;
Son appétit glouton n'est pas du même avis.
Grand combat! embarras étrange!
Le chat décide enfin. Tu passeras, ma foi,
Dit-il; en tant qu'oiseau, je ne veux rien de toi;
Mais comme soûris, je te mange.
Le ciel peut-il s'en fâcher? non,
Se répondoit le bon apôtre.

Son casuiste, c'est le nôtre;
L'intérêt, qui d'un mot se fait une raison.
Ce qu'on se défend sous un nom,
On se le permet sous un autre.

XII.

LE CONQUÉRANT ET LA PAUVRE FEMME.

Rois, vous aimez la gloire, elle est faite pour vous.
Il ne s'agit que de la bien connoître,
Soyez ce que vous devez être;
Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus doux.
Mais que devez-vous être? et qu'est-ce qu'un monarque?
C'est plutôt un pasteur qu'un maître du troupeau;

C'est le nocher qui gouverne la barque,
Non le possesseur du vaisseau.
Votre empire s'étend du couchant à l'aurore;
Cent peuples suivent votre loi :
Vous n'êtes que puissant encore;
Gouvernez bien; vous voilà roi.
Le fameux vainqueur de l'Asie (1)
N'étoit pas roi : c'étoit un voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
Voulut voir en courant l'univers alarmé.
De bonne heure Aristote (2) auroit dû le convaincre
Qu'au bien de ses états un roi doit se donner.
Il perdit tout son temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.
. . . .

Certain Sophi (3), tenant Bellone (4) à son service,
Conquérant de profession,
Bon homme pourtant et sans vice,
(Exceptez-en l'ambition,
Si c'en est un), qu'on le demande
A messieurs les héros; ils n'en conviendront point;
C'est la marque d'une ame grande.
Point de bruit avec eux; et passons-leur ce point.
Le monarque persan de conquête en conquête
Voyoit tous ses voisins domtés;
Vingt couronnes ceignoient sa tête,
Et sous ses lois couloient cent fleuves bien comptés.
Il usoit bien de ses victoires,
Et vouloit que par-tout la justice fleurît,

---

(1) Alexandre.
(2) Précepteur d'Alexandre.
(3) C'est le nom des empereurs de Perse.
(4) Déesse de la guerre.

Il écoutoit les gens, il lisoit leurs mémoires;
L'innocent triomphoit, l'injuste étoit proscrit.
Sur cette bonne renommée,
Des bornes de son vaste état,
Une vieille femme opprimée
Vint apporter sa plainte aux pieds du potentat.
Sire, par le droit de la guerre,
Ma fille et moi nous sommes vos vassaux :
On l'a déshonorée, on a pillé ma terre;
Sous un bon roi doit-on souffrir ces maux ?
C'est vous, sire, que je réclame.
Que je vous plains, ma pauvre femme!
Dit le prince : je veille à maintenir les lois;
Mais de si loin que puis-je faire?
Puis-je songer à tout ? l'astre qui nous éclaire,
Eclaire-t-il tout le monde à la fois?
Il n'est pas étonnant que si loin de mon trône
Mes bons ordres soient mal suivis.
Eh! pourquoi donc, seigneur, répondit la matrone,
Ne pouvant nous régir, nous avez-vous conquis?

XIII.

L'ENFANT ET LES NOISETTES.

Un jeune enfant, je le tiens d'Epictete (1),
Moitié gourmand et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot

(1) Philosophe stoïcien qui a vécu sous Néron, et qui a laissé de grandes leçons de morale.

Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir;
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sait que pleurer; en plainte il se consomme;
Il vouloit tout avoir, et ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme):
N'en prends que la moitié, mon enfant; tu l'auras.

XIV.

LE FROMAGE.

Deux chats avoient pris un fromage;
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise et peu de conscience;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience
Dame Justice entre eux vuide le démêlé.
Un singe maître-clerc du bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit
Quand il mettoit par fois sa robe et son bonnet,
Parut à nos deux chats tout un aréopage (1).
Pardevant dom Bertrand le fromage est porté.
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité;

(1) Sénat d'Athenes.

En charge les bassins; puis cherchant l'équilibre,
Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte; et vive l'équité.
Ça; celle-ci déja me paroît trop pesante.
Il en mange un morceau. L'autre pese à son tour;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légere pente.
Bon! nous voilà contents, donnez, disent les chats.
Si vous êtes contents, Justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand; race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas?
Et ce disant, monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédent,
Par équité toujours donne son coup de dent,
De scrupule en scrupule avançoit le fromage.
Nos plaideurs enfin, las des frais,
Veulent le reste sans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand; soyez hors de procès;
Mais le reste, messieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix; et rendez grace aux Dieux.

Le bailli n'eût pas jugé mieux.

XV.

LES GRENOUILLES ET LES ENFANTS.

Y pensez-vous, messieurs les princes?
Vous vous piquez de nobles sentiments.
Vous voulez batailler, conquérir des provinces:

Ce sont là vos amusements.
Mais savez-vous bien que nous sommes
Les victimes de ces beaux jeux ?
Bon, il n'en coûte que des hommes,
Dites-vous. N'est-ce rien? Vous comptez bien les sommes ;
Mais, pour les jours des malheureux,
C'est zéro : belle arithmétique
Qu'introduit votre politique!

Des Grenouilles vivoient en paix,
Barbotant, coassant au gré de leur envie.
Une troupe d'Enfants sur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Ça, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous
Un jeu plaisant, une innocente guerre.
Qui lancera plus loin sa pierre
Sera notre roi. Tôpe: Ils y consentent tous.
Pierres volent soudain. Chacun veut la victoire.
L'enfant n'est-il pas homme? Il aime aussi la gloire.
Bientôt tout le marais est couvert de cailloux ;
Et Grenouilles pour fuir n'ont pas assez de trous.
L'une a dans le moment l'épaule fracassée ;
L'autre se plaint d'une côte enfoncée ;
Celle-ci, comme eût dit le chantre d'Ilion (1),
Reçoit une contusion
Dans l'endroit où le col se joint à la poitrine ;
Celle-là meurt d'un grand coup sur l'échine.
Enfin la plus brave de là
Leve la tête, et dit : Messieurs, holà ;
De grace, allez plus loin contenter votre envie ;
Choisissez-vous un maître à quelque jeu plus doux.

---

(1) Homere, qui a écrit la guerre de Troie, et qui fait souvent des descriptions anatomiques des blessures.

Ceci n'est pas un jeu pour nous;
Vos plaisirs nous coûtent la vie!

Rois, serons-nous toujours des grenouilles pour vous?

XVI.

LES GRILLONS.

Deux Grillons, bourgeois d'une ville,
Avoient élu pour domicile
D'un magistrat le spacieux palais.
Hôtes du même lieu, sans pourtant se connoître,
L'un logeoit en seigneur au cabinet du maître;
L'autre dans l'antichambre habitoit en laquais.
Un jour Jasmin Grillon sort de sa cheminée,
Trotte de chambre en chambre, et faisant sa tournée,
Arrive au cabinet, entend l'autre Grillon.
Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
Votre serviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon;
Traitez-moi comme ami; je suis de la maison.
Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie
Monseigneur reçoit les placets;
Qu'il est sage, et qu'il m'édifie!
Désintéressement, équité, modestie,
Il a tout: C'est plaisir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel juge est bien sûr du succès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'est pas là mon maître,
Dit messire Grillon. Je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas pour ce qu'il veut paroître;
Ici je le vois tel que le sort l'a fait naître.

Pour les riches, des mains ; pour les belles, des yeux;
Pour les puissants, égards et tours officieux;
Voilà tout le code du traître.
N'en sois donc plus la dupe; et laisse le commun
S'abuser à la mascarade.
Ne confondons rien, camarade.
Distinguons deux hommes en un :
L'homme secret, et l'homme de parade.

XVII.

L'HOMME INSTRUIT DE SON DESTIN.

Un homme avoit un jour obtenu du Destin,
Que de son avenir il lui fît confidence.
Au livre de la Providence,
Il lut donc tout son sort, ses progrès et sa fin.
Parmi de menus faits, de grandes aventures
Se déployerent à ses yeux.
Il devoit être roi, puissant et glorieux,
Et puis captif, et puis mourir dans les tortures.
Ces révolutions sont le plaisir des Dieux.
De tous ces objets quelle idée
Occupe désormais mon pauvre curieux?
Sa mort le suit par-tout; son ame intimidée
La souffre à toute heure, en tous lieux.
Ce roi futur, que la frayeur consume,
Se voit dans son affreux chagrin,
Esclave comme Montezume (1),

(1) Empereur du Mexique, fait prisonnier par Fernand Cortès, Espagnol, qui conquit son royaume.

Grillé comme Guatimosin (1).
Ah! par pitié, grands Dieux, ôtez-moi cette image!
S'écria-t-il. Ses vœux sont exaucés.
Il ne voit plus la mort ni l'esclavage;
Dans son esprit ce sont traits effacés.
Le voilà donc qui voit en perspective
Ce sceptre absolu qui l'attend :
En est-il mieux? le croyez-vous content?
L'impatience la plus vive
Lui fait un siecle d'un instant.
Quelque faveur que le ciel lui déploie,
Tout est insipide pour lui :
Où les autres mourroient de joie,
Ce roi futur seche d'ennui.
Ciel! cria-t-il encor, retranchez les années
Qui me séparent de mon bien!
Hâtez mes grandes destinées :
Hors de là je ne goûte rien.
Çà, dit le Sort, malgré ton imprudence,
Je ferai mieux que tu ne veux.
C'en est fait, tu vas être heureux;
Je te rends à ton ignorance.

Bon lot! bien à propos tout homme en fut pourvu.
Sans cela notre impatience
Feroit un mal d'un bien prévu.
Et le mal nous tueroit d'avance.

---

(1) Successeur de Montezume, qu'on mit sur un brasier pour lui faire avouer où étoit son or.

XVIII.

L'HOMME ET LA SYRENE.

Ne vous y trompez pas, toute chose a deux faces;
Moitié défauts et moitié graces.
Que cet objet est beau! Vous en êtes tenté.
Qu'il sera laid, s'il devient vôtre!
Ce qu'on souhaite est vu du bon côté;
Ce qu'on possede est vu de l'autre.

D'une Syrene un homme étoit amoureux fou.
Il venoit sans cesse au rivage
Offrir à sa Vénus (1) le plus ardent hommage;
Se tenoit là, soupiroit tout son soûl.
La nuit l'en arrachoit à peine,
Les soucis avoient pris la place du sommeil,
Et la nuit se passoit à presser le soleil
De revenir lui montrer sa Syrene.
Quels yeux! quels traits! et quel corps fait au tour!
S'écrioit-il: quelle voix ravissante!
Le ciel n'enferme pas de beauté si touchante.
Il languit, seche, meurt d'amour.
Neptune (2) en eut pitié. Çà, lui dit-il un jour,
La Syrene est à toi; je l'accorde à ta flamme.
L'hymen se fait; il est au comble de ses vœux;
Mais dès le lendemain le pauvre malheureux

---

(1) Vénus est la déesse de la beauté.
(2) Dieu de la mer.

Trouve un monstre au lieu d'une femme.
Pauvre homme! autant l'avoient travaillé ses transports,
Autant le dégoût le travaille.
Le desirant ne vit que la tête et le corps;
Le jouissant ne vit que la queue et l'écaille.

XIX.

LES DEUX LÉZARDS.

Au coin d'un bois, le long d'une muraille,
Deux Lézards, bons amis, conversoient au soleil.
Que notre état est mince! en est-il un pareil?
Dit l'un. Nous respirons ici vaille que vaille;
Et puis c'est tout; à peine le sait-on.
Nul rang, nulle distinction.
Que maudit soit le sort de m'avoir fait reptile!
Encor, si comme on dit que l'on en trouve ailleurs,
Il m'eût fait gros Lézard, et nommé Crocodile (1),
J'aurois ma bonne part d'honneurs:
Je ferois revenir la mode
Du temps où sur le Nil l'homme prenoit sa loi;
Encensé comme une Pagode (2)
Je tiendrois bien mon quant à moi.
Bon, dit l'ami sensé; quel regret est le vôtre?

(1) Le crocodile est de la forme du lézard; il étoit adoré autrefois par les Egyptiens.
(2) Idole adoré dans les Indes.

Comptez-vous donc pour rien de vivre sans souci?
L'air, la campagne, l'eau, le soleil, tout est nôtre:
Jouissons-en, rien ne nous trouble ici.
Mais l'homme nous méprise. En voilà bien d'une autre;
Ne saurions-nous le mépriser aussi?
Que vous avez l'ame petite!
Dit le reptile ambitieux.
Non, mon obscurité m'irrite,
Et je voudrois attirer tous les yeux.
Ah! que j'envie au Cerf cette taille hautaine,
Et ce bois menaçant qui doit tout effrayer!
Je l'ai vu se mirer tantôt dans la fontaine,
Et cent fois de dépit j'ai pensé m'y noyer.
Il est interrompu par un grand bruit de chasse
Et bientôt le Cerf relancé
Tombe près d'eux, et pleurant sa disgrace,
Cede aux Chiens dont il est pressé.
Au bruit d'un cor perçant, tout court à la curée;
Ni meute, ni chasseur, ne songent au Lézard;
Mais la bête superbe à la meute est livrée;
Brifaut, Gerfaut, Miraut, chacun en prend sa part.
Après sa sanglante aventure,
Fait-il bon être Cerf, dit l'ami sage? Hélas!
Dit le fou détrompé; vive la vie obscure!
Petits, les grands périls ne nous regardent pas.

XX.

LES DEUX LIVRES.

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable.
L'élevoit-on sur une table?
Le marmot pensoit être grand.
Tout homme est cet enfant. Les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe et la splendeur,
C'est la table du nain; ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur.
Je demande à ce grand qui me regarde à peine,
Et dont l'accueil même est dédain,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine?
Est-ce sa race, ou son rang, ou son train?
Mais quoi? de tes aïeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, est-ce toi?
. . . .
Il est quelques puissants que de leurs dons célestes
Les Dieux prennent plaisir d'orner :
L'orgueil à ceux-là seuls pourroit se pardonner;
Mais ceux-là sont les seuls modestes.
C'est un double exemple à donner.

Côte à côte sur une planche,
Deux Livres ensemble habitoient.
L'un neuf, en maroquin et bien doré sur tranche;

L'autre en parchemin vieux que les vers grignotoient.
Le Livre neuf, tout fier de sa parure,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici;
Mon Dieu, qu'il put la moisissure!
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain?
Est-il œil qui ne s'en offense?
Eh! de grace, compere, un peu moins de dédain,
Lui dit le Livre vieux; chacun a son mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connoissiez à fond... Je vous en quitte,
Dit le Livre seigneur. Un moment d'entretien,
Reprend son camarade. Eh! non; je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte...
Taisez-vous; vous me faites honte;
Holà, mons (1) du libraire, holà,
Pour votre honneur, retirez-moi de là.
Un marchand vient sur l'entrefaite,
Demande à voir des Livres; il en voit:
A l'aspect du bouquin, il l'admire et l'achete;
C'étoit un auteur rare, un oracle du droit.
Au seul titre de l'autre, ô la mauvaise emplette!
Dit le marchand homme entendu.
Que faites-vous de ce poëte
Extravagant ensemble et morfondu?
C'est bien du marroquin perdu.

Reconnoissez-les bien; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces vers il s'agit?

---

(1) Maniere vaine et cavaliere de prononcer le nom de monsieur en l'abrégeant.

Du sage mal vêtu le grand seigneur rougit;
Et cependant l'un est un homme;
L'autre n'est souvent qu'un habit.

XXI.

LA MAGICIENNE.

La Nuit avoit au monde amené le Repos.
Le Silence régnoit sur toute la nature;
Et l'obligeant Morphée (1) à chaque créature
Faisoit litiere de pavots.
Une Sorciere de Carie,
Une vieille Médée (2), une autre Canidie (3),
Savante en l'art d'interroger le Sort,
Pour exercer sa science hardie,
Arrive dans un bois qui tremble à son abord:
Dans le centre d'un cercle elle établit la scene
De ses enchantements divers;
Sur l'autel en triangle allume la verveine,
En prononçant les mots souverains des enfers.
Pour sacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle souffle la peste au plus prochain bercail;
Et fait sur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
Pluton, de ce grand art le vassal immortel,

(1) Dieu du sommeil et des songes.
(2) Grande magicienne, fameuse dans la Fable par ses crimes.
(3) Autre magicienne dont parle Horace.

Députe à la Sorciere une légion d'Ombres,
Qui viennent des royaumes sombres
Comparoître au magique autel.
Ce n'est pas tout. Il faut que du ciel arrachée
La Lune descende en ce bois.
De son char, par un mot, la voilà détachée.
Des pauvres Cariens (1) les tambours et les voix
La rappellent en vain : La Lune est empêchée.
A quoi? vous allez voir. Dès que tout s'est rendu
Aux lois de la Magicienne,
Tirez-moi de souci, leur dit la Carienne;
Où puis-je retrouver un chien que j'ai perdu?
Quoi! falloit-il troubler l'ordre de la nature,
Lui dit Hécate (2), pour ton chien?
Eh! que m'importe son allure,
Dit la vieille, pourvu que je n'y perde rien?

Que de gens ne seroient, avec même puissance,
Ni plus justes ni plus sensés!
Pour un rien ils mettroient tout le monde en souffrance :
Ils se contentent; c'est assez.
Est-ce hyperbole? non : et ma fable s'appuie
D'un fait connu de l'univers.
Parcequ'Alexandre s'ennuie,
Il va mettre le monde aux fers.

---

(1) Quand la lune étoit éclipsée, les Cariens la croyoient tourmentée par quelque magicien, et tâchoient de la délivrer par leurs cris et par le bruit des tambours.

(2) Hécate, triple divinité; elle étoit Proserpine aux enfers, Diane sur la terre, et la Lune dans le ciel.

XXII.

LE MÉDECIN ASTROLOGUE.

Enfants de Galien (1), pardonnez l'apologue.
Un Médecin, qui pis est, Astrologue,
De son valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoscope; et vit, selon son thême,
Qu'en même jour le valet et lui-même
Seroient de maladie emportés tous les deux.
Il calcule vingt fois, rouvre maint et maint livre;
Voit par-tout son arrêt. A peine il doit survivre
Colin d'une heure. Or jugez si Colin,
Du moins si sa santé fut chere au Médecin.
Il s'attache à ses pas, ne le perd plus de vue.
Que sens-tu, mon enfant? comment va la vigueur?
Et, Dieu t'assiste de grand cœur!
A chaque fois qu'il éternue.
Il veut le voir manger, lui mesure son vin,
Le soir lui fait faire un potage.
Dort-il mal? Dès le grand matin
Le petit clystere anodin.
Par son régime exact, le docte personnage
Fait tant et tant que de Colin,
Moitié diete, moitié chagrin,
Fleur de jeunesse, embonpoint déménage.
Surcroît d'alarme, au maigre Jouvenceau

(1) Fameux médecin du deuxieme siecle, qui a enseigné la méthode que suivent la plupart des médecins.

Prend une légere colique.
On saigne; vient la fievre; aussitôt l'émétique;
Soudain redoublement; bon transport au cerveau.
Bientôt de soins en soins Colin est au tombeau.
Le sang de l'Astrologue en ses veines se glace;
Il n'a qu'une heure à respirer.
Il fait son testament; enfin l'heure se passe;
Puis le jour, puis la nuit; puis à se rassurer
Il coule la semaine entiere.
L'expérience enfin amena la lumiere.
De Cardan (1), d'Hippocrate (2), il abjure les lois.
Voit que l'un et l'autre art n'est qu'erreur et folie.
Heureux de guérir à-la-fois
Et de la médecine et de l'Astrologie!

XXIII.

MERCURE ET LES OMBRES.

Mercure (3) conduisoit quatre Ombres aux enfers.
Comptons-les : une jeune fille,
Item un pere de famille,
Plus un héros, enfin un grand faiseur de vers.
Allant de compagnie, au gré du Caducée (4),

(1) Médecin fort entêté de l'astrologie, quoique ses prédictions l'eussent souvent trompé.

(2) Appelé communément le prince des médecins.

(3) C'étoit un des emplois de Mercure de conduire les ombres aux enfers.

(4) C'est ainsi que l'on appeloit la verge que Mercure reçut d'Apollon, en échange de la lyre dont il lui fit présent.

Ils s'entretenoient en chemin.
Hélas! dit l'Ombre fille en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là-haut ! Je lis dans la pensée
De mon amant; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois du ton qui se fait croire,
Que loin de moi le jour ne lui seroit de rien.
Quel amour! chaque instant en serroit le lien.
M'aimer, me plaire, étoient son plaisir et sa gloire:
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans sa mémoire.
Pour moi, dit l'Ombre pere, il me reste là-haut
Des enfants bien nés, une femme;
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur ame.
Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.
Ils me regretteront long-temps, sur ma parole;
Les pauvres gens! que le ciel les console !
L'Ombre héros disoit : Eh! qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combats célebre?
Je m'assure qu'en ce moment
Les cris des peuples font mon oraison funebre.
Mon nom ne mourra point; du Gange (1) jusqu'à l'Èbre (2),
D'âge en âge il ira semer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre espere
De vivre autant que moi? Moi, dit le fier rimeur;
Qu'est-ce qu'Achille (3) auprès d'Homere (4)?
On me lira par-tout ; on m'apprendra par cœur.
Dieu sait comme à présent le monde me regrette.
Vous vous trompez, héros, pere, amante, poëte,
Leur dit le Dieu. Toi, la belle aux doux yeux,

---

(1) Fleuve de l'Inde.

(2) Riviere d'Espagne qui donna son nom à l'Ibérie.

(3) Fils de Thétis et de Pélée, et le plus vaillant des Grecs qui firent le siége de Troie.

(4) Poëte grec qui a écrit la guerre de Troie.

Ton amant consolé près d'une autre s'engage.
Toi, pere, tes enfants chiffrant à qui mieux mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage;
Ta femme les chicane; et de toi, pas un mot:
Chacun ne songe qu'à son lot.
Quant à toi, général d'armée,
On a nommé ton successeur.
C'est le héros du jour; déja la Renommée
Le met bien au-dessus de son prédécesseur.
Et vous, monsieur l'auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût se passer,
La mort, disent-ils tous, a bien fait de vous prendre;
Vous commenciez fort à baisser.

Ces Ombres se trompoient; nous faisons même faute.
Aux morts comme aux absents nul ne prend intérêt.
Nous laissons en mourant le monde comme il est.
Compter sur des regrets, c'est compter sans son hôte.

XXIV.

LES MOINEAUX.

Notre cœur veut avoir sa pleine liberté;
L'ombre de contrainte le blesse;
Et c'est un roi jaloux de son autorité,
Jusques à la délicatesse.
Cet objet me plaît; mais sur-tout
Ne m'obligez pas de m'y plaire:
Ordonnez-moi ce que je voulois faire;

Vous allez m'en ôter le goût,

. . . .

Dans un bois habité d'un million d'oiseaux,
Spacieuse cité du peuple volatile,
L'Amour unissoit deux moineaux.
Amour constant, quoique tranquille;
Caresse sur caresse, et feux toujours nouveaux;
Ils ne se quittoient point. Sur les mêmes rameaux
On les eût vus perchés toute la matinée,
Voler ensemble à la dînée,
S'abreuver dans les mêmes eaux,
Célébrer tout le jour leur flamme fortunée,
Et de leurs amoureux duos (1)
Attendrir au loin les Echos.
Même roche la nuit est encor leur hôtesse;
Ils goûtent côte à côte un sommeil gracieux;
L'une sans son amant, l'autre sans sa maîtresse,
N'eût jamais pu fermer les yeux.
Ainsi dans une paix profonde,
De plaisirs assidus nourrissant leurs amours,
Entre tous les oiseaux du monde
Ils se choisissoient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire allant de compagnie,
Dans un piége se trouvent pris;
En même cage aussitôt ils sont mis.
Vous voilà, mes enfants; passez-là votre vie;
Que vous êtes heureux d'être si bons amis!
Mais dès le premier jour il semble
Que le couple encagé ne s'aime plus si fort;
Second jour, ennui d'être ensemble;
Troisieme, coups de bec; puis on se hait à mort.
Plus de duos; c'est musique nouvelle;

---

(1) Airs qui se chantent à deux.

Dispute et puis combat pour vuider la querelle.
Qui les appaisera? pour en venir à bout,
Il fallut séparer le mâle et la femelle.
Leur flamme en liberté devoit être éternelle;
La nécessité gâta tout.

XXV.

LA MONTRE ET LE CADRAN.

Un jour la Montre au Cadran insultoit,
Demandant quelle heure il étoit.
Je n'en sais rien, dit le greffier solaire (1),
Eh! que fais-tu donc là, si tu n'en sais pas plus?
J'attends, répondit-il, que le Soleil m'éclaire;
Je ne sais rien que par Phébus.
Attends-le donc; moi je n'en ai que faire,
Dit la Montre; sans lui je vais toujours mon train.
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promene,
Ecoute; voilà l'heure. Elle sonne à l'instant
Une, deux, trois et quatre, Il en est tout autant,
Dit-elle : mais, tandis que la Montre décide,
Phébus de ses ardents regards,
Chassant nuages et brouillards,

(1) *Note de l'éditeur.* On a justement blâmé cette expression, *le greffier solaire*; mais, à cela près, la fable mérite d'être conservée.

Regarde le Cadran, qui fidele à son guide
Marque quatre heures et trois quarts.
Mon enfant, dit-il à l'Horloge,
Va-t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge :
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerois de suivre mon usage.
Si je ne vois bien clair, je dis : Je n'en sais rien.
Je parle peu, mais je dis bien.

C'est le caractere du Sage.

XXVI.

PANDORE.

Vulcain (1) tout frais banni du céleste serdeau
Voulut à sa façon faire une créature.
D'abord, en employant la forge et le marteau,
Il imita du corps la secrette structure;
Puis en fit les dehors; et son adroit ciseau
Tailla, polit, acheva la figure.
Jupiter dit : L'ouvrage est beau;
Certes mon fils entend bien la sculpture :
D'humains il feroit presque une manufacture :
Mais après tout, ce n'est qu'un corps,

(1) Fils de Jupiter et de Junon. Jupiter, fâché de le voir si laid, le précipita du ciel en terre d'un coup de pied. Il étoit forgeron des Dieux.

Qu'une statue; il y faut joindre une ame
Qui de l'ouvrage anime les ressorts.
Il dit : L'airain respire, et la statue est femme.
Tout habitant du ciel voulut lui faire un don.
Jugez quel fut son apanage!
Rien ne manquoit à son ménage;
De Graces et de Ris on lui fit sa maison.
Chaque Dieu la dota d'un nouvel avantage,
De charmes, de talents, d'adresse, de courage;
Et de là Pandore est son nom;
C'est-à-dire tout don; ô le bel assemblage!
Mais le Dieu sournois de là-bas,
Pluton, s'en vint offrir une boîte à Pandore.
Tenez, dit-il; voici bien mieux encore;
C'est le plus grand trésor, si vous ne l'ouvrez pas.
La belle à ce discours trouva quelque embarras.
Elle étoit femme, et partant curieuse;
L'œil toujours sur la boîte on la voit soucieuse;
Ne point l'ouvrir! dit-elle, on se moque de moi :
Plaisant trésor de qui la jouissance
Est de n'en point user! Je m'y perds, plus j'y pense;
C'est une énigme : oh! par ma foi,
J'en aurai le cœur nét. Il faut voir. Elle l'ouvre.
Dieux! qu'en sort-il? Qu'est-ce qu'elle découvre?
Quels maux affreux s'échapperent de là!
La Douleur et la Mort : pis encor que cela :
Des Vices odieux l'engeance toute entiere
Se produisit à la lumiere.
Or je demande en quel rang mettrons-nous
La Curiosité, qui fut mere de tous?

A ce fait ancien joignons un peu du nôtre.
Je ne puis me guérir de l'émulation.
Cette fable en enfante une autre :
C'étoit mon avant-scene; et voici l'action.
Nous voilà, se dirent les Vices,

Mais que deviendrons-nous? songeons à nous loger.
Moi, dit l'Ambition, je n'ai point à songer :
Des grands je ferai les délices,
Et de ce pas je m'y vais héberger :
La cour des rois sera mon gîte.
Et moi, dit l'Intérêt, je m'en vais au plus vite
Chez les négociants et messieurs leurs commis;
J'y ferai bientôt des amis.
Je veux leur enseigner à se tracer sur l'onde
Aux plus lointains climats mille chemins nouveaux:
Je veux que sur de bons vaisseaux
Ils me promenent par le monde :
Je verrai le pays. La Débauche à son tour
Dans la maison du riche établit son séjour.
Là, de rien elle n'aura faute;
Goûtant de plus d'un vin et de plus d'un amour,
Elle va régner chez son hôte.
L'Hypocrisie alors se logeoit encor mieux;
Ces gens au doux parler, au saint baissement d'yeux,
Pour elle ont des chambres garnies :
Elle sera dans les temples des Dieux
Maîtresse des cérémonies.
Quant à la Jalousie, où sera son quartier?
Peut-elle manquer de retraites?
Ne fût-il dans le monde entier
Que deux belles ou deux poëtes?
Ainsi de se loger tout Vice vint à bout.
La Vanité pourtant paroissoit sans domaine.
Et toi? lui dit quelqu'un. N'en soyez point en peine;
Moi, dit-elle, messieurs, je logerai par-tout.

XXVII.

LA PIE.

Un traitant avoit un commis;
Le commis un valet; le valet une Pie.
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre, l'animal étoit la moins harpie.
Le financier en chef voloit le souverain;
Le commis en second voloit l'homme d'affaires;
Le valet grapilloit; il eût voulu mieux faire;
Et des gains du valet Margot faisoit sa main.
C'est ainsi que toute la vie,
N'est qu'un cercle de volerie.
Le valet donc à son petit magot
Trouvoit toujours quelque mécompte.
Qu'est-ce? dit-il. Quel est le coquin qui m'affronte?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hasard il vous l'épie,
Et la prend bientôt sur le fait.
Il voit notre galante Pie,
Du coin de l'œil faisant le guet,
Prendre à son bec sa piece de monnoie,
Et puis dans le grenier courant cacher sa proie.
C'étoit-là que Margot avoit son coffre-fort;
Amassant sans jouir; bien d'autres ont ce tort.
Oh! ça, dit le valet en surprenant sa belle,
Je te tiens donc, et mon argent aussi.
Voyez la gentille femelle:
J'en suis d'avis; on volera pour elle;

Elle en auroit le gain; j'en aurois le souci.
Il prononce à ces mots la sentence mortelle.
Margot à sa façon se jette à ses genoux;
Grace, lui cria-t-elle; un peu plus d'indulgence;
Au fond je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous.
    Ou par justice, ou par clémence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faudroit pour vous.
    Ce caquet étoit raisonnable;
    Mais le valet inexorable
Lui coupe la parole, et lui tord le gosier.

Le plus foible, c'est l'ordre, est puni le premier.

XXVIII.

PLUTON ET PROSERPINE.

Dès que l'ardent Pluton eut ravi Proserpine,
    Cérès en jeta les hauts cris.
Pour s'en plaindre, elle vole aux célestes lambris:
Jupin, souffriras-tu que Pluton m'assassine?
Je perds ma fille; hélas! si ce bien m'est ôté,
Ote-moi donc aussi mon immortalité.
    Votre affaire est embarrassante,
    Répondit Jupin à Cérès;
Ce cadet-là n'a pas l'humeur accommodante;
Il tient bien ce qu'il tient: mais calmez vos regrets:
    Afin d'avoir la paix dans ma famille,
J'imagine un traité que le sort scellera.
Que six mois de l'année il garde votre fille;
Et les six autres mois pour vous elle vivra.
    Voilà mon arrêt; toi, Mercure,

Va le porter au dieu des morts.
L'huissier céleste part, arrive aux sombres bords,
Instruit Pluton. L'arrêt excite son murmure.
Quoi, mon frere, dit-il, attente à mes desirs!
Prétend-il donc me tailler mes plaisirs?
Nous lui laissons ses biens; qu'il nous laisse les nôtres.
Je n'aurois que six mois cette chere beauté!
Eh! comment vivre les six autres?
Est-ce, pour l'adorer, trop de l'éternité?
Vous êtes à plaindre, sans doute,
Lui dit Mercure en reprenant sa route:
Mais c'est l'ordre du sort: tel qu'il est, le voilà;
Il faut bien en passer par là.
Proserpine est donc épousée.
Grande fête aux enfers; tout supplice y cessa:
On dit qu'ainsi que l'Elysée,
Tout le Tartare à la noce dansa.
Au bout de quinze jours Pluton dit à sa femme:
On va vous ravir à ma flamme;
Enfin le terme approche où vous m'allez quitter.
Ici nous ne pouvons compter
Ni les jours ni les mois: nos astres immobiles (1)
Ne sauroient mesurer le temps;
Mais je sens bien, depuis que mes vœux sont tranquilles,
Qu'il s'est passé bien des instants.
On va nous séparer: ô regrets inutiles!
(Le terme est loin pourtant; il falloit deux saisons.)
Autre quinzaine passe, et Pluton s'en étonne.
Quoi, dit-il en bâillant, six mois sont donc bien longs!

---

(1) Les anciens croyoient que l'Elysée, séjour des ombres heureuses, étoit éclairé par des astres particuliers.

Autre mois passe encore; alors le Dieu soupçonne
Que Jupiter le trompe, et qu'enfreignant ses lois,
Il ne veut pas tenir la clause des six mois.
Il s'en plaint; mais sa plainte eut beau se faire entendre,
Avec sa Proserpine il lui fallut attendre
Qu'il plût au terme d'arriver.
Quand Mercure vint la reprendre,
Notre époux sentit à la rendre
Plus de plaisir qu'à l'enlever.

Dans un bien souhaité quels charmes on suppose!
Vient-on à jouir de ce bien;
Tous les jours il décroît, perd toujours quelque chose;
Il devient mal en moins de rien.

XXIX.

LE PORTRAIT.

Le monde est plein de faux censeurs.
Qu'on leur montre une bonne piece,
Leur ignorante hardiesse
De son autorité la renvoie aux farceurs.
Ils n'y trouvent ni goût, ni force, ni justesse;
C'est ceci, cela qui les blesse;
Blâmant, proscrivant tout, et de par les neuf sœurs.
Eh, messieurs! c'est orgueil, et non délicatesse:
Vous n'êtes qu'ignorants, soi-disant connoisseurs.

De se faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour-propre de son métier
Est ami des Portraits : cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier :
Ce n'est pas là notre unique folie.
Le Portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en peinture :
Regardez; il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre. Ce nez n'est pas bien à sa place,
Reprend un tiers : Je voudrois bien savoir
Si vous avez les yeux si petits et si sombres?
Et puis, en vérité, que servent-là ces ombres?
Ce n'est point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le peintre en vain s'écrie; il a beau se fâcher;
Sur cet arrêt il faut qu'il recommence :
Il travaille, fait mieux, réussit à son choix,
Et gageroit tout son bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.
Les connoisseurs assemblés de nouveau
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous alonge le visage;
On vous creuse la joue; on vous ride la peau;
Vous êtes là laid et sexagénaire;
Et flatterie à part, vous êtes jeune et beau.
Eh bien! leur dit le peintre, il faut encor refaire;
Je m'engage à vous satisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les connoisseurs partis, le peintre dit à l'homme:
Vos amis, de leur nom s'il faut que je les nomme,
Ne sont que de francs ignorants;
Et si vous le voulez, demain je les y prends.

D'un semblable tableau je laisserai la tête,
Vous mettrez la vôtre en son lieu.
Qu'ils reviennent demain ; l'affaire sera prête.
J'y consens, dit notre homme ; à demain donc ; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'assemble,
Le peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,
Cela vous plaît-il mieux ? dites ; que vous en semble ?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeler ? dirent-ils. Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'est point du tout lui, vous l'avez pris à gauche.
Vous vous trompez, messieurs, dit la Tête, c'est moi.

XXX.

LES GOURMETS.

(1) Mais n'est-il pas aussi des goûts sûrs ? Oui sans doute :
Ils sont rares ; mais il en est.
Heureux qui les rencontre ! heureux qui les écoute !
Plus heureux encor qui leur plaît !
Travaillons-y, quoi qu'il en coûte.

Sur un vin frais cuvé le maître d'un logis
Tenoit conseil, interrogeoit son monde ;
La tasse couroit à la ronde ;

---

(1) Cette fable est liée avec la précédente.

Il vouloit que chacun en donnât son avis.
L'un, le goûtant à vingt reprises,
Très élégamment décidoit
Qu'il étoit fait exprès pour les tables exquises;
Un autre, en l'avalant, opinoit du godet.
Ce vin, tout d'une voix, vaut la liqueur suprême
Dont les Dieux s'enivrent là-haut:
On eût défié Bacchus même (1)
D'y trouver le moindre défaut.
Arrivent deux Gourmets, docteurs en l'art de boire,
Le marguillier Lucas et le syndic Grégoire;
On leur en fait goûter. Eh bien! qu'en dites-vous?
Votre avis n'est-il pas le nôtre?
Il sent le fer, dit l'un: le cuir aussi, dit l'autre.
Bon, dit-on, quelle idée! et d'où viendroient ces goûts?
Le bachique sénat les croit devenus fous.
On les raille à l'envi; mais courte fut la joie;
L'évènement vint les justifier.
On trouve, en le vidant, dans le fond du cuvier,
Une petite clef pendant à sa courroie;
Et railla bien qui railla le dernier.

Auteurs, à mille gens votre ouvrage a su plaire;
On le dit excellent; ne vous y fiez pas.
Maint défaut échappe au vulgaire,
Qu'apercevront les délicats.

(1) Dieu du vin.

XXXI.

LE RAT TENANT TABLE.

Il étoit un grenier vaste dépositaire
Des riches trésors de Cérès.
Un rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le propriétaire.
Il avoit fait un trou, d'où, quand bon lui sembloit,
Il entroit dans son héritage.
C'étoit peu d'y manger ; le prodigue assembloit
Les rats de tout le voisinage.
Il y tenoit table ouverte en seigneur,
Où, selon l'ordre, tout dîneur
Payoit son écot de louange.
Est toujours bien fêté celui chez qui l'on mange.
Le bon rat comptoit donc ses amis par ses doigts,
(Car il prenoit pour siens les amis de sa table ;)
Chacun l'avoit juré cent fois ;
Voudroient-ils lui mentir ? cela n'est pas croyable.
Mais cependant l'autre maître du grain,
Voyant que ces messieurs le menoient trop bon train,
Se résolut de le changer de place.
Le grenier fut vidé du soir au lendemain.
Voilà mon rat à la besace.
Heureusement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet espoir, chez eux il se transporte ;
Mais d'aucun il ne fut admis ;
Par-tout on lui ferma la porte.
Un seul rat, bon voisin, qu'il ne connut qu'alors,

Ouvrit la sienne, et le reçut en frere.
J'ai méprisé, dit-il, ton luxe et tes trésors;
Mais je respecte ta misere:
Sois mon hôte; j'ai peu; ce peu nous suffira.
Je m'en fie à ma tempérance:
Mais insensé qui se fiera
A tout ami qu'amene l'abondance!
Il ne vient qu'avec elle; avec elle il fuira.

XXXII.

LE RENARD ET LE LION.

Un renard poursuivi, faute d'un autre asile,
S'étoit sauvé dans l'antre d'un lion;
Le chasseur l'y laissa sans plus d'ambition;
Violer la franchise eût été difficile.
Mais le renard épouvanté
Ne compta guere alors sur l'hospitalité.
Çà, dit le monarque farouche,
Sois le bien arrivé; tu seras pour ma bouche.
A quelle sauce es-tu meilleur? dis-moi.
Je n'en sais rien, dit le renard au roi;
Mais, sire, ce discours et ce regard sévere
Me rappellent mon pauvre pere.
J'en pleure encor quand je pense à sa fin.
Un lapin fugitif lui demandoit asile;
Mais mon pere trouva la priere incivile;
Et, poussé par le diable, il mangea le lapin.
Le lapin, en mourant, réclama la colere
De Jupiter hospitalier;

Et sur-le-champ mon pauvre pere
Fut enfumé dans son terrier.
Le lion s'en émut : et soit crainte, soit honte,
Soit pitié du renard, sa faim se ralentit.
Va-t'en, dit-il; avec ton conte,
Tu m'as fait passer l'appétit.

XXXIII.

LE ROI DES ANIMAUX.

LASSÉS de vivre en république,
Jadis les animaux essayerent d'un roi;
Ils firent choix d'un bœuf surnommé Pacifique;
On se promit d'être heureux sous sa loi.
Le monarque nouveau, doux, bienfaisant, affable,
Se fit aimer; mais ce fut tout.
Il ne savoit que plaindre un misérable:
Falloit-il punir un coupable;
Tout son pouvoir étoit à bout.
Mille petits tyrans désoloient sa province;
Les tigres, les lions enlevoient ses sujets;
Qu'y faisoit-il? il leur prêchoit la paix:
C'étoit pitié qu'un si bon prince.
Bienfaits tant qu'on vouloit, point de punition;
Par-tout indulgences plénieres.
On le dépose enfin pour choisir le Lion.
Le nom de conquérant suit cette élection.
Bientôt le nouveau roi recule ses frontieres,
Soumet tous ses voisins à son ambition;
Fait trembler ses sujets; plus de rebellion,

Mais aussi point d'amour ; il n'inspiroit que crainte.
Sa Majesté cruelle, et de sang toujours teinte,
Effrayoit jusqu'à ses flatteurs ;
Sur un soupçon, sur une plainte,
Malheur aux accusés, même aux accusateurs.
Qu'est-ce ci? dit le peuple; et quel choix est le nôtre?
La Diete (1) a bien mal réussi ;
De deux rois, pas un bon ; nous ne craignions point
l'autre ;
Le moyen d'aimer celui-ci !
Il ne connoît d'autre loi que sa rage.
Enfin, désespéré d'un si dur esclavage,
Sur le Néron (2) des bois tout le peuple courut.
Imaginez-vous le carnage ;
Il en coûta du sang ; mais le tyran mourut.
Alors, ce bœuf si débonnaire,
Qu'on avoit déposé sans qu'il en dit un mot :
Messieurs, dit-il, j'ai trouvé votre affaire ;
Cet éléphant est le roi qu'il vous faut.
Il est bon comme moi, terrible comme l'autre ;
Vous serez ses enfants ; il vous défendra bien :
Je lui donne ma voix, joignez-y tous la vôtre ;
Pour vous régir, que lui manque-t-il? Rien,
S'écria tout le peuple. On le choisit : son regne
Répara les malheurs passés.

Rois, qu'on vous aime, et qu'on vous craigne :
L'un sans l'autre n'est pas assez.

---

(1) Nom d'usage en Allemagne et en Pologne pour signifier une assemblée d'états.

(2) Empereur romain, fameux entre les princes cruels.

XXXIV.

LA RONCE ET LE JARDINIER.

La ronce un jour accroche un jardinier :
Un mot, lui dit-elle, de grace ;
Parlons de bonne foi, Gros Jean ; suis-je à ma place ?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier?
Que fais-je ici plantée en haie,
Que servir de suisse à ton clos?
Mets-moi dans ton jardin, et par plaisir essaie
Quel gain t'en reviendra ; je te le promets gros.
Tu n'as qu'à m'arroser, me couvrir de la bise :
Je m'engage à rendre à tes soins
Des fruits d'une saveur exquise,
Et des fleurs qui vaudront roses et lis au moins.
J'en pourrois dire davantage ;
Mais j'ai honte de me louer.
Mets-moi seulement en usage,
Et je veux que dans peu tu viennes m'avouer
Que je vaux moins encore au parler qu'à l'ouvrage.
C'est en ces mots que s'exhaloient
L'amour-propre et l'orgueil de la plante inutile.
Gros Jean la crut en imbécile.
Du temps que les plantes parloient
On n'étoit pas encore habile.
On transplante la ronce ; on la fait espalier.
Loin qu'on s'en fie à la rosée,
Quatre fois plutôt qu'une elle étoit arrosée ;
Pour elle ce n'est trop de Gros Jean tout entier.

Comme elle l'a promis, elle se multiplie;
Elle étend sa racine et ses branches au loin.
Sous ses filets armés tout se casse, tout plie;
Fruits, potager, tout meurt; les fleurs deviennent
foin.
Gros Jean reconnut sa folie,
Et n'en crut plus les plantes sans témoin.

Pour qui se vante point d'oreilles.
Telles gens sont bientôt à bout.
A les entendre, ils font merveilles;
Laissez-les faire, ils gâtent tout.

XXXV.

LES SACS DES DESTINÉES.

On n'est pas bien, dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes
Un homme promenoit ses desirs et ses yeux;
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguoit les Dieux.
Par un beau jour Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins,
Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
Sont, par ordre rangés, tous les états que porte
La condition des humains.
Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est dans tes mains.
Contentons un mortel une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie
Méritoit mon courroux plutôt que mes bienfaits;

Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les destinées;
Pese et choisis ; mais, pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Pesent le moins : les maux seuls font le poids.
Grace au seigneur Jupin, puisque je suis à même,
Dit notre homme, soyons heureux.
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
Oh, oh! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter si lourde masse!
Ce n'est mon fait. Il en pese un second,
Le sac des grands, des gens en place:
Là gisent le travail et le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrace,
Même les bons conseils que le hasard confond.
Malheur à ceux que ce poids-ci regarde!
Cria notre homme; et que le ciel m'en garde!
A d'autres. Il poursuit, prend et pese toujours,
Et mille et mille sacs trouvés toujours trop lourds:
Ceux-ci par les égards et la triste contrainte;
Ceux-là par les vastes desirs;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
O ciel! n'est-il donc point de fortune légere?
Disoit déja le chercheur mécontent:
Mais quoi! me plains-je à tort? j'ai, je crois, mon affaire;
Celle-ci ne pese pas tant.
Elle peseroit moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix:
Mais tel en jouit qui l'ignore;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne suis pas si sot; souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme. Soit; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu ; mais là-dessus
Apprends à ne te plaindre plus.

XXXVI.

LES DEUX SONGES.

Deux songes, grands menteurs, l'un noir, mélancolique,
L'autre blanc et vermeil comme albâtre et corail,
Sortoient un matin du sérail (1).
D'un esclave le blanc s'étoit fait domestique,
Et le noir avoit pris le Grand Seigneur à bail,
Même à bail emphytéotique.
Ils retournoient ensemble au ténébreux manoir.
Çà, dit le songe blanc au noir;
As-tu bien tourmenté ton homme?
Je t'en réponds, dit l'autre; et vingt fois en sursant
Je l'ai de mal en pis promené comme il faut.
Par l'infidele janissaire (2),
D'abord de la prison j'ai fait sortir son frere;
On l'arrachoit du trône, et près d'être étranglé,
Il s'éveille en criant, tout en eau, tout troublé:
Je l'attendois à la reprise;
Il se rendort, et sur-le-champ
Je me transforme en nouveau Tamerlan (3).

---

(1) Palais du grand Turc.

(2) Soldat de la garde du Sultan; ils sont en grand nombre, et redoutables quand ils se révoltent.

(3) Empereur des Tartares, qui vainquit le sultan Bajazet, et le fit enfermer dans une cage de fer, contre les barreaux de laquelle il se brisa la tête.

J'attaque sa Hautesse et la ville est surprise;
A mon pouvoir tout se soumet.
De ses enfants je fais ample carnage;
Et lui-même je vous l'encage,
Ainsi qu'un autre Bajazet.
Nouveau sursaut; et dès qu'il se remet
Sur l'oreiller, nouvelle image
Plus triste encore: enfin, je m'en donne à souhait.
Voilà toutes les nuits le soin qui me regarde.
C'est ma tâche en un mot. Je corromps ses visirs (1);
Le Mufti (2) le proscrit; je révolte sa garde;
Une sultane le poignarde;
Ce sont là mes menus plaisirs.
Je lui rends la nuit si funeste
Qu'il en a pour le jour du trouble encor de reste.
Oh! pour moi, dit le songe blanc,
Je sers mieux mon homme, et ma tâche
Est de le rendre heureux, de rafraîchir son sang.
A peine le sommeil sur son grabat l'attache,
Que d'abord je le fais sultan.
Il prend sa place au trône, assemble le Divan (3),
Fait des lois, déclare la guerre,
De succès en succès soumet toute la terre,
N'en fait pour lui qu'un peuple et tout mahométan.
Puis, pour se délasser, de sultane en sultane,
Va promener ses vœux, examine, et le soir,
Tous attraits bien pesés, il jette le mouchoir (4).
Je n'offre à ses regards que tableaux de l'Albane (5).

---

(1) Les premiers ministres du Sultan.
(2) Chef de la loi mahométane.
(3) Conseil d'état du Sultan.
(4) Maniere dont le grand Seigneur choisit entre ses sultanes celles qu'il veut honorer de son lit.
(5) Fameux peintre, né à Bologne, distingué par ses compositions gracieuses.

Chaque nuit ma faveur le met
Au paradis de Mahomet (1).

Problême embarrassant, question épineuse!
Lequel choisir des deux états?
Une vie est souvent heureuse ou malheureuse
Par les endroits qu'on n'en voit pas.
Ambitieux toujours en quête
De puissance et d'honneurs, gare le songe noir.
Nous n'envions les grands que faute de savoir
Ce qui leur passe par la tête.

XXXVII.

LE TRÉSOR.

Un prince voyageoit, cherchant les aventures,
Mais non pas tout-à-fait en chevalier errant;
Il marchoit avec suite, avoit pris ses mesures;
Sa cassette suivoit, bon trésor, sûr garant
Contre mille besoins enfants des longues courses;
Le courage et l'argent, c'étoient là ses ressources.
Il aperçoit un jour, écrits sur un rocher,
Ces mots en vrai style d'oracle.
« Je mene au grand trésor qu'un Dieu voulut cacher;
« Il est gardé par maint obstacle,
« Et d'abord, pour premier miracle;
« C'est par mon sein qu'il faut marcher.
Perçons-le, dit le prince. On assemble mille hommes,

(1) Mahomet ne promet dans l'autre vie que des plaisirs sensuels.

Travaillant jour et nuit, bien nourris, bien payé
Et, moyennant de grosses sommes,
En peu de jours les chemins sont frayés.
Le rocher traversé, se présente un abîme.
« Le trésor est plus loin, » dit un autre écriteau;
« Comble-moi ». Soit, comblons, dit l'Amadis (1) nouveau;
Le trésor, à ce que j'estime
Sur ces précautions, doit être un beau morceau.
Nouveau travail et nouvelles dépenses.
Mais l'abîme comblé, les belles espérances
Se reculent encor. D'une épaisse forêt
Un pin gravé lui dit : « Le trésor est tout prêt;
« Mais, pour aller jusqu'à sa niche,
« Il faut abattre bien du bois. »
Sur nouveaux frais, on travaille, on défriche;
La cassette du prince est enfin aux abois.
Il arrive, au travers de la futaie ouverte,
Dans une campagne déserte.
Un seul dragon, gardien du trésor,
Lui dit : Ce n'est pas tout, il faut me vaincre encor.
Bon, dit l'autre ; il s'agit maintenant de courage :
Ma bourse étoit à bout, ma valeur ne l'est pas.
Il fond sur le dragon, qui, réveillant sa rage,
Et d'un regard terrible annonçant le trépas,
Vomissoit un affreux nuage
De fumée et de feux, précurseurs du carnage.
Le prince combat en héros;
Le danger même l'évertue.
Il porte mille coups; le sang coule à grands flots;
Il est blessé vingt fois; mais à la fin il tue.
Enfin, voici, dit-il, le trésor qu'on me doit.
Il appelle; on vient voir; on calcule la somme;

(1) Héros d'un fameux roman de chevalerie.

On trouve, sou pour sou, tout l'argent qu'à notre
homme
Avoit coûté ce grand exploit;
Et d'un baume excellent deux petites mesures,
Juste ce qu'il en faut pour guérir ses blessures.
Le Dieu s'étoit joué du chevalier errant.
Il vouloit par là nous apprendre,
Qu'après bien des peines souvent
On n'est pas mieux qu'auparavant.
Heureux qui n'est pas pis! ce sont graces à rendre.

FIN DES FABLES.

POÉSIES DIVERSES.

SONNET.

Dans les pleurs et les cris recevoir la naissance,
Pour être des besoins l'esclave malheureux;
Sous les bizarres lois de maîtres rigoureux,
Traîner dans la contrainte une imbécile enfance.

Avide de savoir, languir dans l'ignorance;
De plaisirs fugitifs follement amoureux,
N'en recueillir jamais qu'un ennui douloureux;
Payer d'un long regret une courte espérance.

Voir avec la vieillesse arriver à grands pas
Les maux avant-coureurs d'un funeste trépas;
Long-temps avant la mort en soutenir l'image.

Enfin, en gémissant, mourir comme on est né.
N'est-ce que pour subir ce sort infortuné,
Que le ciel auroit fait son plus parfait ouvrage?

MADRIGAL.

Huit jours sans vous voir; et je vis!
Certes le prodige est étrange,
J'en conviens : mais, à mon avis,
Voici comment ce prodige s'arrange.

Vivre loin du seul bien dont mon cœur soit jaloux,
Aux plus mortels ennuis ce sentiment me livre;
Mais c'est toujours penser à vous,
Et penser à vous me fait vivre.

LES DEUX MORTS.

On meurt deux fois en ce bas monde:
La première, en perdant les faveurs de Vénus.
Peu m'importe de la seconde?
C'est un bien quand on n'aime plus.

LE CÉLIBAT.

Veut-on que je prenne une femme?
J'y veux trouver ensemble et jeunesse et beauté;
L'esprit bien fait; une belle ame;
Agrément et simplicité;
Cœur sensible, sans jalousie;
Complaisance et sincérité;
Vivacité, sans fantaisie;
Sagesse, sans austérité,
Enfin, pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas;
Voilà celle que je souhaite;
Trop heureux cependant de ne la trouver pas!

CHANSON.

Amants de ville, croyez-vous
Aimer comme on aime au village?
Non. L'amour n'est fait que pour nous;
Et vous n'en avez que l'image.
Notre cœur est dans nos discours;
Les vôtres ne sont que fleurettes.
Nos amourettes sont amours;
Vos amours ne sont qu'amourettes.

La vanité, l'amusement,
Forment presque toutes vos chaînes.
Vos plus doux plaisirs, en aimant,
Ne valent pas même nos peines.
Notre cœur est dans nos discours,
Les vôtres ne sont que fleurettes.
Nos amourettes sont amours;
Vos amours ne sont qu'amourettes.

AUTRE.

Jeunes cœurs, prenez garde à vous.
Je crains pour tous:
L'Amour vous guette.
Il ne connoît point de traité,
Il lui faut votre liberté,
Point de rançon qui vous rachette.

Telle beauté qui craint le moins,
Malgré ses soins,
Se trouve prise.
L'Amour, ce corsaire fripon,
Changeant toujours de pavillon,
Pour vous surprendre se déguise.

Mais rendez-vous sans résister.
Pourquoi tenter
De se défendre?
Pour vous soumettre à son desir,
Il vous somme par le plaisir :
Le bon parti, c'est de se rendre.

Un cœur peut-il être content,
En évitant
Son esclavage?
Hors de ses fers il n'est qu'ennui;
Le calme est orage sans lui :
On rit avec lui dans l'orage.

AUTRE.

LE MASQUE ET LE VISAGE.

Cette Cloris qu'on montre au doigt,
Etale les lis et les roses :
Mais, malgré de si belles choses,
Ce n'est qu'un masque que l'on voit.
Avant qu'elle ait pu faire usage
De l'art qui rend le teint vermeil,
Allez la surprendre au réveil,
Vous verrez un visage.

Ce faux ami ne vous reçoit
Qu'avec l'offre d'un cœur sincere :
Il promet tout, et ne tient guere.
Ce n'est qu'un masque que l'on voit :
Mais quand, malgré ce témoignage,
Vous le verrez bientôt après
Vous trahir pour ses intérêts,
Vous verrez un visage.

Quand avec un manége adroit
La coquette, pour vous surprendre,
Affecte un air sensible et tendre,
Ce n'est qu'un masque que l'on voit :
Mais, pour obtenir maint hommage,
Voyez-la des yeux, de la voix
Flatter vingt amants à la fois,
Vous verrez un visage.

Ce jeune époux, si l'on l'en croit,
Est encor l'amant de sa femme ;
Le temps n'affoiblit point sa flamme;
Ce n'est qu'un masque que l'on voit :
Mais voyez-le dans son ménage,
Toujours chagrin, sombre et grondant,
S'accuser d'un choix imprudent,
Vous verrez un visage.

ÉNIGME.

J'ai vu, j'en suis témoin croyable.
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Le bandeau sur les yeux tenter l'assaut d'un cœur

Aussi peu sensible qu'aimable.
Bientôt après, le front élevé dans les airs,
L'enfant, tout fier de sa victoire,
D'une voix triomphante en célébroit la gloire.
Et sembloit pour témoin vouloir tout l'univers.
Quel est donc cet enfant dont j'admirai l'audace?
Ce n'étoit pas l'Amour; cela vous embarrasse (1).

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

---

(1) Le mot se trouve à la fin du volume.

ÉLOGE FUNEBRE

DE

LOUIS LE GRAND,

PRONONCÉ DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
LE 19 DÉCEMBRE 1715.

MESSIEURS,

L'Académie françoise, toujours fidelle à la gloire de son auguste protecteur, ne s'est jamais assemblée publiquement que pour rendre de nouveaux hommages à ses vertus.

La matiere sembloit se renouveler à mesure que les occasions de la traiter renaissoient. Cet usage établi par notre amour, et si constamment suivi par notre zele, cet usage de louer le roi, en prenant possession du rang académique, n'a jamais pesé à personne par la nécessité de redire les mêmes choses, mais seulement par la difficulté de bien dire ce que les occasions présentes offroient de nouveau à célébrer. On n'étoit point obligé, pour offrir de grands tableaux à l'esprit, de retourner sur des actions passées; et ce n'étoit point dans un souvenir éloigné qu'on alloit chercher l'admiration. Chaque année d'un regne si mémorable, chaque jour même avoit

sa gloire propre et indépendante : c'étoit toujours le même héros, ce n'étoit jamais le même sujet.

Mais non contents d'exiger de nos nouveaux confreres ce témoignage public de vénération pour un roi à qui ils alloient appartenir sous un nouveau titre, nous intéressions encore tout ce que la France enfantoit de génies à se joindre à notre reconnoissance. Nous décernions des couronnes à qui savoit le mieux donner à ses actions leur véritable éclat, à ses vertus leur véritable grandeur, et nous ne croyions pas que l'on pût mieux former les esprits au grand, qu'en leur proposant une matiere toujours aussi féconde que sublime, poétique même par la seule vérité.

Ce héros enfin nous est enlevé; ce héros, si longtemps l'objet de nos acclamations et de notre joie, l'est aujourd'hui de notre douleur. Il ne nous reste d'autre consolation que de voir qu'il a justifié, surpassé même toutes nos louanges dans ses derniers instants, et que l'admiration, qui se croyoit épuisée, a trouvé de quoi se récrier encore au dernier spectacle que lui a donné sa vertu.

De quel prix, messieurs, venons-nous payer aujourd'hui son auguste protection ? Il n'a pas besoin de notre secours pour cette immortalité que nous nous vantons de savoir donner aux grands noms. Dans quels climats la renommée n'a-t-elle pas porté la gloire de son regne? La terre et les mers en ont été le théâtre; les nations polies, les nations sauvages en sont presque également instruites; et l'histoire s'en perdît-elle, elle se retrouveroit dans la tradition de tous les peuples.

Inutiles à sa gloire, ne songeons qu'à immortaliser notre reconnoissance; c'est assez pour nous de montrer à l'avenir que, du moins par notre zele, nous avons été dignes de la protection du plus grand des rois.

Je dis, Messieurs, du plus grand des rois; et dans ce tribut funebre que je lui rends par l'ordre de l'académie, j'ose entreprendre de vous exposer toute sa grandeur. Mais vous m'en désavoueriez, si je la cherchois dans cette puissance extérieure, qui n'est respectable qu'aux yeux vulgaires. Je la cherche au fond de son ame, et c'est là que je la trouve toujours égale, sous quelque face que je la regarde. Louis est grand dans la prospérité, et l'ivresse des succès n'altere jamais sa sagesse : Louis est grand dans les disgraces, et l'humiliation des revers ne sert qu'à découvrir toute sa fermeté.

Que les malheurs de l'état, que le dérangement de nos fortunes, suites inévitables des longues guerres, ne nuisent point à l'admiration qu'exige la mémoire d'un si grand roi : Louis n'auroit demandé de nouveaux jours que pour les réparer, s'il avoit pu vouloir autre chose que ce que la providence ordonnoit. Les malheureux sont souvent injustes, mais les esprits éclairés savent se mettre au-dessus de leurs malheurs, pour rendre justice à la vertu. Dissipons d'avance, par notre raison, ce nuage passager qui peut bien obscurcir le soleil à quelques yeux, mais qui le laisse briller de toute sa splendeur au reste de l'univers.

PREMIERE PARTIE.

On ne connoît que trop, Messieurs, quel est l'enchantement de la prospérité. Elle aveugle l'esprit, et séduit le cœur ; elle change les Salomons mêmes en idolâtres. Elle ôte à l'homme le sentiment de son impuissance naturelle, pour y substituer une confiance téméraire en ses propres forces; et le dégradant en effet plus qu'elle ne l'éleve en apparence, elle le rend esclave de ses desirs, en lui faisant secouer le joug honorable de ses devoirs : elle détruit en lui ce lien de sensibilité qui nous unit tous; et fixant ses yeux éblouis sur son propre bonheur, elle ne lui permet pas de les détourner sur les besoins des autres ; enfin elle fait naître, et nourrit en lui le mépris des autres hommes, parcequ'elle lui présente la félicité comme un mérite, et comme un discernement que la nature a fait de lui, dont les autres hommes n'étoient pas dignes.

L'ame grande, l'ame forte est celle que tout ce charme ne sauroit surprendre, qui, incapable d'éblouissement, voit au milieu des succès la source divine d'où ils descendent; qui, au milieu des triomphes, conserve encore la force de réfléchir sur sa dépendance, et de sentir sa foiblesse; qui, du sein de la gloire et du haut du trône, sait encore soulager et respecter comme ses égaux ceux que l'ordre politique lui a soumis.

Rappelez à présent, Messieurs, la plus grande

partie du regne du roi. Vous le verrez assiégé, si je l'ose dire, d'une prospérité constante, et secouru aussi constamment par une sagesse toujours victorieuse; sorte de combat qui n'est un spectacle que pour la raison, mais bien digne de l'intéresser et de l'occuper tout entiere.

Ce roi dont le ciel présagea toute la gloire par les palmes triomphantes qui ombragerent son berceau; sur qui la providence attentive veilla comme sur un fils durant les troubles de sa minorité, et qui vit depuis sa puissance, croissant au gré de ses desirs, devenir l'étonnement et la jalousie des nations; ce roi qui força les monarchies les plus altieres à reconnoître les prééminences de son trône, et les républiques humiliées à implorer sa protection ou sa clémence; qui vit les peuples de l'Orient lui apporter en tribut, des extrémités de la terre, la vénération de leurs rois, et tomber de respect à la vue de cette majesté que la renommée impuissante n'avoit pu leur peindre dans tout son éclat; ce roi... Mais, Messieurs, dispensez-moi de l'ordre des temps; j'assemble ici, selon que les idées me présent, ce corps de félicité si extraordinaire pour un seul homme; ce roi qui parcourut avec tant de rapidité la carriere des conquérants, devant qui les monts sembloient baisser leur tête, et les fleuves ouvrir leurs flots; à qui toute l'Europe, en se liguant contre lui, rendit l'hommage de la crainte, et en recherchant son alliance, celui du respect et de l'admiration; ce roi, plus heureux encore par sa prospérité domestique, que par les succès brillants de ses armes; qui voyoit sa postérité, se multipliant

chaque jour sous ses yeux, ne lui présenter dans ses fils que des ministres zélés de ses ordres, et plus jaloux de les exécuter que de la gloire dont ils se couvroient en les exécutant; qui voyoit sa famille auguste s'enrichir encore de ce que l'Europe élevoit de plus illustres princesses, qui, amenées par la paix, venoient orner sa cour de nouvelles graces, et la rendre aussi riante qu'il la rendroit majestueuse; ce roi enfin si chéri de ses peuples, de qui la santé attaquée mettoit toute la France en larmes, dont la guérison étoit une longue fête célébrée à l'envi dans les campagnes et dans les villes, et où l'artisan même, à force d'amour, sembloit disputer de magnificence avec le riche; ce roi, Messieurs, et voilà sa véritable grandeur, n'a laissé vaincre ni sa raison ni son cœur à ce torrent de prospérités; et, tandis que la nation s'enorgueillissoit de la félicité de son monarque, le monarque lui-même, ne la regardant que comme une décoration étrangere et fugitive, n'y attachoit point son ame; il ne pensoit qu'à se faire un mérite solide par ses actions, en remerciant encore le ciel des succès et des actions même.

Suivez-les ces actions, Messieurs; elles sont elles-mêmes les louanges: désavouez-moi, si vous ne reconnoissez dans les faits mêmes des fruits constants de sagesse, de religion, de bonté et de respect même pour les hommes.

En vain l'état étoit-il délivré des troubles qui l'avoient agité. Louis y découvre encore dans le sein de la paix une autre guerre civile d'autant plus funeste qu'un long usage rebelle à tant d'édits en

avoit fait comme le privilége de la nation; qu'elle ne régnoit qu'entre les vaillants; et que l'orgueil et la vengeance l'honoroient du nom de courage et de grandeur d'ame.

Ces combats singuliers, d'autant plus magnanimes aux yeux de l'erreur, que les combattants se devoient être plus chers, que le sujet même en étoit plus frivole, et qu'à peine y distinguoit-on l'offenseur et l'offensé, qui, privant la patrie de ses plus fermes soutiens, tenoient lieu des proscriptions les plus odieuses, et qui, par une contagion déplorable, communiquoient leur fureur jusqu'à ceux qui n'en étoient que les témoins : ces combats, malgré tout leur faux éclat, ne peuvent cacher leur véritable infamie aux yeux d'un roi qu'instruisoit la raison; et, dans un âge bouillant où les projets qu'il méditoit avoient tant de besoin du courage de ses sujets, il ne craint pas de proscrire une valeur injuste et insensée.

Apprenez donc, ames féroces, à respecter une vie qui n'est pas à vous; à ne la sacrifier qu'aux intérêts de l'état quand il la demande; à ne plus vaincre enfin pour nos ennemis.

Et n'espérez pas que le nom ni le mérite, le rang ni les services même obtiennent jamais du souverain ces graces meurtrieres qui exposeroient dans la suite tant d'illustres vies. Combien de fois renouvellera-t-il le mérite de ses lois par son inflexibilité bienfaisante?

Que ne peut se répandre dans tous les esprits une idée juste de l'honneur, celle que Louis en avoit : on attache le mépris à l'offensé; il n'est dû qu'à

l'offenseur; c'est à lui de rougir, puisque c'est lui qui s'est dégradé; et si le duel pouvoit être permis par l'intérêt de l'honneur, ce seroit à l'offenseur d'appeler celui qu'il a outragé, pour perdre le témoin de son injustice.

Ne compterez-vous pas encore entre les ouvrages d'une raison que la prospérité rendoit plus attentive et plus sûre, le joug de la discipline et de la regle imposé à nos armées? Nos troupes, auparavant sans frein et le fléau des peuples mêmes qu'elles défendoient, instruites à ne plus effrayer que les champs ennemis; ajoutant à la valeur ce qui étoit retranché à la licence, et ne se faisant plus un droit militaire de désoler les lieux de leur passage. La magistrature plus éclairée, plus autorisée par tant de sages ordonnances, et le souverain lui-même, n'employant son autorité que pour se condamner dans sa propre cause, plus législateur encore par son exemple que par ses lois.

Louis s'éleve plus haut, Messieurs; ce n'est pas assez pour lui de veiller aux droits de la raison; ceux de la religion lui sont encore plus sacrés; et, dans le sein du bonheur qui la fait si souvent disparoître aux yeux de l'homme, il la voit, il l'entend, qui du haut du ciel réclame son autorité, et lui donne le signal pour attaquer ce monstre que l'enfer avoit vomi pour la détruire; ce monstre, qui, dérobant d'abord sa marche tortueuse pour surprendre, avoit enfin levé sa tête superbe pour menacer; car c'est ainsi que l'hérésie insinuante dans sa naissance, étoit parvenue à déployer toute sa fureur, qu'elle avoit soutenu des siéges contre

nos rois, et forcé la vérité impuissante à traiter avec elle comme avec son égale. Louis l'attaque, et il la terrasse. Je laisse à l'Eglise à célébrer ce triomphe; ce n'est que par sa voix qu'il peut être dignement applaudi. Je ne vous présente que l'entreprise et le motif, comme une preuve incontestable que les prospérités de la terre n'avoient pas fait oublier à Louis ce qu'il devoit à cette souveraineté permanente et universelle devant qui toute puissance disparoît (1).

C'est ce même sentiment de fidélité; disons mieux : c'est cet héroïsme chrétien que Louis respecta dans cette famille royale qui fuyoit d'un trône où la foi ne pouvoit régner avec elle. Il crut donner un asile, en leurs personnes, autant à la religion qu'à la royauté; leur majesté s'accrut à ses yeux du sacrifice qu'ils avoient fait de leur diadême, et il crut toujours protéger plus qu'un roi dans un

---

Note de l'éditeur. On voit avec peine le doux, le modéré Lamotte faire ici, au nom de l'académie françoise, un titre de gloire à Louis XIV *au tombeau*, de la révocation de l'édit de Nantes, et de son zele persécuteur contre les protestants. Il m'eût été facile de retrancher ce passage d'un panégyrique bien écrit, plein de substance, et dans lequel d'ailleurs la louange ne va généralement pas jusqu'à l'extrême exagération; mais j'ai pensé qu'il n'étoit pas indifférent de le conserver, pour constater combien les gens de lettres étoient encore, au commencement du dix-huitieme siecle, étrangers à ces saines maximes de tolérance religieuse et de liberté de conscience dont l'humanité doit le triomphe aux longs efforts des hommes si recommandables, et pourtant si calomniés, qui ont écrit dans l'âge suivant.

prince qui ne perdoit sa couronne que pour avoir été fidele au Seigneur.

Ainsi vous avez vu l'homme heureux nourrir son zele et sa religion de sa prospérité même : mais ce qui n'est pas moins rare, Louis heureux en devient plus sensible aux infortunes des hommes. Regardez ces établissements secourables où les miseres ne sont pas moins respectées que soulagées ; ce palais superbe qui paroît plutôt un lieu de triomphe que l'asile de la valeur infortunée ; cet Elysée décerné, pour ainsi dire, aux ombres guerrieres ; car ne peut-on pas appeler ainsi ces soldats mutilés qui ne tenoient plus à la vie que par les bontés d'un roi dont ils avoient soutenu la gloire ; cet autre palais, ou plutôt ce temple (1), où la magnificence soulage la misere, où la piété éclaire la jeunesse, où les talents prêtent à la noblesse de nouveaux titres, où les vertus, faisant l'office des graces fabuleuses, s'empressent de parer la beauté.

Ces établissements étoient plus chers à Louis que ses plus illustres conquêtes. Ils appartenoient à sa bonté ; les places conquises n'appartenoient qu'à sa valeur. Aussi que lui coûtoient-elles à rendre, dès qu'elles pouvoient être le prix de la paix? Monuments de sa puissance quand il les soumettoit, elles devenoient des monuments de sa modération, en rentrant sous leurs premieres lois ; et la facilité magnanime de ses traités prouvoit à toute l'Europe qu'il savoit se vaincre lui-même aussi aisément que ses ennemis.

(1) Saint-Cyr.

Et ce n'étoit pas par l'amour du repos qu'il déposoit les armes ; plus actifs dans le sein de la paix, il veilloit sans interruption à nous en faire goûter les fruits : il vouloit que les nations enviassent encore plus notre félicité que notre gloire ; il exécutoit en roi ce qu'il méditoit en père ; ses vaisseaux triomphants traversent les flots pour nous enrichir des dépouilles d'un nouveau monde ; et, tirant des prodiges du fond de son amour pour nous, il parle, et les mers s'unissent pour nous amener l'abondance.

Mais c'eût été peu pour lui de ne procurer à ses peuples que cette sorte d'abondance, qui, toute nécessaire qu'elle est au premier besoin de la nature, ne sauroit pourtant rendre l'homme heureux selon toute la dignité de ses desirs.

L'esprit a des besoins plus nobles, et dès que les autres sont satisfaits, ils se font assez sentir à l'ame, si ce n'est par leur importunité, du moins par la langueur où ils la laissent. C'est aux arts et aux sciences à lui fournir les aliments qu'elle demande, et c'est au prince à ouvrir, par sa protection et par ses bienfaits, cette nouvelle source de félicité publique.

Dans quel siecle, messieurs, a-t-elle coulé plus abondamment que dans le nôtre ? Quel art, s'il n'a pris naissance parmi nous, n'y a pas trouvé du moins sa perfection ? L'industrie semble y avoir épuisé tous ses miracles, et la France, embellie de toutes parts, seroit méconnoissable à ceux qui l'habitoient avant nous.

Oui, la magnificence et le goût sont des vertus dans les souverains. Elles hâtent la lenteur ordinaire des arts ; ceux qui les exercent s'efforcent à l'envi de

mériter le choix du prince, et ce haut degré d'excellence où les éleve l'utile ambition d'être préférés, tourne bientôt à l'avantage de toute la nation : nous profitons des efforts qu'on a faits pour lui ; et nous sommes servis en rois, parceque tout est devenu digne du souverain.

Eh ! que la morale ne vienne pas nous effrayer ici du danger du luxe ! Il ne consiste pas dans le beauté ni dans la perfection des choses dont nous nous servons ; il ne consiste que dans la vanité qui s'y complait : mais n'est-elle pas la même dans tous les temps, et aveugle qu'elle est, ne se complairoit-elle pas également dans les choses médiocres, si les plus parfaites étoient ignorées ?

Les sciences et les lettres ont encore prêté la main aux arts. A quelle sublimité ne sont-elles pas rapidement parvenues ? Combien de découvertes récompensées d'avance par un roi dont les bienfaits alloient chercher les savants jusque dans les glaces du nord ? Athenes et Rome, qui nous disputent encore la gloire du génie, ne nous disputent plus du moins celle des connoissances ; le ciel s'est dévoilé à nos yeux ; nous avons sondé la terre et les mers, et nous avons tiré, pour ainsi dire, le monde philosophique de son chaos. Plus les hommes sont éclairés, plus ils sont hommes : mais aussi, plus un roi procure à ses peuples cet accroissement de lumieres, plus il est roi.

Vous rappellerez, Messieurs, ce jour si cher à votre mémoire, où le vainqueur et le pacificateur du monde ne se crut pas dégradé en ajoutant à ses titres celui de votre protecteur. Mais ce jour de

votre gloire fut encore plus le jour de la sienne ; et tandis qu'il n'y avoit qu'à vous féliciter de l'éclat qu'il répandoit sur vous, il falloit le louer de l'y répandre. Il voyoit dès-lors les fruits que produiroit cette adoption ; et j'ose dire qu'il donna dès ce moment à la nation, à l'univers, à la postérité, ces ouvrages excellents qui feront à jamais son instruction ou ses délices.

Vous aviez de quoi reconnoître un si auguste appui ; et le ciel a mis entre les mains des muses le prix des plus grands bienfaits ; les louanges. Aussi avez-vous consacré tous vos talents à sa gloire. Jamais roi n'a été plus célébré que Louis, et votre exemple aussi-bien que ses vertus lui attirerent de toutes parts les hommages redoublés de la poésie et de l'éloquence.

Postérité, ne crois pourtant pas que cet encens enivrât son ame. Apprends qu'après le plus signalé de ses exploits (1), il refusa les couronnes que nous nous préparions à lui offrir. Il sacrifia cette fois notre zele aux conseils de sa modération ; et si, dans les autres circonstances, il sacrifia les conseils de sa modération à notre zele, c'est qu'il ne crut pas devoir s'opposer à l'épanchement de nos cœurs ; et que, se plaisant à penser que nous l'aimions, il ne voulut pas nous priver du plaisir de lui en donner des marques.

Il vous le dit lui-même, Messieurs, après un de vos plus éloquents hommages (2), « qu'il voyoit

(1) La prise de Mons et de Namur.
(2) Harangue de M. le cardinal de Polignac.

« avec reconnoissance le plaisir que vous aviez à « relever le peu de bien qu'il pouvoit faire. » Voilà le langage d'un homme qui ne reçoit pas les louanges comme l'aliment de son orgueil, et qui semble plutôt ne leur faire grace qu'en faveur de l'amour qui les donne.

Loin que la vue de son propre mérite l'occupât tout entier, ivresse presque inséparable de la prospérité, il épuisoit au contraire son attention sur celui des autres; et c'est ainsi que les grandes ames savent tromper l'orgueil : elles se remplissent de tout ce qui s'offre d'estimable autour d'elles, et cette distraction les sauve du péril de se voir trop elles-mêmes. Aussi prompt à récompenser le mérite qu'à le connoître, ses bienfaits et son suffrage n'étoient qu'une même chose; il craignoit même de n'avoir jamais assez récompensé; les graces s'ajoutoient aux graces; et la premiere estime qu'il avoit une fois conçue, toujours vive, toujours présente à son esprit, en sollicitoit et en obtenoit toujours de nouveaux témoignages.

Je ne chercherai point mes preuves ailleurs que dans cette assemblée. Combien d'entre vous, Messieurs, le louent, à l'heure que je parle, de cette munificence qu'ils ont éprouvée, tandis qu'on les loue eux-mêmes du mérite qui en a été l'objet?

Mais nous n'avons presque les vertus qu'aux dépens les unes des autres; et tel est le caractere de l'esprit humain, qu'une perfection en lui annonce souvent un vice qui la dégrade. Celui qui est vivement frappé des grandes qualités, aperçoit aussi les défauts avec une pénétration du moins égale; et

comme il ne sait point cacher son estime, il ne sait pas aussi dissimuler son mépris.

La prospérité, la puissance, les graces de l'esprit, le sel même de l'expression, plus que tout cela la supériorité réelle du mérite, tout favorisoit dans le roi ce penchant presque invincible de l'orgueil à se jouer malignement des imperfections d'autrui : mais la raison lui en découvrit toute la bassesse, et l'humanité seule lui en fit sentir toute la barbarie.

Non ; qu'on ne loue point de bonté ces souverains qui, contents de ne pas faire couler le sang de leurs sujets, se permettent de les blesser, j'ai presque dit de les immoler par des railleries tyranniques; car le mépris du prince n'est-il pas une espece de mort pour le courtisan? Le bon prince est celui-là seul qui ménage scrupuleusement les hommes par la circonspection de ses discours, qui ne sort jamais du respect qu'il doit à ses sujets même, et qui sait faire de ses paroles et de son silence, autant de graces.

Je l'avouerai, Messieurs, cette qualité de Louis me frappe d'une admiration particuliere. Ses autres actions étoient faites à la face de l'univers, et leur éclat pouvoit être leur prix. Mais qu'il est difficile d'exercer constamment une vertu qui n'est point en spectacle, et de remporter des victoires dont on est le seul témoin!

Rassemblez à présent ce que je viens de mettre sous vos yeux; joignez-y ce que vous me reprochez en secret de n'avoir pas célébré ; suppléez à ce que j'ai dit, ce que je vous ai donné lieu de penser des vertus du roi; car je ne serois pas surpris que l'ora-

teur fût ici celui qui le louât le moins : tout ne vous montre-t-il pas la sagesse de Louis victorieuse de la prospérité? Vous allez voir changer la face de sa fortune; il demeurera toujours le même.

SECONDE PARTIE.

Il sembla, Messieurs, pendant plus d'un demi-siecle, que le ciel se plaisoit à rassasier le roi de félicité et de gloire; mais, quand le terme de notre bonheur fut arrivé, il sembla aussi mesurer les disgraces à ses anciennes faveurs, et vouloir épuiser sur nous le trésor des maux, comme il avoit épuisé celui des biens.

Louis va être blessé par tous les endroits sensibles de son cœur, et le conquérant, le pere et le roi vont être également frappés.

Vous vous ressouvenez, Messieurs, de cette bataille funeste, qui fut comme le signal de nos malheurs : nos troupes défaites aux mêmes lieux (1) qui venoient d'être les témoins de leur triomphe; ces troupes oubliant tout-à-coup qu'elles sont françoises, se livrent aux fers, les armes à la main, ou fuient devant l'ennemi étonné de leur terreur. Que la nation ne rougisse point ! je rapporte des prodiges. Cependant nous ne pouvons plus vaincre notre malheur : chaque année nous amene de nouveaux revers : plus d'un lieu devient célebre par nos déroutes et par nos pertes : des ordres où la prudence s'étoit trop précautionnée contre l'excès

(1) Hoschstett.

du courage, enchaînent la valeur d'un prince (1) né pour vaincre, et nous coûtent à-la-fois et la victoire et son sang : les places rebelles nous échappent, les places fidelles sont enlevées; les imprudences même de nos ennemis deviennent pour eux des triomphes ; on ne conçoit pas leur témérité, encore après le succès. Où seront nos ressources? Nos généraux (2), près de vaincre, sont blessés, et ne sauvent que leur gloire particuliere de la disgrâce publique. Le roi demande enfin la paix, car il est aussi grand de la demander par prudence et par amour des peuples, que de la donner par modération; et nos ennemis insultent à nos démarches par des propositions plus dures que le refus le plus superbe. Trouvez-vous le conquérant assez humilié ?

La prospérité domestique ne s'évanouit pas moins rapidement. Ce prince (3), modele éternel des enfants des rois, exemple aussi nécessaire pour le bonheur des états, que celui des qualités royales, ce prince meurt, et ne nous laisse que le souvenir de ses vertus. Son auguste fils qui se préparoit avec tant de courage à un regne qu'il craignoit si sincèrement ; à qui l'amour des hommes dictoit déja des projets dignes que la sagesse les ait adoptés aujourd'hui pour notre ressource ; ce pere des peuples, donnons ce titre à ses desirs, suit son épouse dans le tombeau où lui-même est suivi de son fils; et la tombe ne se ferme pas encore ; elle nous enleve dans

(1) M. le duc d'Orléans.
(2) M. le maréchal de Villars.
(3) Monseigneur.

le frere de nouvelles espérances. Ainsi le roi avoit vu une famille nombreuse, l'ornement, l'appui de sa couronne et les délices de son cœur : il n'a fait que passer, et elle n'est plus! Trouvez-vous le pere assez malheureux?

Mais il est une infortune encore plus sensible pour un bon roi ; le malheur des peuples : et Louis l'éprouve dans toute son étendue. La fidélité se dément dans ses provinces éloignées ; l'impiété sous le nom de zele, y allume des révoltes aussi opiniâtres qu'insensées. L'abondance disparoît de ses états ; combien de campagnes abandonnées ! Il faut armer pour les défendre ceux qui les devoient cultiver. Les saisons cruelles s'unissent avec la guerre pour notre ruine : le froid dévorant va brûler les moissons et les fruits jusque dans les entrailles de la terre, et nous ravit en un jour les besoins de plusieurs années: pour comble enfin, les peuples presque épuisés, à qui la dure nécessité demande encore de nouveaux efforts tandis que l'avarice des uns est attentive et industrieuse à augmenter la misere des autres. Trouvez-vous le monarque assez accablé?

Grand Dieu, vous donnâtes autrefois à un roi selon votre cœur le choix des fléaux dont vous vouliez punir son crime; vous les rassemblez tous sur Louis! étoit-ce pour l'expiation de ses foiblesses, ou plutôt pour l'exercice et le triomphe de ses vertus?

Suivez le roi, Messieurs, dans cet enchaînement de disgraces; et trouvez-y, s'il se peut, un moment où sa grandeur d'ame se soit dementie.

L'effet de l'adversité sur une ame commune est

de la décéler à elle-même ; elle se croyoit grande, tant que la prospérité l'élevoit, et elle prenoit sa confiance pour une véritable force. A mesure que ces biens qui la séduisoient lui échappent, elle se trouve sans appui; il ne lui reste rien, dès qu'on lui a enlevé ce qui ne lui appartenoit pas ; et elle demeure effrayée de son propre vide. De là ce découragement honteux, qui ne sait que se plaindre sans agir, et qui se borne à sentir stupidement les revers, en laissant aux autres le soin des ressources.

Une ame grande au contraire n'est jamais si forte que lorsque tout se déclare contre elle, et elle compte même que les malheurs l'enrichissent, à mesure qu'elle trouve en elle plus de fermeté à leur opposer.

Douterions-nous que Louis ne pensât ainsi ? Jamais les mauvais succès l'ont-ils jeté dans le découragement? Sa raison, aussi libre alors que dans les jours heureux, ne cherchoit-elle pas les remedes avec la même tranquillité ? Ne les découvroit-elle pas aussi sûrement? Nulle précipitation, nulle lenteur : sa prudence pouvoit être trompée, mais non pas déconcertée; et content de savoir toujours prendre les mesures qu'exigeoient les besoins, il regardoit les événements comme l'affaire d'un plus grand maître que lui.

C'est de là que naissoit sur son front cette sérénité majestueuse, qui ne s'est jamais obscurcie; et je ne parle pas d'une majesté extérieure, qui ne consisteroit que dans un assemblage de traits propres à imprimer le respect; je ne louerois pas un grand roi d'un don si frivole ; je parle de cette majesté de

l'ame, qui, pour ainsi dire, commande aux traits, qui étale au-dehors une expression sensible de son courage et du témoignage présent qu'elle se rend de sa fermeté. Telle étoit la majesté de Louis, et c'est ainsi que je la donne pour preuve de sa grandeur dans les disgraces.

Si Louis n'avoit eu qu'un extérieur auguste, nous aurions pu nous y méprendre dans les jours de sa gloire. La joie des succès, la fierté de la puissance pouvoit répandre sur son front cette splendeur respectable dont il brilloit alors ; mais l'humiliation des revers auroit bientôt terni tout cet éclat ; l'abbatement et la tristesse auroient pris la place des passions imposantes, et nous aurions été surpris de ne plus retrouver cette prétendue majesté où la vertu n'auroit point eu de part.

Vous le savez pourtant, Messieurs ; celle de Louis fut toujours la même. Jamais les disgraces ne lui ont fait changer de visage ; c'est que sa vertu ne changeoit point. Les évènements consternoient les villes, tandis que la tranquillité et la confiance regnoient auprès du trône ; on se rassuroit à la vue du maître, et il sembloit que nos ressources fussent peintes sur son front.

Adversité, quelle fut ton impuissance sur le cœur du roi? Tu n'as pu encore altérer un moment sa bonté. Les malheurs nous aigrissent, et nous rendent les hommes importuns : mais n'étoit-ce pas toujours dans le roi cette auguste affabilité qui enhardissoit le respect sans l'affoiblir, ce même penchant à faire des graces, ce même desir plus étendu que ses graces, qui mettoit dans son accueil et dans

ses paroles le plus sensible objet de la reconnoissance? Avec quelle grandeur d'ame récompensoit-il ceux dont la fortune avoit trahi la prudence ou la valeur! On eût dit que, par plus de profusion, il vouloit dédommager la vertu de n'avoir pas réussi.

Mais cette ame étoit-elle aussi tranquille qu'elle le paroissoit, et cette égalité ne pouvoit-elle pas être un effort de l'orgueil à cacher un trouble qui l'auroit avili? Ce seroit déja une grande force que de soutenir si constamment un personnage si difficile, et cet effort seul a peut-être fait tout le mérite de la plupart des grands hommes.

Louis étoit plus solidement grand; et pour s'en convaincre, il n'y a qu'à le suivre dans le secret de son domestique; car ce sont les vertus privées qui garantissent le mieux la vérité des plus éclatantes.

Loin de dépouiller, en se dérobant à sa cour, cette sérénité si décente sur le front d'un monarque, il y ajoutoit pour ceux qui le servoient une douce familiarité qui gagnoit leurs cœurs. Loin de lire les fâcheux évènements dans ses regards, ils y trouvoient toujours leur consolation. Eh! ne suffit-il pas de savoir que jamais maître n'a été plus aimé que Louis? Ses domestiques sont célèbres dans le monde par leur amour et par leur zele; ils nous ont tous appris qu'on aimoit d'autant plus le roi qu'on l'approchoit de plus près, et qu'on le voyoit, si j'ose ainsi parler, dans les moments les plus naïfs. Voilà ses vrais panégyristes, et leur admiration le loue mieux que l'univers, parceque c'est à ces yeux assidus qu'il pouvoit se déguiser le moins.

On se persuade déja, sans que je le dise, qu'une

ame semblable étoit incapable d'aucun murmure, et que Louis étoit aussi soumis qu'il étoit ferme. Loin que l'impatience le révoltât contre la main divine qui le frappoit, sa piété tranquille l'adoroit avec plus de reconnoissance. Dans le temps que le Seigneur retiroit la victoire de ses mains, il lui élevoit des temples avec une magnificence qui sembloit lui rendre grace des revers mêmes.

Vous ne vous étonnez pas sans doute que je fasse ici de la piété le caractere d'une ame grande. Vous le savez mieux que moi, Messieurs, que, sans ce fondement, toute grandeur n'est qu'illusion, et que c'est à la religion seule à faire des héros, si ce titre n'est dû qu'à la vertu solide.

Les hommes vulgaires portent leurs défauts jusques dans la piété. Ils la rendent inquiette, singuliere et superstitieuse; ils semblent penser qu'elle doit varier selon les temps; qu'il y en a une pour la prospérité, et une autre pour l'adversité; et comme si Dieu changeoit, ils changent, selon les événements, le culte qu'ils lui rendent.

L'ame grande et éclairée ne connoît point ces variations: elle honore l'immutabilité de Dieu par la constance et l'uniformité de ses sentiments; et c'est ainsi que Louis fut religieux dans les disgraces, comme il avoit commencé de l'être dans les jours heureux. Ce ne sont point ces pratiques extraordinaires de piété, dont on se surcharge, et qu'on croit faussement plus saintes que les obligations de son état; ce ne sont point ces vœux impatients qui semblent imposer des conditions au Seigneur; ce ne

sont point ces peines arbitraires qu'on veut bien souffrir pour se racheter de celles que la Providence nous a désignées; Louis fait consister tout son culte dans une fidélité constante à ses devoirs, et dans une parfaite résignation aux ordres du ciel. Ainsi l'assiduité à ses conseils, l'attention aux besoins de l'état, ses ordres, ses bienfaits, l'emploi de toutes ses heures pour la décence du trône, pour l'utilité publique, pour le plaisir même de sa cour, ou pour la consolation de sa famille; tout est en lui une œuvre de religion, parceque tout est animé de l'esprit de l'ordre : ainsi la déroute de ses armées, la perte de ses enfants, les fléaux dont le ciel afflige ses peuples, tout est en lui un sacrifice d'autant plus pur, qu'il n'est pas de son choix, et qu'il coûte plus à son cœur.

C'est cette piété persévérante qui trouve grace devant le Seigneur; et soudain Louis est rétabli dans toute sa gloire. Des victoires inespérées, une paix triomphante (je parle devant ceux (1) qui en ont été les instruments et les ministres), nos alliés rétablis dans leurs droits, ou affermis sur leur trônes, nos ennemis enfin devenus nos alliés, et nous rendant leur confiance qui nous sera toujours plus chere et plus honorable que la victoire; voilà la récompense des vertus de Louis; et c'est le ciel, en se désarmant, qui fait son éloge.

---

(1) M. le cardinal de Polignac et M. le maréchal de Villars.

Nous ne croyions pas, Messieurs, qu'il pût y avoir rien de plus admirable qu'une si belle vie : la mort du roi nous a détrompés. C'est elle qui m'a garanti les plus grands motifs de toutes ses actions ; c'est elle qui m'a dévoilé toute la perfection de ses vertus

Je laisse aux orateurs évangéliques à se saisir du pathétique terrible que leur offre le spectacle d'un roi mourant. C'est à eux d'en effrayer la vanité humaine, de lui montrer le tombeau comme le terme humiliant de tous ses projets, et de frapper les esprits de cette horreur salutaire qui y réveille la religion. Je ne suis point autorisé à exciter ici ces grands mouvements, et je ne vous expose la mort du roi que comme le plus digne objet de votre admiration.

Qu'est-ce qui fait l'éclat de toutes ces morts célebres que respecte et qu'admire l'univers ? Une fierté féroce, un amour aveugle de la gloire, ou le mépris insensé de la vie. La mort du roi présente une grandeur plus réelle. Il n'y paroît grand que parcequ'il ne cherche point à le paroître ; sa fermeté n'est point fastueuse, ses attendrissements ne sont point des foiblesses ; et cet homme à qui l'on auroit voulu faire oublier qu'il étoit mortel, semble n'avoir appris toute sa vie qu'à mourir.

Aussi peu occupé de ses douleurs que si elles lui étoient étrangeres, il ne songe qu'à ses devoirs, et toutes ses paroles sont autant de preuves de la supériorité de sa raison et de la grandeur de son ame. Je ne puis m'empêcher de vous rappeler ici celles qui nous intéressent davantage : « Mon fils, (dit-il au

« jeune prince), vous allez régner : Songez que « tout votre bonheur dépend d'être soumis à Dieu, « et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. « Evitez la guerre autant que vous pourrez ; je l'ai « entreprise quelquefois trop légèrement ; ne m'imi- « tez pas ; soyez un prince pacifique, et que toute « votre application soit de soulager vos sujets. »

Vous le sentez avec attendrissement, Messieurs ; ce fils que Louis embrasse, lui est moins cher, lui est moins présent que ses peuples : il ne regrette que leurs malheurs ; il ne se reproche que de ne les avoir pas assez prévenus ; il ne souhaite à son fils que la gloire de les réparer.

Puisse le jeune roi ne croître que pour méditer ces précieuses paroles, pour en faire le fond de ses sentiments, et pour y mesurer tout son regne !

Mais, Messieurs, connoissons tout notre bonheur. C'est le prince même à qui tous les droits et toutes les vertus ont décerné l'administration de l'état ; c'est lui qui chaque jour va retracer au Souverain ces importantes leçons dans son exemple ; c'est ce prince qui va lui apprendre, en nous rendant heureux, combien il est grand de travailler à la félicité des hommes, tandis que nos acclamations et notre reconnoissance lui apprendront combien il est doux d'en être aimé. C'est ce héros célebre par des conquêtes dont toutes les vertus militaires peuvent se disputer l'honneur qui, par un gouvernement pacifique, enseignera au souverain à n'aimer que la paix, et à ne se rendre redoutable que pour n'avoir pas besoin de vaincre.

Grand roi que je viens de célébrer avec un zele si sincere, si nos intérêts vous touchent encore, soyez sensible à notre consolation : le bonheur même de vos peuples va être l'éducation de votre fils.

FIN DE L'ÉLOGE FUNÈBRE DE LOUIS LE GRAND.

RÉFLEXIONS

SUR LA CRITIQUE.

Il y a deux sortes de publics qui s'intéressent aux disputes des gens de lettres. Le premier n'y cherche que le plaisir malin de voir des auteurs se dégrader les uns les autres, s'attaquer et se défendre par des railleries ingénieuses, et relever avec un mépris réciproque jusqu'aux moindres défauts de leurs ouvrages.

C'est un spectacle agréable pour l'amour-propre des uns, que l'avilissement des autres; et comme l'envie des honneurs et des richesses fait qu'on se réjouit quelquefois de la chûte des grands, quelque éloigné qu'on soit de leur succéder, l'envie de l'estime des hommes fait aussi qu'on aime à voir les auteurs estimés déchoir d'une réputation qui incommode jusqu'à ceux qui sont le moins à portée d'y prétendre.

L'autre espece de public, qui, par son petit nombre, à peine en mérite le nom, ne cherche dans les contestations littéraires que l'éclaircissement de la vérité. Il est bien aise de voir s'élever sur les mêmes matieres des sentiments différents, parcequ'alors

les auteurs intéressés à défendre leur opinion, rassemblent, avec tout l'art dont ils sont capables, les diverses raisons qui l'appuient, les exposent dans leur plus grand jour, découvrent et font sentir le foible de leurs adversaires; et qu'enfin, par ces discussions exactes, ils mettent le lecteur en état de juger sainement des choses.

Ce ne sont point les tours ingénieux ni le sel piquant de l'ironie qui charment ces sortes de lecteurs. Ils ne font attention qu'à la solidité des raisonnements : ils les pesent à part, et dépouillés de tous les ornements étrangers à la cause; et, contents d'avoir évité l'erreur, ils ne connoissent point la joie maligne d'en voir convaincre les autres.

A ces deux sortes de publics répondent aussi deux genres d'auteurs. La plupart ne se proposent, en disputant, que le frivole honneur de vaincre à quelque prix que ce puisse être : dès qu'ils ont avancé une opinion, il ne leur est plus possible de convenir qu'elle soit fausse : ils se croiroient même déshonorés d'en rien rabattre; et moitié illusion, moitié mauvaise foi, ils font arme de tout pour la défendre. Plus les raisons contraires les frappent, plus elles les irritent : ils tournent toute la sagacité de leur esprit à imaginer des détours pour échapper à la vérité qui les presse; et raffermissant, le mieux qu'ils peuvent, leurs préjugés ébranlés, ils payent de subtilités, de hauteurs, et d'injures même, quand ils ne sauroient payer de raison. Plutôt que de ne pas triompher, ils se forgent des chimeres, et les attaquent. Ils imputent à leur adversaire ce qu'il n'a pas dit, et s'obstinent à donner à toutes ses pro-

positions des sens détachés, sans vouloir, ou peut-être sans pouvoir comprendre qu'elles se modifient les unes les autres, et qu'il en résulte un sens général qui fait précisément la question. Quelquefois même, pour derniere ressource, ne pouvant décréditer les raisons, ils essayent de décréditer l'auteur qui les allégue, en lui reprochant d'autres fautes indifférentes au fait présent : ce qui n'est, à parler juste, que se venger lâchement de son propre tort.

Quelques auteurs, au contraire, n'ont d'autre vue, dans la dispute, que d'entendre et de faire entendre la raison. Le vrai leur est aussi bon de la main des autres que de la leur. Ils étudient, dans ce qu'on leur propose ce qu'il peut y avoir de raisonnable; aussi contents quelquefois, en avouant qu'ils se sont trompés, que le peuvent être ceux qui les réduisent à en convenir.

Ce caractere me paroît si estimable, que je me le proposerai toujours pour modele dans la dispute où je suis obligé d'entrer. J'examinerai les objections de madame Dacier, comme si je me les étois faites à moi-même. Je comparerai ses raisons et les miennes, comme si elles étoient également mes propres idées, et qu'il s'agit de me déterminer entre elles par la seule force de l'évidence. C'est un engagement que je prends exprès à la face de l'académie, pour m'animer à rendre ma réponse plus digne de ce public judicieux pour qui seul on devroit écrire.

Le livre de madame Dacier, annoncé depuis long-temps, parut quelques jours après que j'eus récité cette espece de préface dans l'académie. Je le lus avec attention pour y chercher mes erreurs; et

comme j'avois promis de pardonner les injures à qui me détromperoit, je m'accoutumai aisément à celles dont il est plein, dans l'espérance qu'on rempliroit la condition : mais, après avoir achevé tout le livre, je trouvai qu'il n'y avoit que la moitié de l'ouvrage fait. J'ai déja eu les injures; il ne reste plus qu'à me détromper.

Dans l'engagement où je suis de répondre, j'ai songé, comme madame Dacier, à faire un livre qui pût être utile indépendamment de notre dispute. Elle a choisi les causes de la corruption du goût, qui sont plutôt chez elle le prétexte que le dessein de l'ouvrage. Pour moi, je me suis laissé conduire à ma matiere : il m'a paru qu'elle me donnoit lieu à des réflexions judicieuses sur la critique. Je tâcherai donc d'en faire le fond de ma réponse ; de semer par-tout des principes de raisonnement, dont les endroits que j'ai à réfuter ne seront que l'application; et je prendrai garde sur-tout à ne dire contre madame Dacier que ce qu'entraîne la nécessité de ma défense.

Je lui ai rendu dans mes odes un hommage public que je confirme encore avec plaisir. Le compliment que je lui ai fait étoit fondé sur une estime très réelle : l'érudition, estimable dans les hommes, l'est encore plus dans une femme, par sa rareté. Il faut avouer que madame Dacier l'a portée à un haut point : elle en a servi utilement son siecle par un grand nombre de traductions fidelles; et puisque je ne sais pas le grec, je suis du nombre de ceux qui lui ont là-dessus le plus d'obligation.

Je ne rabats donc rien des sentiments qui lui

sont dus : mais enfin, comme les meilleurs amis disputent tous les jours sans s'aliéner, j'espere que madame Dacier ne trouvera pas mauvais que je me défende, et qu'elle souffrira même que j'aie raison en bien des choses. Nous n'avons eu vue l'un et l'autre que la vérité et l'avantage du public . . .

. . . .

De l'estime des Anciens.

Si un homme qui sait plusieurs langues, qui entend les auteurs grecs et latins, qui s'éleve même jusqu'à la dignité de scholiaste, si cet homme venoit à peser son véritable mérite, il trouveroit souvent qu'il se réduit à avoir eu des yeux et de la mémoire; il se garderoit bien de donner le nom respectable de science à une érudition sans lumiere. Il y a une grande différence entre se souvenir et juger, entre s'enrichir de mots ou de choses, entre alléguer des autorités ou des raisons. Si un homme pouvoit se surprendre à n'avoir que cette sorte de mérite, il en rougiroit plutôt que d'en être vain.

Ces sortes de savants reprochent à cinq ou six ignorants de notre siecle d'avoir méprisé les anciens: mais ces cinq ou six ignorants n'ont point méprisé les anciens; ils ont seulement condamné l'estime outrée, et l'espece d'idolâtrie où l'on tombe à leur égard. Ils ont voulu qu'on rendît justice à tous les temps; que l'on sentît le beau par-tout où il est, sans acception de siecle, et qu'on ne fît pas les modernes d'une autre espece que les anciens.

Mais ce n'est pas assez pour les commentateurs. Si l'on n'adore point, on méprise: point de milieu.

Madame Dacier, par exemple, veut « qu'Homere ait « inventé l'art, et l'ait perfectionné tout à la fois; « que son ouvrage soit le plus parfait qui soit sorti « de la main des hommes. » Si on lui arrache l'aveu vague qu'il a pu faire quelques fautes, elle n'a garde d'appliquer cet aveu à rien en particulier; au contraire, elle justifie tout en détail; et c'est peu de justifier, elle se récrie toujours : « Cela est inimitable, « cela est divin! » D'où vient donc ce prodige? comment se peut-il faire qu'un homme invente un grand art, et le porte d'abord à la perfection? Madame Dacier s'en étonne elle-même, et elle se demande : « Comment donc Homere a-t-il pu être exempt de « la loi générale, qui n'a peut-être jamais souffert « que cette exception? » Et voici la raison qu'elle s'en rend après y avoir un peu rêvé. « Il y a des na- « tions si heureusement situées, et que le soleil « regarde si favorablement, qu'elles ont été capables « d'imaginer et d'inventer elles-mêmes, et d'arriver « à la perfection. Et il y en a d'autres qui, ense- « velies dans un air plus épais, n'ont jamais pu, « que par le secours de l'imitation, se tirer de la « la grossièreté et de la barbarie où leur naissance « les a plongées; et telles sont toutes les nations oc- « cidentales, par comparaison à celles qui sont à « l'orient. » Voilà donc, selon cette idée, les poëmes d'Homere qui sont l'effet d'un coup de soleil; encore n'ont-ils dû naître que dans la Grece, comme s'il y avoit un orient fixe aussi bien que les poles, et que tous les climats que le soleil parcourt ne fussent pas orient et occident tout à-la-fois les uns par rapport aux autres. Cette inattention auroit été qualifiée

autrement, si madame Dacier avoit eu à me la reprocher.

Mais ce n'est véritablement qu'une inattention; elle n'a prétendu parler que de notre orient qui lui paroît plus favorable à l'imagination; et c'est pourquoi, selon elle, les Egyptiens, peu de temps après le déluge, avoient déja poussé fort loin plusieurs sciences, et sur-tout la divination : folie que madame Dacier leur compte pour une profonde découverte, et bien digne en effet d'un climat chaud; nos brouillards n'auroient pas opéré de si grands prodiges.

Quoi qu'il en soit, dès que je ne conviens pas qu'Homere ait perfectionné l'art qu'il a inventé, madame Dacier conclut que je le méprise, moi qui ai avancé formellement que, par une supériorité de génie, il avoit saisi les premieres idées de l'éloquence dans tous les genres; qu'il avoit parlé le langage de toutes les passions; qu'il avoit ouvert aux écrivains qui devoient le suivre, une infinité de routes qu'il ne restoit plus qu'à aplanir; et qu'enfin ceux même qui le surpasseroient devroient encore le regarder comme leur maître. J'ai beau le redire, et protester de ma sincérité; madame Dacier n'y verra peut-être encore qu'un mépris caché d'Homere, et qui ne tend pas à moins qu'à renverser la république des lettres. Pour moi, j'ose dire que cette délicatesse outrée de ne pouvoir se contenter pour Homere d'un éloge aussi sérieux et aussi étendu, ne peut naître que d'une prévention très dangereuse; et encore plus capable de corrompre le goût que toutes les causes qu'on me cite de Quintilien.

En effet, cette prévention tient le jugement en servitude; on n'ose sentir ce qu'on sent; on se passionne de commande pour ce qui ne mérite qu'une approbation tranquille; on résiste aux premieres impressions du défectueux; et à force d'y résister, on parvient enfin à le voir avec d'autres yeux; on le souffre d'abord; ensuite on le justifie; bientôt on l'admire; et quelquefois on l'imite sans remords.

Ce que je dis ici à l'occasion d'Homere, je l'étends à tous les anciens, et je prie madame Dacier, s'il est possible, de ne voir dans ce que je dis que ce que je dis. Les Grecs et les Latins ont eu de grands hommes dans tous les genres; et nous avons eu eux, à les comprendre tous ensemble, des modeles de toutes les beautés, c'est-à-dire, que l'un excelle par un endroit, et l'autre par un autre; mais je crois aussi que nous avons en eux des exemples de toutes les fautes : et c'est même par cette double leçon, que l'étude des bons écrivains de l'antiquité peut être pour nous une éducation complette.

Nous serions encore dans la barbarie, si nous ne les avions retrouvés. Il eût fallu de nouveau défricher tout, passer par les commencements les plus foibles, acquérir, pour ainsi dire, les arts piece à piece, et perfectionner nos vues par l'expérience de nos propres fautes, au lieu que les anciens ont fait tout ce chemin pour nous. Ils ont été nos guides et nos maîtres; il faut les estimer et les étudier : mais non pas comme des maîtres tyranniques, sur la parole de qui nous devions jurer toujours, et qu'il ne soit jamais permis d'examiner.

La question n'est pas, comme bien des gens se

l'imaginent, et comme les partisans outrés de l'antiquité semblent l'entendre, s'il faut mépriser ou estimer les anciens, les abandonner ou les conserver. Il est hors de doute qu'il faut les estimer et les lire; il s'agit seulement de savoir s'il ne les faut pas peser au même poids que les modernes : si, quand les idées du beau dans tous les genres sont une fois connues, il ne faut pas mesurer tout indistinctement à cette regle, et effacer des ouvrages, pour ainsi dire, le nom de leurs auteurs, pour ne les juger qu'en eux-mêmes. Voilà précisément la question; du moins je déclare que je ne vais pas plus loin; ce n'est point un pas que je fasse en arriere, je n'ai jamais passé ces bornes.

Je trouve seulement qu'on fait sonner trop haut les noms des écrivains de l'antiquité. Ils sont, pour les gens prévenus, comme ces géants dont parle madame Dacier, qui croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur et de deux en hauteur (1). A mesure qu'ils s'éloignent de nous, leur autorité s'augmente : nous ne nous accoutumons pas assez à les entendre nommer, comme les écrivains de notre siecle : nous y attachons une idée de grandeur devant qui les noms modernes ne tiennent point. Pour moi, qui soupçonne que ces grands hommes pouvoient être petits par bien des endroits aux yeux de leurs contemporains; qui vois parmi nous que ceux qui ont le plus de talents n'ont pas

(1) Madame Dacier avertit, dans son errata, qu'elle s'est trompée d'une ou de deux coudées; il faut les suppléer à proportion dans ma comparaison.

souvent des lumieres bien sûres, et que nos meilleurs esprits se trompent quelquefois, je pense qu'il en a toujours été de même; qu'Horace n'imposoit pas plus de son temps, que Malherbe du sien; ni Longin et Denys d'Halicarnasse, que des rhéteurs de nos jours.

De la maniere de critiquer les Auteurs.

La critique est sans doute permise dans la république des lettres. Elle est légitime, puisque c'est un droit naturel du public de juger des écrits qu'on lui expose; et elle est utile, puisqu'elle ne tend qu'à faire voir, par un raisonnement sérieux et détaillé, les défauts et les beautés des ouvrages. Mais autant que la critique est légitime et utile, autant la satire est-elle injuste et pernicieuse: elle est injuste en ce qu'elle essaie de tourner les auteurs mêmes en ridicule, ce qui ne sauroit être le droit de personne; et elle est pernicieuse, en ce qu'elle songe beaucoup plus à réjouir qu'à éclairer. Elle ne porte que des jugements vagues et malins, d'autant plus contagieux, que leur généralité accommode notre paresse, et que leur malice ne flatte que trop notre penchant à mépriser les autres.

Il faudroit donc, dans la république des lettres, traiter les satiriques superficiels comme des séditieux qui ne cherchent qu'à brouiller; et les critiques sages au contraire, comme de bons citoyens qui ne travaillent qu'à faire fleurir la raison et les talents.

C'est à eux sans doute qu'il appartient de juger

les ouvrages anciens et modernes : mais il seroit bon, ce me semble, d'établir là-dessus une différence entre les auteurs des siecles passés et les auteurs vivants. On examine d'ordinaire ceux-là avec un respect timide et des ménagements superstitieux, tandis qu'on réserve pour ses contemporains toute la sévérité et toute la hardiesse de ses jugements. J'ose dire cependant que ce devroit être tout le contraire. Tous les égards sont dus à ceux avec qui nous vivons, et nous ne devons rien aux autres que la vérité.

Il faudroit donc, pour l'instruction de nos contemporains, mettre à profit cette liberté que nous pouvons prendre sur les auteurs qui ne sont plus. Que notre propre conduite nous serve en cela de leçon : nous ne faisons d'anatomie que des morts ; on a même horreur de la maxime qui autorise les expériences sur les personnes obscures. Pourquoi n'étendrions-nous pas cette humanité aux choses qui ne regardent que l'esprit ? Pourquoi du moins ne s'en pas tenir aux critiques honnêtes avec nos écrivains ? Pourquoi, au lieu de leur reprocher aigrement des fautes, n'en choisissons-nous pas de pareilles dans les anciens, dont nous fassions sentir le défaut, et si l'on veut, tout le ridicule qui ne les intéresse plus ? Nous satisferions par-là au double devoir d'éclairer les autres, et de ne blesser personne.

Madame Dacier n'est pas de mon avis ; elle a cru que c'étoit me faire grace de ne m'accorder que les égards que j'ai eus pour Homere ; elle n'a fait attention en cela qu'à la supériorité de l'un, et à la

médiocrité de l'autre; et elle me traite sans scrupule comme mort, et Homere comme vivant, parce qu'elle l'a fait revivre dans sa traduction.

Qu'elle l'avoue ingénuement ; elle s'est crue attaquée dans la personne de son auteur favori ; elle a compté pour rien la justice flatteuse que je lui rends avec plaisir en tant d'endroits de mon discours (en tête de l'Iliade), et elle n'y a vu que les censures que j'ai osé faire du pere de la poésie : encore sa passion pour ce grand poëte les lui a-t-elle grossies : elles lui ont paru des injures, et pour ces injures prétendues, elle m'en a rendu de très réelles.

Il y a deux sortes d'injures usitées dans les contestations des gens de lettres : les unes toutes crues, et telles que la passion les suggere d'abord, les expressions les plus naturelles du mépris et de la colere, des démentis en forme, des reproches directs d'impertinence et d'absurdité, et mille autres formules aussi polies. La plupart des savants des derniers siecles n'en étoient point avares dès qu'ils étoient en dispute, et je soupçonne qu'ils avoient rapporté cela du commerce récent d'Homere, qui les met harmonieusement dans la bouche de presque tous ses héros. Madame Dacier a pris apparemment cet usage pour un privilége de l'érudition ; elle ne m'épargne pas ces sortes d'injures, et souvent elle ne m'a pas jugé digne qu'elle se donnât la peine de les assaisonner du moindre tour. En voici quelques-unes dont le lecteur jugera.

« C'est là véritablement parler sans savoir ni ce « qu'on veut dire, ni ce qu'on dit ; c'est parler comme

« les visionnaires de Desmarets. (Madame Dacier, « page 105.) »

« M. de Lamotte a cru que c'étoit une fausse mo- « destie, et il s'est livré sans aucun scrupule à un « orgueil très sincere (401). »

« Personne n'a jamais été assez fou pour tirer « cette conclusion (187). »

« Alors, outre la vanité qu'on y condamne, on y « déteste encore l'envie et la malignité. Telle est « ordinairement la vanité des poëtes, et voilà le vé- « table caractère de celle de M. de Lamotte (376). »

Voilà des injures bien positives, et qui ont toute la simplicité des temps héroïques.

« L'orgueilleuse ingratitude de l'imitateur l'a « emporté sur la modeste reconnoissance du traduc- « teur... (35). » Il faut avouer que celle-ci le dispute pour l'harmonie aux plus belles d'Homere.

« Que M. de Lamotte n'entende ni le grec, ni le « latin, cela est pardonnable! Mais il devoit au « moins entendre le français (123). » Cela est em- prunté presque mot pour mot de M. Despréaux : l'injure avoit été inventée par un autre; il n'auroit pas été mal d'en faire honneur à l'inventeur.

« Il est si naturel à M. de Lamotte d'être dans « l'erreur, que quand il en sort, il ne sait par quel « miracle cela s'est fait, et il y rentre le plutôt qu'il « est possible (18). » Madame Dacier venoit de pro- mettre dix lignes auparavant de ménager ses expres- sions. Il faut donc qu'elle ait cru ce tour fort hon- nête, et je n'ai qu'à l'en remercier.

« M. de Lamotte a un art admirable pour rendre

« froids et plats les discours les plus forts et les « plus nobles (417). »

« On diroit que M. de Lamotte a fait serment de « gâter les plus beaux endroits d'Homere ; aucun ne « lui peut échapper (418). » Quelques gens prétendent que c'est là la fine ironie de Platon. Il n'y a rien à dire, puisqu'elle a le sceau de l'antiquité.

« Un homme pieux comme M. de Lamotte ne « sauroit mentir (109). » Cette ironie a pourtant bien de l'air d'un démenti.

« Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur « qui n'avoit rien dit d'Homere. Que feroit-il au- « jourd'hui à un rhéteur qui lui liroit l'Iliade de « M. de Lamotte (165). » Heureusement quand je récitai un de mes livres à madame Dacier, elle ne se souvint pas de ce dernier trait.

« Ridicule, impertinence, témérité aveugle, bé- » vues grossieres, folie, ignorances entassées. » Ces beaux mots sont semés dans le livre de madame Dacier, comme ces charmantes particules grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas, à ce qu'on dit, de soutenir et d'orner les vers d'Homere.

Madame Dacier est peut-être surprise de m'en avoir tant dit ; car, puisqu'elle avoit promis d'abord de ne me point dire d'injures (pag. 10), il y a apparence que toutes ces phrases lui sont échappées comme un style polémique, sans qu'elle y fît assez d'attention. Mais je l'avertis que ce n'en est pas là la trentieme partie ; et que quand elles ne choqueroient pas par le défaut de bienséance, elles ennuieroient encore beaucoup par la répétition.

Ces sortes d'injures partent d'ordinaire d'une

passion imprudente, et qui n'entend pas ses propres intérêts; car elles ne font aucun plaisir au lecteur; elles ne font pas grand tort à l'auteur à qui elles s'adressent, et elles avilissent sûrement celui les dit.

Il y a d'autres injures plus ingénieuses, qui, quoique également injustes, ne laissent pas d'égayer la matiere, et de faire passer la malice à la faveur de l'art.

J'en ai trouvé quelques-unes de ce genre dans madame Dacier. Elles m'ont réjoui moi-même, quoique ce fût à mes dépens; je renonce pourtant à l'honneur d'en rendre de pareilles; je me prive volontiers d'un avantage que je crois injuste, et je ne veux ni me faire lire, ni avoir raison à ce prix.

Une autre injustice en matiere de dispute, c'est de reprocher à l'auteur que l'on combat des choses étrangeres à la question, et cette injustice est presque toujours une marque de foiblesse; car, si on se sentoit assez fort du fait même, on ne chercheroit pas de secours ailleurs. Madame Dacier, par exemple, n'auroit-elle pas dû se passer d'un pareil artifice?

J'ai fait des opéra, me reproche-t-elle, et j'ai lu des romans; et par le titre de pieux qu'elle me donne ensuite ironiquement, elle paroît insinuer que je suis tout le contraire. J'ai là-dessus une compensation à lui proposer. Qu'elle me passe les opéra que j'ai faits, pour les traductions qu'elle a faites de l'Eunuque et de l'Amphitrion, de quelques comédies grecques d'aussi mauvais exemple, et des odes d'Anacréon, qui ne respirent qu'une volupté dont la nature même n'est pas toujours d'accord. Soyons

raisonnables; il me semble que cela vaut bien quelques opéra, qui sont des ouvrages très modestes, et presque moraux, en comparaison de ceux que je cite.

A l'égard des romans qu'elle suppose que j'ai lus, mettons les pour les deux cents fois (1) qu'elle a lu avec plaisir quelques pieces du cynique Aristophane. Mes lectures frivoles ne montent pas à beaucoup près si haut; mais je ne veux point chicaner, et je consens que l'un aille pour l'autre.

On conclura sans doute que nous pouvions mieux employer notre temps, madame Dacier et moi; je passe condamnation, pourvu qu'on n'en induise rien contre le fond de nos sentiments. Je suis sûr qu'elle n'a fait attention dans les endroits licencieux qu'à l'esprit du poëte, et à la force ou à l'harmonie des mots grecs; et la même justice demande aussi qu'elle croie que je n'ai été touché dans les romans que de l'art ingénieux qui y regne, sans en adopter les mauvaises maximes. Je suis ravi pour elle que mon apologie soit la sienne.

D'ailleurs le dessein de madame Dacier, dans le reproche qu'elle me fait, est de donner une idée basse de notre galanterie, de faire regarder l'amour comme une source de petits sentiments indignes de l'homme, et de faire entendre que les esprits accoutumés à ces puérilités, ne sont plus capables de sentir le sublime et les grands sentiments d'Homere. Mais qu'est-ce au fond que ces grands sentiments pour lesquels on voudroit nous inspirer tant d'es-

(1) Préface d'Aristophane.

time? des saillies extravagantes d'ambition et de vengeance, des transports ridicules d'un courage aveugle. Si l'on examinoit bien toutes ces passions, on verroit qu'elles n'ont rien à se reprocher du côté du puérile, qu'elles avilissent également l'homme; et qu'enfin ce n'est point par raison qu'on les préfere les unes aux autres, mais seulement selon le degré d'orgueil ou de tendresse qu'on a soi-même dans l'esprit et dans le cœur.

Du parallele d'Homere et de l'Ecriture sainte.

Voici un article plus sérieux et plus important que tous les autres. Madame Dacier emploie souvent dans son livre l'exemple de l'écriture sainte, pour justifier la conduite d'Homere en plusieurs choses. J'avois osé trouver ce parallele scandaleux, sans néanmoins appliquer ce terme à madame Dacier; mais « elle est très-contente, dit-elle, de scandaliser « avec Eustathe, archevêque de Thessalonique; » comme si ce commentateur d'Homere étoit un pere de l'église, et qu'il fût de la docilité chrétienne de souscrire là-dessus à ses sentiments. Madame Dacier, appuyée de ce témoignage, donne hardiment à plusieurs de mes remarques sur Homere la note capitale d'impiété; je ne saurois, à l'entendre, condamner quelques comparaisons, ni les répétitions mêmes de l'Iliade, sans me rendre suspect d'hérésie. Heureusement je suis bien rassuré de ce côté-là. Beaucoup de théologiens, des archevêques même, puisqu'il en faut, ont lu mon ouvrage; et ils m'ont félicité positivement de ce que j'ai dit là-dessus.

Je vais donc une fois pour toutes faire ma déclaration sur l'écriture, afin de ne la plus mêler dans une dispute profane, et où l'on est scandalisé, je le répéte, de la voir entrer.

L'écriture ne nous a point été donnée pour nous rendre savants, encore moins pour amuser notre imagination. Je n'y cherche point à devenir physicien, ni astronome, ni poëte, ni orateur. J'ai donc lu tous les livres saints, quoique madame Dacier se plaise à croire que je les ignore : je les ai étudiés comme la science de l'*unique nécessaire*, comme la source divine de la doctrine et des mœurs, mais nullement comme une poétique, aliment frivole de l'imagination des hommes. J'avoue que je lis Homere avec des sentiments bien opposés ; et quoique quelques écrivains que madame Dacier adopte, veuillent qu'on le lise comme les prophetes, en cherchant les grandes vérités cachées sous ses fables, je le regarde au contraire comme un organe du pere du mensonge, dont il s'est servi non pas pour établir le paganisme, ainsi que madame Dacier me le fait dire, mais pour en fortifier l'extravagance et l'absurdité.

Un savant théologien avoit déja reproché à M. Dacier le dessein apparent de *christianiser* quelques philosophes païens; d'avoir voulu faire des œuvres de Marc Antonin, *un livre de piété;* d'avoir dit, « que « quand on juge de Socrate par les vérités qu'il a con- « nues, on ne se contente pas de dire qu'il étoit « grand philosophe; mais qu'on est presque tenté « d'assurer qu'il étoit prophete, et que Dieu lui avoit « révélé les mysteres qui devoient être accomplis; »

d'avoir ajouté sur les Stoïciens, « qu'il n'y a rien de « plus parfait que leurs maximes, et qu'après l'écri- « ture sainte rien ne mériteroit davantage d'être mis « entre les mains des hommes. » Sans doute l'amour de M. Dacier pour la vérité et la vertu lui en ont grossi les apparences dans les philosophes païens, ou il a pris l'ombre pour le corps. Mais que diroit ce théologien critique, s'il avoit vu dans madame Dacier qu'Homere avoit trouvé le dénouement *de la prédestination et de la liberté de l'homme ?* Voilà une preuve bien sensible des excès où nous jettent de fausses conformités. Jugeons plus simplement des choses ; ne cherchons la vérité qu'où elle est sûrement, et n'érigeons point des fictions et des bagatelles en réalités importantes et respectables : il ne faut point mettre l'arche auprès de Dagon ; l'idole se brisera infailliblement.

Si l'on se contentoit de trouver entre l'ouvrage divin et l'ouvrage païen quelque rapport de style, comme une preuve historique du génie commun des Orientaux ; si l'on n'y cherchoit qu'à vérifier des usages et des mœurs, rien ne seroit plus raisonnable : mais d'aller jusqu'à vouloir faire respecter les plus randes folies d'Homere par les miracles de l'écriture, et par quelques figures des prophêtes, par exemple, le cheval parlant d'Achille, par l'ânesse de Balaam ; les hommes combattant contre les dieux, par Jacob luttant contre l'ange ; le songe d'Agamemnon, par celui d'Achab, etc., j'avoue que c'est ce que j'ai trouvé scandaleux, et j'ai dit sur cela un mot dans mon discours, auquel madame Dacier n'a pas répondu. Les vrais caracteres de la divinité sont

posés en principes en tant d'endroits de l'écriture sainte, que, quand les auteurs sacrés viennent à employer les figures, on les reconnoit d'abord pour ce qu'elles sont, et on ne les apprécie que ce qu'elles valent; au lieu que dans Homere ces prétendues figures sont elles-mêmes les principes, et qu'il n'y a rien qui avertisse l'esprit de ne les pas prendre à la lettre. Si je disois là-dessus, comme M. Dacier le fait souvent à mon égard, qu'après ma remarque je suis surpris qu'elle ait osé revenir à son parallele, elle trouveroit sans doute que j'aurois mauvaise grace; j'en conviens, cela ne sied bien qu'à elle.

Je pense donc avec monsieur l'archevêque de Cambrai, que les dieux de l'Iliade ne valent pas nos contes de fées. C'est pourtant de ce merveilleux puérile que nous disputons madame Dacier et moi. Cette question dont on fait tant de bruit est peut-être la plus frivole qui puisse occuper des gens raisonnables, et j'ai grand peur qu'elle ne soit mise un jour au rang des paroles oiseuses.

De l'ignorance du grec.

Mais, me dit madame Dacier, vous ne savez pas le grec; comment avez-vous l'audace de juger d'un auteur dont vous ignorez la langue? c'est l'objection qui regne le plus dans son ouvrage; celle qui a séduit le plus de gens, et sur laquelle on me croit fort embarrassé: peut être sera-t-on surpris de voir combien elle est frivole dans la question dont il s'agit.

Je ne fais point vanité d'ignorer le grec; il seroit mieux que je le susse; cette connoissance a sans doute ses utilités; mais elle ne m'auroit servi de rien dans ce que j'ai fait.

Je suppose toujours dans mon ouvrage que l'expression d'Homere est élégante, qu'il a fait par-tout de sa langue un usage ingénieux, propre à faire valoir ses fables; et ainsi, sans jamais prononcer contre le choix de ses termes, je m'en suis tenu précisément à l'ordre de son poëme, au caractere de ses dieux et de ses héros, au choix des actions, à la convenance des sentiments, en un mot, au gros des choses. Dira-t-on que, dans les traductions littérales faites en latin par les savants à qui personne n'a contesté l'intelligence des deux langues, je n'aie pu m'assurer suffisamment de ce qui fait l'objet de ma Critique?

Je demande à madame Dacier même pourquoi elle a traduit l'Iliade, si elle n'a pas cru que sa traduction pût donner, à l'élégance près, une idée suivie de ce poëme? Elle auroit beau me dire, avec sa modestie ordinaire, que sa traduction est foible, languissante et plate même en comparaison de l'original: je pourrois vous le contester, lui répondrois-je, comme j'ai déja fait; mais je vous le passe. Quand vous dites qu'un des héros de ce poëme croyoit avoir *la mort à ses trousses;* qu'un autre dans une lutte *donne le croc en jambe* à son rival, au lieu de ces expressions trop familieres, Homere emploie là les plus beaux termes du monde: je le veux bien; mais qu'en pouvez-vous conclure, puis-

que je me restreins à ne juger que du sentiment et de l'action, que certainement vous n'avez pas prêtés à Homere?

Comment madame Dacier peut-elle parler souvent de l'Ancien Testament sans savoir l'hébreu? C'est que nous en avons une traduction canoniquement approuvée. C'est ainsi qu'à proportion je parle d'Homere, sans savoir le grec, sur la foi des traducteurs autorisés parmi les savants.

En un mot, ou madame Dacier n'a pas rendu Homere, ou je l'entends comme elle, eu égard au fond des choses; et quand même elle ne l'auroit pas rendu, mes remarques auroient encore un objet réel, puisqu'elles tomberoient du moins sur sa traduction dont je m'appuie toujours.

Il ne faudroit donc plus crier, il ne sait pas le grec, et il juge Homere, et prétend l'imiter; si ce sophisme séduit bien des gens, c'est qu'on se laisse étourdir du faux paradoxe qu'il présente d'abord. On croit que je juge du grec, tandis que je ne juge que du français de madame Dacier. On croit que j'imite en détail les tours et les expressions d'Homere, au lieu que j'imite seulement le fond des choses que les traductions littérales m'ont suffisamment appris : la témérité de l'entreprise s'évanouit, dès qu'on la réduit ainsi à ses véritables termes.

De la nouveauté de mon projet.

Madame Dacier m'apprend que Desmarets, l'auteur du Clovis et de la Madelaine, avoit eu comme moi l'audace de juger d'Homere, que sa dissertation

fut oubliée dès sa naissance, et que ce n'est même que par hasard qu'elle l'a eue d'un de ses amis, qui l'a déterrée dans la poussiere d'un cabinet. Je n'ai jamais lu cette dissertation; je n'aurois pas manqué de la citer, si je m'en étois servi, quoique ce ne soit pas trop l'usage des auteurs de remarques, qui ne font pas toujours honneur à ceux qu'ils copient. Il est vrai qu'elle ne conclut pas d'abord que j'aie copié l'ouvrage de Desmarets; car, comme elle l'ignoroit, elle n'a pu se défendre de penser que je pouvois l'ignorer aussi. Elle se contente donc de dire d'abord que, soit que je l'aie suivi, soit que la conformité des vues m'ait fait rencontrer avec lui, je ne fais presque que répéter les mêmes critiques; mais, perdant bientôt de vue cette alternative si judicieuse, elle n'en adopte plus dans la suite de son livre que le membre injurieux qui me fait regarder comme un servile copiste.

Je ne me défends pas de ce reproche, pour m'attribuer là-dessus la gloire frivole de la nouveauté. Je n'ai prétendu remarquer dans Homere que les défauts les plus apparents; dès-là il étoit impossible que je disse des choses bien nouvelles. Ce seroit un grand préjugé d'erreur contre moi, si j'avois blâmé des choses qui n'auroient blessé personne; au lieu que c'est un préjugé de raison de m'être rencontré avec les censeurs d'Homere sans les avoir lus.

La plupart des subtilités avec lesquelles on justifie Homere ne sont pas de la même nature; il faut aller interroger Eustathe et Denys d'Halicarnasse, et ce n'est point dans le fond d'une raison commune qu'on les trouve.

J'ai rencontré bien des gens qui m'ont dit sur mon ouvrage : « J'avois déja senti tout ce que vous « me dites d'Homere, et vos idées ne m'étoient point « nouvelles. » Ce discours réprimoit bien la petite vanité que m'auroit pu donner ma pénétration, mais il m'en dédommageoit en me faisant croire d'autant plus que je ne m'étois pas trompé; et le plaisir d'être raisonnable me consoloit de n'être pas singulier.

Cela me fait sentir combien il est utile qu'en matiere d'ouvrages d'esprit, quelques écrivains aient la hardiesse de dire ce qu'ils pensent. On éclaire par-là bien des soupçons qui ne demandent qu'à se découvrir; on détermine bien des gens à penser ce qu'ils sentoient déja; au lieu que par la lâcheté de suivre toujours le torrent, on prête des armes à l'erreur; on donne occasion à ses partisans de crier : « Toute la terre est de notre avis; tous les hommes « sont d'accord là-dessus. » Vous qui le prétendez, recueillez les voix; l'univers déposera de son ennui sur bien des choses que vous soutenez qui le charment.

Il est donc important de faire sentir le foible de ces autorités prétendues qui ne sauroient prescrire contre la raison. Il faut du moins sauver les jeunes gens du préjugé dangereux où les jette une admiration aveugle d'Homere. Il faut purger leur éducation de la contradiction ordinaire qui y regne. On leur crie d'un côté : Cela est divin, et de l'autre on les reprend quand ils viennent à l'imiter. Ne vaudroit-il pas mieux leur donner du beau des idées fixes et

uniformes, sur lesquelles ils pussent régler également leur estime et leur travail?

Madame Dacier déclare qu'elle n'écrit que pour eux; elle les regarde, d'après Socrate, comme la portion la plus sacrée de la république, qu'il est nécessaire d'élever dans de bons principes. Je déclare aussi que je n'écris que pour eux, et par les mêmes raisons que madame Dacier.

Car on travailleroit en vain pour désabuser de vieux savants de l'espece de culte où ils sont accoutumés pour Homere; tout notre espoir est dans une génération nouvelle, dans une génération qui n'ait point encore fléchi sous les autorités, qui n'ait pas crié pendant trente ou quarante ans au miracle, et qui, par la longue habitude de se passionner ainsi, n'ait pas pris une espece d'engagement contre la raison.

Du silence de l'Académie.

Le zele de madame Dacier s'échauffe en un endroit de son ouvrage; elle veut faire honte à l'académie de ce que, par un bon arrêt, elle ne condamne pas tous les critiques d'Homere à une amende honorable publique. « Par quelle fatalité, s'écrie-t-elle, « faut-il que ce soit de l'académie française, de ce « corps si célebre, qui doit être le rempart de la « langue des lettres et du bon goût, que sont sorties « depuis cinquante ans toutes les méchantes critiques « qu'on a faites contre Homere? Jusqu'ici M. Despréaux et M. Dacier se sont élevés contre ces égarements de la raison, et en ont fait voir tout le

« ridicule; de sorte que l'académie a été assez bien « justifiée à cet égard. »

Je réponds déja que cette fatalité dont on aime tant à s'étonner est fondée sur une raison bien naturelle. C'est que parmi les meilleurs esprits, tels que sont les membres de l'académie française, il s'en trouvera toujours qui sentiront les fautes d'Homere, et qui auront le courage de les relever. C'est même parceque l'académie doit être le rempart des lettres et du bon goût, que ces écrivains ont cru de leur devoir d'examiner un ouvrage qu'on donnoit indistinctement pour regle, et d'y faire sentir ce qui devoit être excepté de l'estime et de l'imitation. Il est bon de remarquer en passant que mille éloges vagues et généraux ne contrepesent pas une censure bien détaillée; les uns ne sont qu'un hommage rendu sans examen à la réputation établie : l'autre est un fruit de la réflexion où l'on expose les raisons du jugement qu'on porte, et auxquelles il faut se rendre dès qu'on ne les détruit pas par de plus fortes. Je regarde donc ces critiques comme une suite naturelle de l'établissement de l'académie française, et comme le signal de la liberté académique, si nécessaire aux progrès de la raison et du bon goût. M. Despréaux et M. Dacier ont justifié, dit-on, l'académie de cet excès; je les respecte tous deux comme je le dois; l'un par son génie et ses talents, l'autre par son érudition et son travail : mais ne diroit-on pas que ce fussent des arbitres nommés exprès pour cette affaire, et que le corps leur eût remis son autorité pour la décision? Ce n'est point cela; ils ont seulement usé du droit com-

mun à tous les membres; ils ont dit ce qu'ils pensoient, et c'est au public, juge de l'académie même, à prononcer.

« Aujourd'hui, poursuit madame Dacier avec un « zele qui s'allume toujours de plus en plus, voici « une témérité bien plus grande, et une licence qui « va ouvrir la porte à des désordres plus dangereux « pour les lettres et pour la poésie, et l'académie se « tait! Elle ne s'éleve pas contre cet excès si inju« rieux pour elle! Je sais bien qu'il y en a qui gé« missent de cet attentat, et je suis témoin de l'in« dignation que quelques-uns en ont conçue. Mais « cette indignation d'une partie ne suffit pas pour « justifier tout le corps, et le public attendoit quel« que chose de plus de cette compagnie. Je n'ai garde « de vouloir susciter à M. de Lamotte des ennemis « si dangereux. La charité me le défend. »

Cet endroit fait rire par ses termes graves et pathétiques de témérité, de licence, de désordres, d'attentats injurieux et d'indignation, appliqués à une matiere si frivole; mais il fait peine aussi par le tour extraordinaire qui y regne. Je prie madame Dacier de le qualifier elle-même en conscience. Elle dit tout ce qu'elle peut pour soulever l'académie contre moi, et elle s'arrête après avoir tout dit, parceque la charité lui défend de me nuire. Que n'effaçoit-elle donc ce qu'elle avoit dit? ou si elle le vouloit laisser, que ne supprimoit-elle sa propre condamnation? Voilà en effet une charité bien patiente, qui attend pour parler que la passion n'ait plus rien à faire.

J'avertis ici madame Dacier qu'elle a une idée

fausse de l'académie française. Elle la regarde apparemment comme un tribunal tyrannique qui ne laisse pas la liberté des jugements en matiere d'ouvrages d'esprit; elle croit que l'admiration religieuse des anciens en est une loi fondamentale, et qu'en y entrant on lui prête serment de fidélité à cet égard. Ce n'est point là l'esprit d'une assemblée de gens de lettres, et l'académie ne tend à l'uniformité que par voie d'éclaircissement, et non pas par voie de contrainte. Elle a souffert, dès son établissement, que l'abbé de Bois-Robert comparât le chantre grec à nos chanteurs de carrefours, qui ne débitent leurs chansons qu'à la canaille. Notre fondateur, qui savoit bien les vues de sa propre institution, ne s'en est pas scandalisé. Elle a souffert depuis que Desmarets fit contre Homere cette dissertation dont on me croit le copiste. Elle ne s'est point élevée contre M. Perrault, quand il a entrepris de faire voir la supériorité de nos écrivains sur les auteurs de Rome et d'Athenes. Elle a permis à M. de Fontenelle de trouver des fautes dans Théocrite et dans Virgile, et de se faire dans leur propre genre une route qu'ils n'avoient pas connue. En un mot, elle ne condamne dans ces sortes de disputes que les manieres injurieuses dont les différents partis appuient quelquefois leurs raisons. A cela près, que peut-elle desirer de mieux que cette diversité de sentiments, qui donne lieu d'approfondir les matieres? Toutes nos assemblées ne se passent que dans ces contradictions utiles d'où résulte la vérité. Et en effet, il seroit impossible que, toute bienséance observée, il

ne sortît de ces discussions exactes une lumiere qui éclairât enfin le public. Quand tout s'est dit de part et d'autre, la raison fait insensiblement son effet; le goût se perfectionne, et il s'affermit alors, parcequ'il est fondé en principes.

Des autorités.

Avant que de finir cette premiere partie, je crois devoir dire un mot sur les autorités poétiques dont madame Dacier m'accable. Il y a plusieurs distinctions à faire pour les réduire à leur juste prix. Quand les bons auteurs d'un siecle déposent de la pureté et de la beauté du style d'un de leurs contemporains, nous ne saurions nous dispenser de les en croire sur leur parole, nous qui, à beaucoup près, ne sentons pas comme eux les finesses de leurs langues. J'ai toujours senti la force de ce témoignage, et c'est pourquoi je suppose toujours l'élégance grecque dans l'Iliade. Madame Dacier peut-elle exiger plus? Si ce témoignage, au contraire, tombe sur les choses, il faut encore distinguer. Les auteurs les plus voisins du temps d'Homere disent-ils qu'il a bien peint les mœurs de son siecle? leur autorité demeure encore dans toute sa force, et j'y souscris, puisque nous ne le pouvons savoir que par eux. Il n'en est pas de même, quand leur jugement s'étend au-delà des faits, et qu'ils prononcent sur des choses dont la raison commune est l'arbitre. J'avoue que le nom d'un auteur estimé est un préjugé avantageux pour ce qu'il va dire; mais, dès qu'il l'a dit une fois,

son nom ne me fait plus rien; je n'ai plus qu'à peser ses raisons indépendamment de la réputation de l'auteur; et si je vois clairement qu'il se trompe, je l'abandonne aussitôt sans scrupule : car, quoi qu'ait dit un ancien, il ne faut point errer avec Platon même. Ainsi l'on auroit beau me citer Platon, Aristote, Horace, Eustathe, Denys d'Halicarnasse, Démétrius, Longin, et y ajouter encore le P. le Bossu et M. Dacier, comme naturalisés grecs ou latins, tous ces messieurs ne me feroient pas croire qu'il soit décent à Jupiter de battre sa femme, et j'aimerois mieux en être blessé avec le seul auteur du Clovis. Il n'y a point d'autorité pour me faire trouver des mœurs héroïques, quand je les sens grossieres et brutales, ni le vrai caractere des passions dans les endroits où je les sens démenties.

C'est encore un abus de ces autorités, que de les entasser les unes sur les autres sans distinction, et seulement pour faire montre; on mêle indifféremment les auteurs qui ont fait des éloges vagues d'Homere, avec ceux qui en ont fait des éloges de détail, et fondés sur le raisonnement. Il ne faudroit m'opposer que ceux qui ont examiné à fond l'Iliade: encore me passerois-je bien de leur nom; il me suffiroit de ce qu'ils disent; tout le monde en jugeroit comme moi, et se détermineroit par les choses mêmes; au lieu que bien des gens n'ont pas le courage de balancer entre vingt noms anciens et un nom moderne.

Car, selon madame Dacier, il ne faut point prétendre à avoir aucune autorité de son temps. En vain

le journal de Paris, celui de Trevoux, et celui de Hollande ont fait honneur à mon ouvrage; en vain ils en ont adopté presque tous les sentiments. Qu'est-ce que des hommes qui vivent aujourd'hui? Madame Dacier soutient qu'ils ne m'ont approuvé qu'à la grande honte de leur jugement. Je me repose sur eux du soin de le défendre, si elle ne les a pas détrompés plus que moi. Qu'ils rabattent ce que l'honnêteté, ce que l'indulgence leur ont fait dire de trop favorable; mais qu'ils prêtent au reste un secours plus fort que le mien; et que la vérité, me fût-elle contraire, trouve en eux des défenseurs dignes d'elle!

Il falloit satisfaire à ces reproches généraux, pour débarrasser l'apologie de mon discours de ce qui l'auroit rendue confuse : mais elle est déja bien avancée, si j'ai ruiné, comme il me le paroît, presque tous les fondements sur lesquels madame Dacier établit sa critique. Qu'on ne se hâte point de se plaindre de ce que je ne touche pas encore au détail. On aura incessamment satisfaction là-dessus. Si je donne cette premiere partie séparée, c'est pour profiter de la curiosité du public sur cette matiere, et aussi parcequ'il me revient qu'on n'aime pas les gros livres. Je continuerai en justifiant mon discours avec le moins de préoccupation qu'il me sera possible; et je finirai enfin par une déclaration naïve de ce que je pense en bien et en mal de mon poëme, en exposant les raisons que j'ai eues de mettre ce pauvre Homere dans l'état pitoyable qui a presque tiré des larmes à madame Dacier, et de ré-

duire les seize mille vers de son poëme à quatre mille cinq ou six cents; car elle en a fait le calcul, et je ne compte pas après elle.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE DES RÉFLEXIONS SUR LA CRITIQUE. (1)

(1) *Note de l'éditeur.* Mon travail, qui n'est qu'un choix, ne m'a pas permis de conserver au-delà de cette premiere partie des Réflexions sur la critique. Voyez ce que j'ai dit à cet égard à la fin de la Notice placée en tête du premier volume.

Le mot de l'énigme imprimée page 167 de ce volume, est *Ramoneur.*

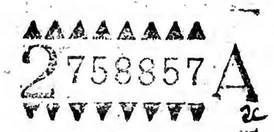


TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

ODES.

ODES ANACRÉONTIQUES.

ÉGLOGUES.

FABLES.

POÉSIES DIVERSES.

MORCEAUX EN PROSE.

FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME.

